



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

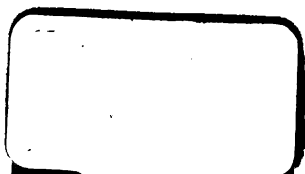
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

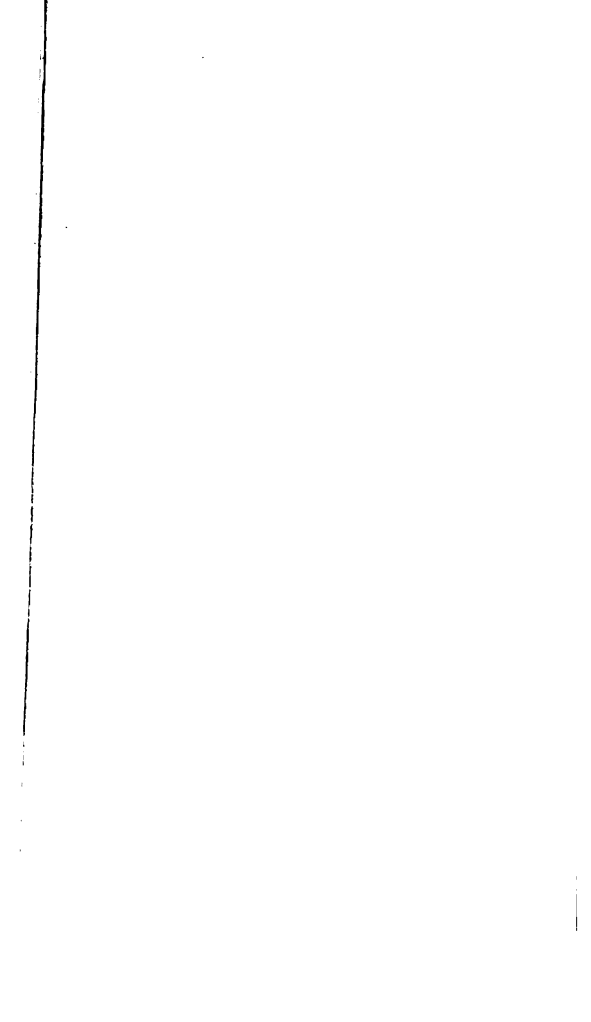
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Presented by
Mrs. Henry Draper
to the
New York Public Library

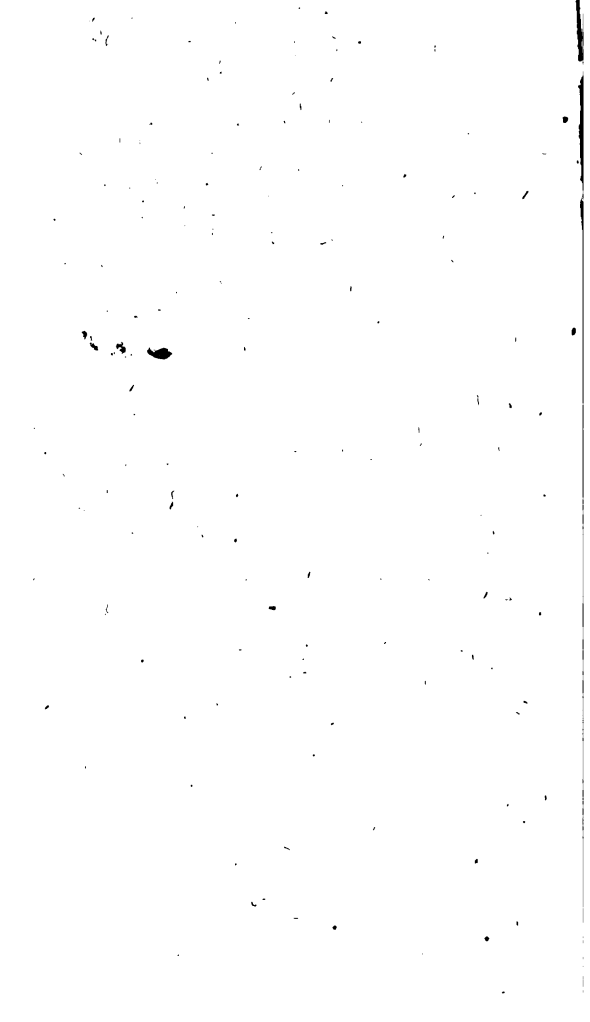


N1
Almar





NKH



ALMANACH

DES

MUSE S,

1785.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

327661

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1904

1751 12 22 1904

1751

1751 12 22 1904

1751



ALMANACH

DES

MUSES

1785.



A PARIS.

*Chez DE LALAIN, l'aîné
Libraire rue S. Jacques la porte
cochère en face de la rue du Plâtre
au fond de la Cour.*

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

327631

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1904

C E U X qui voudront faire insérer des Pièces de poésie dans cet ouvrage, sont priés de les faire parvenir, avant le premier Novembre, franches de port, à **DE LA LAIN**, Libraire à Paris, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

On les prévient que l'Editeur recevant une quantité prodigieuse de Lettres à ce sujet, il lui est impossible d'y répondre; mais on peut être sûr que toutes les Pièces qui lui parviennent sont examinées avec le plus grand soin. Les Pièces envoyées sans être affranchies restent à la Poste.

On trouvera chez le même Libraire des Collections complètes formant vingt-un Volumes, & qui se vendent 29 l. broc.

On a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires en papier d'Hoilande. Ils se vendront 4 liv. 10 s. brochés.

Les neuf premières années de l'*Almanach des Muses* se vendent séparément 1 liv. 4 sols.

Les années 1774, 1775, 1776, 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 1782, 1783, 1784 & 1785 à 1 l. 10 s. broch. chacune.

FÊTES MOBILES.

Septuagésime.	23 Janvier.
Les Cendres.	9 Février.
PASQUES.	27 Mars.
Les Rogations. 2, 3 & 4	Mai.
ASCENSION.	5 Mai.
PENTECOSTE.	15 Mai.
LA TRINITÉ.	22 Mai.
La FÊTE-DIEU.	26 Mai.
Le pr. Dim. de l'AVENT.	27 Nov.

Articles principaux du Calendrier
pour l'année 1783.

Nombre d'Or.	19.
Espace.	28.
Cycle solaire.	2.
Indiction Romaine.	3.
Lettres Dominicales.	B.

Q U A T R E - T E M P S.

Février.	16. 18. & 19.
Mai.	18. 20. & 21.
Septembre.	14. 16. & 17.
Décembre.	14. 16. & 17.

.

1785. JANVIER. Signe, le VERTBAU.

Jours croissant de 31^e le mai. & de 32^e le soir.

③ Dern. Quartier le 3

③ Prem. Quart. le 17

● Nouv. Lune le 11.

● Pleine Lune le 21.

Jours de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Coi. du S.	Lev. de la Lune.		Coi. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
1 ^{er} Jan.	1	Circoncision.	7h 52	4h 8	Soir.		Matin.	
2 ^e Jan.	2	s. Macaire	7 52	4 9	11	32	10	42
3 ^e Jan.	3	Ste. Genev.	7 51	4 9	11	39	10	54
4 ^e Jan.	4	s. Tite	7 50	4 10	0	47	11	6
5 ^e Jan.	5	s. Simeon.	7 50	4 11	1	58	11	19
6 ^e Jan.	6	Les Rois.	7 49	4 11	3	14	11	34
7 ^e Jan.	7	Nôces.	7 48	4 12	4	29	11	56
8 ^e Jan.	8	Lucien.	7 47	4 13	5	40	0	25
9 ^e Jan.	9	s. Pierre, Ev	7 47	4 14	6	45	1	6
10 ^e Jan.	10	s. Paul, Her.	7 46	4 15	7	38	2	3
11 ^e Jan.	11	s. Théodose	7 45	4 16	8	14	3	19
12 ^e Jan.	12	s. Furci.	7 44	4 17	8	42	4	44
13 ^e Jan.	13	s. Hilaire, E	7 43	4 18	9	2	6	12
14 ^e Jan.	14	No. de Jef.	7 42	4 19	9	19	7	38
15 ^e Jan.	15	s. Maur, Ab.	7 41	4 20	9	37	9	3
16 ^e Jan.	16	s. Guillaum.	7 40	4 21	9	51	10	27
17 ^e Jan.	17	s. Antoine	7 39	4 22	10	5	11	47
18 ^e Jan.	18	Ch. S. Pier.	7 37	4 23	10	29	1	9
19 ^e Jan.	19	s. Sulpice, E	7 36	4 24	10	57	2	27
20 ^e Jan.	20	s. Sébastien	7 35	4 25	11	33	3	45
21 ^e Jan.	21	ste. Agnès	7 34	4 27	0	20	4	57
22 ^e Jan.	22	s. Vincent	7 32	4 28	1	19	4	0
23 ^e Jan.	23	Septuagés.	7 31	4 29	2	38	6	49
24 ^e Jan.	24	s. Timothée	7 30	4 31	3	38	7	14
25 ^e Jan.	25	Con. S. Paul	7 28	4 32	4	48	7	52
26 ^e Jan.	26	ste. Paule	7 27	4 33	5	57	8	12
27 ^e Jan.	27	s. Jean Gh.	7 26	4 35	7	6	8	27
28 ^e Jan.	28	s. Charlem.	7 24	4 36	8	13	8	48
29 ^e Jan.	29	s. Fr. de Sa.	7 23	4 38	9	17	8	55
30 ^e Jan.	30	Sexagésim.	7 21	4 40	10	25	9	5
31 ^e Jan.	31	s. Pierre N.	7 20	4 41	11	34	9	17

F E V R I E R. *Signe des Poissons.*

Jours croissent de 47' le mat. & de 47' le soir.

● Dernier Quar. le 2.

● Prem. Quartier le 16.

● Nouv. Lune le 9.

● Pleine Lune le 24.

Jeu. de la Sem.	Ju M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Coy. du S.	Lev. de la Lune		Coy. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
mar	1	s. Ignace, Ev	7h 18	4h 42	Matin.		Matin.	
mer	2	Purificat.	7 17	4 43	0	45	9	32
jeud	3	s. Blaise.	7 15	4 45	1	18	9	51
vend	4	s. Gilbert.	7 13	4 47	3	13	10	16
sam	5	s. Agathe	7 12	4 48	4	20	10	49
1 ^{re} Di.	6	Quinquages.	7 11	4 49	5	17	11	38
lund	7	s. Vaast, Ev.	7 9	4 51	6	3	0	3
mar	8	Mardi gr.	7 7	4 53	6	35	0	1
mer	9	les Cendres	7 6	4 54	6	58	3	29
jeud	10	s. Amand	7 3	4 56	7	17	5	0
vend	11	s. Severin.	7 2	4 58	7	35	6	29
sam	12	s. Eulalie	7 1	4 59	7	51	7	55
2 ^{de} Di.	13	Quadrages.	6 59	5 1	8	8	9	21
lund	14	s. Valentin	6 57	5 3	8	28	10	46
mar	15	s. Etienne.	6 56	5 4	8	54	0	10
mer	16	4 Tems.	6 54	5 6	9	20	1	30
jeud	17	s. Fulcran	6 52	5 8	10	13	2	48
vend	18	s. Siméon	6 51	5 9	11	10	3	52
sam	19	s. Barbat.	6 49	5 11	0	15	4	45
2 ^{de} Di.	20	Reminisc.	6 47	5 13	1	26	5	27
lund	21	s. Eucher.	6 45	5 15	2	36	5	54
mar	22	s. Merault	6 44	5 16	3	46	6	18
mer	23	se Isabelle.	6 42	5 18	4	55	6	34
jeud	24	s. Mathias.	6 40	5 20	6	1	6	47
vend	25	s. Alexand.	6 38	5 22	7	8	7	1
sam	26	se Honor.	6 37	5 23	8	16	7	24
3 ^{de} Di.	27	Oculi.	6 35	5 25	9	24	7	26
lund	28	s. Romain.	6 33	5 27	10	36	7	46

M A R S Signe, le Dⁿ L I E R.

Jours croissens de 54^e le mas. & de 94^e le soir.

☾ Dern. Quart. le 4.

☀ Prem Quart. le 12.

☾ Nouv. Lune le 10.

☀ Pleine Lune le 25.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S	Con. du S.	Lev. de la Lune. H. M.	Con. de la Lune. H. M.
					Soir.	Matin.
mar	1	s. Aubin.	6h31	5h30		
mer	2	s. Simplic.	6 29	5 31	11 45	7 57
jeud	3	ste. Cuneg.	6 28	5 31	0 59	8 19
vend	4	s. Patrice	6 26	5 31	2 7	8 46
sam	5	s. Virgile	6 24	5 37	3 9	9 31
4 Di.	6	Lasare	6 21	5 38	3 57	10 27
lund	7	s. Colette.	6 21	5 40	4 33	11 37
mar	8	s. J. de D.	6 19	5 42	5 3	0 59
mer	9	ste. Franç.	6 17	5 44	5 23	2 27
jeud	10	s. Doctrove	6 15	5 46	5 41	3 55
vend	11	s. Nicephas	6 13	5 48	5 58	5 25
sam	12	s. Lubin	6 11	5 49	6 16	6 42
5 Di.	13	Judica.	6 10	5 51	6 41	8 20
lund	14	s. Edouard	6 8	5 53	7 11	9 41
mar	15	s. Abraham	6 6	5 55	7 33	11 13
mer	16	sc Cat. de S.	6 4	5 57	8 14	0 32
jeud	17	s. Eucher	6 2	5 58	9 8	1 48
vend	18	s. Joachim	6 1	6 0	10 12	2 48
sam	19	s. Joseph	5 59	6 2	11 23	3 32
6 Di.	20	Rameaux.	5 57	6 4	0 32	4 3
lund	21	Paul, évêq.	5 55	6 6	1 41	4 19
mar	22	s. Rupert	5 53	6 7	2 50	4 49
mer	23	s. Eustase	5 52	6 9	3 55	5 4
jeud	24	s. Gontrand	5 50	6 11	5 5	5 21
vend	25	Vend. Saint.	5 48	6 13	6 12	6 19
sam	26	s. Jean. Her.	5 46	6 15	7 21	5 42
7 Di.	27	P. A.S.Q.	5 44	6 16	8 27	5 55
lund	28	s. Acase.	5 43	6 18	9 43	6 17
mar	29	s. Benoit	5 42	6 20	10 57	6 33
mer	30	s. Jeandem.	5 39	6 22	Matin.	6 59
jeud	31	ste Balbine.	5 57	6 24	0 6	7 36

A V R I L. *Signe de TAUREAU.*

Jours croissent de 50' le mat. & de 50' le soir.

☾ Dern. Quart. le 2.

☀ Prem. Quartier le 15.

☾ Nouv. Lune le 9.

☀ Pleine Lune le 24.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Con. du S.	Lev. de la Lune		Con. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
vend	1	s. Hugues	5h35	6h25	1	8	<i>Matin.</i>	
sam	2	s. Fr. de Paul	5 34	6 27	2	0	8	28
1 Di.	3	<i>Quasimodo</i>	5 32	6 29	2	39	9	30
lond	4	<i>Annoner</i>	5 30	6 31	3	8	10	47
mar	5	s. Richard	5 29	6 33	3	32	0	10
mer	6	s. Ambroise	5 27	6 34	3	51	<i>Soir.</i>	
jeud	7	s. Vinc. Fer.	5 25	6 36	4	8	1	34
vend	8	s. Jules, Pa.	5 23	6 38	4	30	2	59
sam	9	s. Hégésippe	5 21	6 40	4	45	4	25
1 Di.	10	s. Fulbert	5 20	6 42	5	9	5	48
lond	11	s. Prédice	5 18	6 45	5	38	7	21
mar	12	s. César.	5 16	6 46	6	1	8	49
mer	13	Pructueu.	5 14	6 47	6	11	10	14
jeud	14	s. Drunon	5 12	6 48	7	6	11	34
vend	15	s. Anicet	5 11	6 50	8	5	0	40
sam	16	s. Clément, pap	5 9	6 52	9	17	<i>Matin.</i>	
1 Di.	17	s. Léon, Pape	5 8	6 54	10	28	1	25
lond	18	s. Anselme	5 6	6 55	11	38	2	11
mar	19	s. Tiburce	5 5	6 57	0	49	2	38
mer	20	ste Opport.	5 3	6 59	<i>Soir.</i>		3	0
jeud	21	s. George.	5 1	7 0	3	57	3	17
vend	22	s. Robert	4 59	7 2	4	2	3	31
sam	23	s. Léon P.	4 57	7 4	5	9	3	44
1 Di.	24	s. Robert.	4 56	7 5	6	12	3	57
lond	25	s. Marc, abst	4 54	7 7	7	22	4	16
mar	26	s. Clément.	4 52	7 9	8	46	4	32
mer	27	s. Agnès.	4 51	7 10	9	58	4	40
jeud	28	s. Policarpe	4 49	7 12	10	6	5	6
vend	29	ste. Marie	4 48	7 15	11	8	5	42
sam	30	s. Eutrope	4 46	7 17	<i>Matin.</i>		6	30
					0	1	7	33
					0	41	8	47

M A L. Signe, les GEMEAUX.

Jours croissent de 38' le mat. & de 38' le soir;

☾ Dern. Quartier le 2.

☼ Pr. Quart. le 16.

☾ Nouv. Lune le 8.

☼ Pl. L. le 24. D. Q. le 31.

Jo. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Coy. du S.	Lev. de la Lune.		Coy. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
5 Di	1	s. J. s. Ph.	4h44	7h17	1	16	Matin.	
lund	2	Rogations.	4 43	7 18	1	42	10	2
mar	3	Inv. Ste Cr.	4 41	7 20	2	1	11	23
mer	4	ste. Moniq.	4 49	7 21	2	19	9	47
jeud	5	Ascension	4 38	7 23	2	36	8	9
vend	6	S. J. P. L.	4 37	7 24	2	53	3	32
sam	7	s. Stanislas	4 35	7 26	3	13	4	57
6 Di	8	Ap. S. Mic	4 34	7 27	3	32	6	23
lund	9	Tr. de S. N.	4 32	7 29	3	13	7	47
mar	10	s. Gordien	4 31	7 30	4	57	9	11
mer	11	s. Mamert.	4 30	7 32	5	54	10	27
jeud	12	s. Nérée	4 28	7 33	7	1	11	26
vend	13	s. Servais	4 27	7 34	8	14	0	11
sam	14	Vig. Jeune.	4 25	7 36	9	27	0	42
Di	15	Pentecôte.	4 24	7 37	10	38	1	7
lund	16	s. Honoré	4 23	7 38	11	48	1	26
mar	17	s. Sélis.	4 21	7 39	0	57	1	49
mer	18	4 Temps.	4 20	7 41	1	68	1	49
jeudi	19	s. Yves.	4 19	7 42	3	6	2	6
vend	20	s. Bernard	4 18	7 43	4	15	2	18
sam	21	s. Rospice.	4 16	7 44	5	26	2	33
1 Di	22	Trinité.	4 15	7 45	6	44	2	52
lund	23	s. Ausanin.	4 14	7 47	7	52	3	10
mar	24	s. Didier	4 13	7 48	9	0	3	46
mer	25	s. Donatien.	4 12	7 49	9	18	4	28
jeud	26	Fête Dieu	4 11	7 50	10	44	5	24
vend	27	ste. Julie.	4 10	7 51	11	19	6	34
sam	28	s. Germain.	4 9	7 52	11	46	7	51
2 Di	29	s. Maximin.	4 8	7 53	Matin.		9	12
lund	30	s. Hubert.	4 7	7 54	0	11	10	29
mar	31	ste. Petronil.	4 6	7 54	0	24	11	54

OCTOBRE. Signe, le SCORPION.

Jours dimini. de 52' le mat. & de 51' le soir.

● Nouv. Lune le 3

☾ Pleine Lune le 18.

● Prem. Quartier le 11.

☾ Dernier Quart. le 24.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saincs.	Lev. du S.	Cov. du S.	Lev. de la Lune		Cov. de la Lune	
					H.	M.	H.	M.
Sam	1	s. Remi	6h11	5h48	Matin		Soir.	
20D	2	ss. Ang. G.	6 13	5 46	4	2	5	10
lund	3	s. Denis, ab	6 15	5 44	5	19	5	13
mar	4	s. François	6 17	5 42	6	24	5	18
mer	5	ste. Aure	6 19	5 41	7	32	5	44
jeud	6	s. Bruno	6 20	5 39	8	42	6	8
vend	7	s. Serge	6 22	5 37	9	51	6	25
Sam	8	ste. Brigitte	6 23	5 34	10	57	6	57
21D	9	S. Denis	6 26	5 33	0	3	7	35
lund	10	s. Telchide	6 28	5 32	0	59	8	29
mar	11	s. Natalie	6 29	5 30	1	46	9	31
mer	12	s. Pion	6 31	5 28	2	21	10	47
jeud	13	s. Geraut	6 33	5 26	2	49	0	7
vend	14	s. Caliste	6 35	5 25	3	11	1	22
Sam	15	ste. Therese	6 36	5 23	3	29	2	57
22D	16	s. Bertrand	6 38	5 21	3	48	4	19
lund	17	s. Carbonet	6 40	5 19	4	8	5	47
mar	18	s. Luc Eva	6 41	5 18	4	18	7	12
mer	19	s. Savinien	6 43	5 16	4	54	8	40
jeud	20	s. Caprais	6 45	5 14	5	27	10	8
vend	21	ste. Ursule	6 47	5 12	6	10	11	34
Sam	22	s. Mel'on	6 49	5 11	7	9	0	33
23D	23	s. Hilarion	6 50	5 9	8	15	1	24
lund	24	s. Magloire	6 52	5 7	9	29	1	52
mar	25	s. Cr. s Cr.	6 54	5 6	10	41	2	22
mer	26	s. Rustique	6 55	5 4	11	53	2	44
jeud	27	s. Sigisbaud	6 57	5 2	1	2	2	55
vend	28	s. S. Jude.	6 59	5 1	2	8	3	18
Sam	29	s. Narcisse	7 0	4 59	3	15	3	25
24D	30	s. Lucan	7 2	4 57	4	10	3	46
lund	31	Vigile Jeune	7 4	4 56	5	28	3	50

NOVEMBRE. *Signe, LE SAGITTAIRE*

Jours dimin. de 39' le mat. & de 39' le soir.

● Nouv. Lune le 2.

☾ Pleine Lune le 16.

☾ Prem. Quartier le 9.

☾ Dern. Quartier le 23.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Coi du S.	Lev. de la Lune.		Coi. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
mar	1	Toussaints	7h 3	4h 54	Matin.		Soir.	
mer	2	Trepaffés	7 7	4 52	6	36	4	12
jeud	3	s. Marcel.	7 9	4 51	7	44	4	34
vend	4	s. Charles	7 10	4 49	8	46	4	54
sam	5	s. Bertilac	7 12	4 48	9	59	5	39
25 D	6	s. Leonard	7 13	4 45	10	57	6	29
lund	7	s. Achille	7 14	4 44	11	45	7	30
mar	8	Stes Reliq.	7 16	4 43	0	23	8	41
mer	9	s. Marburin	7 18	4 41	0	52	9	56
jeud	10	s. Quintil.	7 19	4 40	1	16	11	14
vend	11	s. Martin.	7 21	4 39	1	34	0	34
sam	12	s. René, Ev.	7 22	4 38	1	47	1	59
26 D	13	s. Brice, Ev.	7 24	4 36	2	29	3	17
lund	14	s. Bassamin	7 25	4 35	2	31	4	42
mar	15	s. Malo, Ey	7 27	4 34	2	51	6	9
mer	16	s. Edme	7 28	4 33	3	20	7	36
jeud	17	s. Agnan	7 29	4 32	4	0	8	58
vend	18	s. Odon	7 31	4 30	4	49	10	13
sam	19	ste. Elisab.	7 32	4 28	5	54	11	10
27 D	20	s. Mandé	7 34	4 26	7	7	11	51
lund	21	Pr. de N. D.	7 35	4 25	8	23	0	22
mar	22	ste. Cecile	7 36	4 24	9	40	0	40
mer	23	s. C. eurent	7 37	4 23	10	45	1	3
jeud	24	s. Chrysost.	7 38	4 21	11	14	1	16
vend	25	ste. Cathar.	7 39	4 20	1	0	1	3
sam	26	ste. Gen. A.	7 40	4 19	2	1	1	47
28 D	27	A. eurent.	7 41	4 18	3	6	2	2
lund	28	s. Maxime	7 43	4 17	4	19	2	11
mar	29	s. Saturnin	7 44	4 16	5	26	2	34
mer	30	s. André.	7 45	4 15	6	36	2	58

DECEMBRE. Signe, le CAPRICORNE.

Jours dim. de 20' *usq.* 20 & croi. de 4' *usq.* 31.

☾ Nouv. Lune le 1.

☀ Pleine Lune le 15.

☾ Prem. Quartier le 9

☀ D. Q. le 23 N. L. le 31.

Jours de la Sem.	du M.	Noms des Saints.	Lev. du S.	Coi. du S.	Lev. de la Lune.		Coi. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
Joué	1	s. Eloi	7h45	4h14	Matin		Soir.	
vend	2	Jeûne.	7 46	4 13	7	43	3	33
sam	3		7 47	4 13	8	45	4	19
2 Di.	4	ste Barbe.	7 48	4 12	9	37	5	17
lund	5	s. Sabas	7 49	4 11	10	17	6	25
mar	6	s. NICOLAS	7 50	4 10	10	49	7	39
mer	7	s. Ambrois.	7 50	4 10	11	14	8	56
joué	8	Con. N. D.	7 51	4 9	11	33	10	15
vend	9	Jeûne.	7 51	4 8	11	42	11	42
sam	10		7 52	4 8	0	7	0	51
3 D.	11	s. Damasc	7 53	4 7	0	24	2	10
lund	12	ste. Valery	7 53	4 7	0	47	3	29
mar	13	ste. Eulalie	7 53	4 6	1	14	4	52
mer	14	Quar. Tems	7 54	4 6	1	41	6	21
joué	15	s. Mermin	7 54	4 6	2	23	7	39
vend	16	s. Liberat	7 54	4 5	3	21	8	43
sam	17	Tymolcon	7 55	4 5	4	33	9	31
4 D.	18	s. Philogo.	7 55	4 5	5	48	10	8
lund	19	s. Honorat	7 55	4 5	7	3	10	35
mar	20	ste. Victoir.	7 55	4 5	8	16	10	54
mer	21	s. Thomas	7 55	4 5	9	27	11	9
joué	22	s. Nicaise	7 55	4 5	10	29	11	29
vend	23	ste. Luce V.	7 55	4 5	11	32	11	44
sam	24	Vig. jeûne	7 55	4 5	0	44	11	50
Dim	25	N O E L.	7 55	4 5	1	51	0	5
lund	26	s. Brienne	7 54	4 6	3	5	0	17
mar	27	S. Jean E.	7 54	4 6	4	8	0	46
mer	28	s. Innocens	7 54	4 6	5	15	1	27
joué	29	s. Thom. C.	7 54	4 7	6	19	1	37
vend	30	s. Sabin, Ev.	7 53	4 7	7	15	2	51
sam	31	s. Sylvestre	7 53	4 9	8	2	3	56



ALMANACH DES MUSES,

*Ou choix des Poésies fugitives
de 1784.*

A L'ANNÉE 1783.

Du bonheur de l'Europe époque fortunée,
tu fuis, moment trop court, intéressante année,
chère au cœur des François, chère aux yeux des
Savans :

au sein de notre Histoire
va déposer ta gloire,

& briller à jamais dans la chaîne des tems.

Année 1785.

A

De tes dernières sœurs, fatales à la terre,
l'une avoit vu donner le signal de la guerre,
l'autre, de toutes parts les peuples défunis ;

& , sur l'onde inconstante ,

la fortune flottante

se balancer long-tems entre les deux partis.

De grands objets sans doute agitoient leur
puissance :

des Sujets de Boston l'utile indépendance ,
l'équilibre des droits, la liberté des mers,

Vit-on jamais combattre

sur un plus grand théâtre

de plus haut intérêts, des ennemis plus fiers?

Mais , tant que dispersés dans les champs de
Neptune ,

les vaisseaux tour-à-tour amis de la fortune ,

surprennent des cités , enlèvent des vaisseaux ,

une année expirante

n'annonce à la suivante

que du sang à verser dans des combats nouveaux.

Plus heureuse, à tes pieds tu vis Mars & Pomone ;

& , l'olive à la main , s'embrasser en automne

des peuples au printems plus rivaux que jamais :

qui , Thémis & Bellone

ont treffé ta couronne

des lauriers de la guerre , & des fruits de la paix.

C'en est fait ! tout concourt aux projets de la
France :

le libre Américain ouvre un commerce immense

avec les compagnons de ses heureux travaux,

Le Nautonier timide,

sur l'élément humide,

n'a plus d'autre ennemi que les vents & les eaux.

Des bords de la Tamise aux rivages du Gange,
la liberté renaît, le prisonnier s'échange ;

la paix éteint par-tout l'ardeur de se venger ,

les chaînes se détendent ,

les conquêtes se rendent ;

mais Dunkerque a brisé le joug de l'étranger.

Témoins de ce Traité , seul objet des conquêtes ,

tu vis dans nos Cités la pompe de nos fêtes ,

la gloire du Monarque , & les vœux des sujets :

& , dans la Capitale ,

la marche triomphale

des Magistrats , garans du bonheur de la paix.

Tu vis ce monument , grenier de l'abondance (1) ,

couronné tout-à-coup par une voûte immense ,

pour le peuple assemblé se changer en palais ;

cent faisceaux de bougies

éclairer leurs orgies ,

& Bacchus introduit au Temple de Cérès.

Ces plaisirs succédoient à ceux d'une autre ivresse ,

ce que n'avoient point vu ni Rome , ni la Grèce ,

à l'aide d'un ballon , plus léger que les vents ,

de nouveaux Prométhées ,

(1) La Halle aux Bleds.

planant sur les nuées,
avoient ravi le feu qui couve dans leurs flancs.

Que Jafon , par l'attrait d'une gloire nouvelle ,
premier modérateur de la frêle nacelle ,
ait enchainé les vents , ait subjugué les mers :
c'est au siècle où nous sommes
qu'on a vu , par des hommes ,
l'aigle dépossédé de l'empire des airs.

Au même instant , privés d'un si nouveau spec-
tacle ,
des mortels malheureux , par un autre miracle ,
recevoient d'un mortel la vie & la santé ;
& leur reconnoissance
bénifloît la puissance
des ressorts inconnus de l'Electricité.

Un autre azile enfin ouvert à la vieilleffe ,
de l'aveugle orphelin accueille la foiblesse.
La tendre humanité veille sur tous nos maux ;
les études savantes ,
les sources bienfaisantes ,
sous un Roi bienfaisant font des progrès égaux.

Noble fille du tems , au temple de mémoire ,
j'irai , je suspendrai le drapeau de ta gloire ,
immortel ornement des fastes de Louis ;
la foule des années
cède à tes destinées
l'éclat qui rejaillit sur le Trône des Lys.

Tel un vaisseau lancé des chantiers de Neptune,
 se fait place au milieu de la troupe commune
 des navires chargés d'un servile transport ,
 & sa marche imposante ,
 sur l'onde obéissante ,
 semble seule régner , & commander au port.

A M. LE COMTE DE HAGA.

DANS Gustave-Vasa je vois un Conquérant ,
 l'illustre Fondateur de son heureux Empire ;
 Gustave-Adolphe , à mes yeux aussi grand ,
 comme l'autre a su me séduire.
 De ces deux Souverains, dans ses brillans portraits,
 la plume de l'Histoire a consacré les faits ;
 mais dans ce Prince dont la France
 conservera toujours le souvenir chéri ,
 & que notre main libre encense
 sur l'autel même de Henri ;
 dans ce Gustave enfin , que tout l'Univers nomme
 avec transport parmi ses meilleurs Rois ,
 j'admire , je respecte , & j'adore à la fois
 le Héros, le Monarque & l'Homme.

PAR M. D'ARNAUD.



QUATORZE ANS,

COUPLETS.

A QUATORZE ans qu'on est novice !

Je me sens bien quelques desirs :
mais le moyen qu'on m'éclaircisse !

Une fleur fait tous mes plaisirs :

la jouissance d'une rose
peut rendre heureux tous mes momens.

Eh ! comment aimer autre chose
à quatorze ans, à quatorze ans ?

Je mets plus d'art à ma coëffure :
je ne fais quoi vient m'inspirer.

N'est-ce donc que pour la figure
qu'on aime tant à se parer ?

Toutes les nuits , quand je repose,
je rêve , mais à des rubans.

Eh ! comment rêver d'autre chose
à quatorze ans, à quatorze ans ?

Une rose venoit d'éclore ;
je l'observois, sans y songer :

c'étoit au lever de l'aurore ,
le Zéphir vint la caresser.

C'est donc quand la fleur est éclosé ,
qu'on voit voltiger les amans !

Mais hélas ! est-on quelque chose
à quatorze ans, à quatorze ans ?

PAR GRESSET.

BAGATELLE.

Si vous voulez vous promener
dans ce bois, charmante Isabelle,
nous pourrions, sans nous détourner,
aller jusques à Bagatelle.

Partons; donnez-moi votre bras;
la cinquième heure nous appelle:
en cheminant à petit pas,
nous parlerons de Bagatelle,

Quoi! déjà votre pied mignon,
dans ces sables tourne & chancelle?
Asseyons-nous sur ce gazon;
c'est le chemin de Bagatelle.

Ah! si j'osois vous embrasser!
& si vous étiez moins cruelle!
Mais n'allez pas vous courroucer
à la porte de Bagatelle.

Quand on vous verroit sans manteau,
dans ce taillis qui nous recèle,
le cas ne serait pas nouveau,
devant aller à Bagatelle...

Séchez vos pleurs, point de courroux
 contre un amant tendre & fidèle ;
 ou plutôt raccommodez-nous
 en approchant de Bagatelle.

Mais, sous l'ombrage , avec Myfis ,
 je vois notre voisine Adèle.
 Vraiment, l'on n'est dans tout Paris
 occupé que de Bagatelle.

Venez, avançons hardiment
 dans la route ancienne, ou nouvelle ;
 Un aveugle très-aisément
 peut arriver à Bagatelle.

Examinez ce vieux donjon ;
 bâti par un Roi , que sa Belle
 jadis fit repentir, dit-on,
 d'avoir trop aimé Bagatelle.

Le Portier est rude & fâcheux ;
 je crains son humeur & son zèle.
 Une femme conviendrait mieux
 à la garde de Bagatelle.

Il vous observe en souriant.
 Hélas ! qui peut être rebelle
 à deux beaux yeux, sollicitant
 pour que l'on ouvre Bagatelle ?

Nous sommes admis : jouissons,
Oh ! qu'ici la Nature est belle !
J'aime sur-tout les environs,
les approches de Bagatelle.

Dans l'hermitage affeyons-nous ;
Heureux, en ornant sa chapelle ,
celui qui pourroit avec vous
se faire Hermite à Bagatelle !

Regardez ces Dieux, ces Sylvains ,
dont la vigueur est éternelle :
ils semblent narguer les humains ,
forcés de quitter Bagatelle.

Ces eaux, ces grottes, ce palais ,
où le Maître souvent appelle
les heureux que son cœur a faits ;
tout vous attache à Bagatelle.

Mais il faut partir, la nuit vient ;
soyez raisonnable , ma Belle.
On ne peut, vous le savez bien ,
être toujours à Bagatelle.

Promettez-moi de m'avertir
toutes les fois, chère Isabelle ,
que vous aurez quelque désir
de faire un tour à Bagatelle.

PAR M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

V E R S

A MADAME DE SAINT-HUBERTY,

Jouant le rôle de Didon.

INIMITABLE Enchanteresse,
 quand vous exprimez de Didon
 la douce & naïve tendresse,
 & la douleur touchante, & l'affreux abandon,
 tout le Public est dans l'ivresse;
 • & ce triomphe est mérité:
 Mais je dis dans mon coin: Sa sensibilité,
 ses regards, ses accens, ses soupirs, & ses larmes
 nuisent trop à la vérité;
 quand il faut quitter tant de charmes,
 la vraisemblance manque à l'infidélité.

PAR M. MARMONTEL.

É P I G R A M M E.

POURQUOI Darnis est-il si fier?
 on le salue; à peine il y prend garde:
 ou, par hasard s'il vous regarde,
 Dieu fait comment, & de quel air!
 Par-là peut-être il croit qu'il en impose;
 mais à quoi bon? on sait fort bien
 que si par lui-même il n'est rien,
 tous ses yeux ont été quelque chose.

PAR M. VIGÉE.

L'ECHO SINGULIER.

CES jours passés, chez Madame Arabelle,
 Damis vantoit un écho merveilleux :

Bah ! lui répond certain Marquis joyeux,
 un tel écho n'est qu'une bagatelle.

— Mais savez-vous, Marquis, pour en parler,
 qu'il reedit tout neuf ou dix fois ? — Tarare !

C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller,
 lorsque l'on veut entendre un écho rare.

— Plus rare... ? — Oh ! oui. — Parbleu ! nous
 l'entendrons ;

car dès demain, sans faute, nous irons....

— A demain, soit ! j'y compte ; point d'excuse.

Le Marquis sort, méditant quelque ruse,
 rentre à l'hôtel, & demande Sancho,

son vieux laquais. — Tu passes pour habile ;
 s'il le falloit, ferois-tu bien l'écho ?

— Oui-dà, Monsieur, car rien n'est plus facile :
 Dites-moi ho ! je vais répéter ho !

— Ecoute donc l'ordre que je te donne :

Demain matin, nous irons au château ;

dans un bosquet, près de la pièce d'eau,

va te cacher, sans rien dire à personne ;

là, par degrés, affoiblissant ta voix,

comme un écho, répète au moins vingt fois
 ce que viendra te crier l'un & l'autre.

— Suffit, Monsieur ! vous serez satisfait ;

j'entends cela mieux que ma patenôtre.

Le lendemain, placé dans un bosquet;
 l'oreille en l'air, Sancho faisoit le guet.
 Voici venir toute la cotterie :
 chacun disoit : c'est une raillerie
 qu'un tel écho. — Vous l'entendrez. — Chançons!
 — Quand nous serons près de cette clairière,
 j'autai bientôt dissipé vos soupçons.
 Nous y voici, Madame; commençons :
 interrogez mon écho la première;
 mais songez bien qu'il faut enfler v^{os} sons,
 & les enfler d'une bonne manière.
 — A vous, Marquis! pour cette épreuve-là,
 les grosses voix sont toujours les meilleures.
 Lors le Marquis de crier : Es-tu là ?
 L'écho répond : J'y suis depuis deux heures.

PAR M. PONS DE VERDUN.

V E R S

Pour le Buste du Prince Henri.

DANS cette image auguste & chère;
 tout Héros verra son rival,
 tout Sage verra son égal,
 & tout homme verra son frère.

PAR M. le Chevalier DE B^{***}.

EPITRE A FIGARO.

DISCIPLE enjoué de Thalie,
 toi, qui du bonnet de Momus
 coëffes la tête d'Uranie ;
 toi qui, le martyr de l'envie,
 au moment qu'on te crut exclus
 par une cabale ennemie,
 reviens soudain d'Andaloufie,
 escorté des Jeux & des Ris,
 pour dérouter la Calomnie,
 & faire rire tout Paris :
 Salut, enfant de la Folie !

Par un accueil bien mérité,
 le Public a donc fait justice
 des fots qui t'ont persécuté ;
 en vain leur absurde malice
 au Roi t'avoit représenté
 comme un fou digne de supplice ;
 de qui la coupable gâté
 alloit choquant l'autorité,
 compromettoit mainte Excellence ;
 se jouoit de la gravité
 de plus d'un Corps plein d'importance ;
 & pouffoit même la licence
 jusqu'à dire la vérité :
 comme *Tartuffe* maltraité,
 tu trouves la même vengeance ;

Qu'un triomphe aussi glorieux
 échauffe , excite ton courage ;
 pénètre jusques dans les cieux ,
 bannis-en, maint sot personnage ,
 qu'un flatteur mit au rang des Dieux.

A ton caustique persiflage
 immole ces Grands si petits ;
 chardons qu'un hasard fit éclore
 où le laurier croissoit jadis ;
 fléaux dont le luxe dévore
 le peuple , objet de leurs mépris ;
 que leurs mœurs corrompent encore ;
 & qui , de titres souvent faux ,
 repaissant leur stupide ivresse ,
 semblent penser que la noblesse ,
 de vertus ainsi que d'impôts ,
 exempte leur vaine hauteesse.

Peins , d'une couleur vengeresse ,
 ces vils Pontifes de Thémis ,
 prévaricateurs aguerris ,
 qui , le front armé d'impudence ,
 à la toilette de Cypris
 vont de l'arrêt de l'innocence
 fixer & recevoir le prix ;
 ces Publicains , aux mains avides ,
 dont les cœurs sont si ressemblans ,
 à la tonne des Danaïdes ;
 ces Vîsrs , connus si longtemps

par cet abus de la puissance,
 qui, sur le front de l'innocence,
 agitent, sans nulle pudeur,
 & les chaînes du malfaiteur,
 & le glaive de la vengeance.

Mais, laissant ces vices divers,
 célèbre encor, sur ta guitare,
 nos petits talens, nos grands airs,
 & la kirieille bizarre
 de nos jeux & de nos travers,
 qu'un seul jour vieillit & répare.

Chante nos Belles en faveur
 donnant, dans un boudoir magique,
 le sceptre d'Administrateur,
 & le rameau Diplomatique,
 & le ruban de la Valeur,
 & l'auréole Académique,
 & le roge du Sénateur,
 & la fimarre Apostolique.

Célèbre nos jeunes Héros,
 de *Suffren*, d'*Eslaing*, la *Fayette*,
 se croyant les dignes rivaux,
 pour avoir (pénible conquête !)
 pris d'affaut... des lits-de-repos,
 & mis aux fers quelque caillotte.
 Chante les principes nouveaux
 au boudoir admis en cachette;

nos bégueules, dites *Saphos*;
 les conciles de la toilette;
 nos mœurs libres, nos vers moraux,
 & la guerre de l'ariette,
 & la justice des Journaux.

Rappelle enfin sur notre Scène
 la Joie, au front toujours serein,
 dont le Drame, à pleurer enclin,
 usurpe si fort le domaine.
 Au milieu des ris & des jeux,
 &, toujours de bons mots prodigue,
 ranime l'art ingénieux
 de suspendre au fil d'une intrigue
 l'effaim des spectateurs joyeux,
 & de le porter, sans fatigue,
 au dénouement le plus heureux.

Conserve surtout ta franchise,
 & ton utile liberté :
 le Roi le veut & l'autorise.
 Eh ! comment de la vérité
 Louis pourroit-il se défendre ?
 On le fait bien, Sa Majesté
 aimera toujours à l'entendre.

PAR M. VERNINAC DE ST. MAUR.



LA VACHE ET LE LOUP,

F A B L E.

UNE vache, sur son retour ;
 se plaignoit du mauvais pacage
 où des maîtres ingrats la mettoient chaque jour :
 Un loup la voit, l'entend, &, contre son usage ;
 il prend pitié de son malheur.
 Je suis vraiment, dit-il, touché de ta maigreur ;
 viens dans ces bois, auprès de nos tanières,
 l'herbe fine y croît à plaisir :
 tu pourras dans ces lieux paître tout à loisir ;
 car ils sont défendus par moi , par mes confrères ;
 Oh ! dans peu tu reengraisseras ;
 qui plus est , tu rajeuniras
 dans un aussi bon pâturage ;
 & je veux que toujours on t'en laisse jouir :
 au conseil que demain nos loups doivent tenir ,
 j'ouvrirai cet avis , & je passe pour sage.
 La vache répliqua : Je crois de bonne foi
 que votre discours est sincère ;
 d'ailleurs, en supposant quelques dangers pour moi ;
 lorsque j'aurois repris l'embonpoint nécessaire,
 je crains trop peu la mort , pour en sentir l'effroi :
 à l'âge où me voilà , terminer ma carrière ,

ne feroit, dans le fond , qu'abrégér ma misère.

Mais , que j'aïlle vivre avec vous !

Moi ! finir mes jours chez des loups !

M'en préservent les Dieux ! Je verrois à toute
heure

brebis, agneaux & crier, & périr,

si j'habitois près de votre demeure ,

& je ne pourrois qu'en gémir.

Ce n'est pas tout ; car vous feriez bombance
des pauvres innocens que j'aurois vu mourir ,
& j'entendrois vanter votre affreuse abondance.

— Que t'importe que nous mangions
des racines ou des moutons ?

Tu nous laisseras vivre à notre fantaisie.

Conserve ta philosophie,

sans critiquer notre régal :

pourvu qu'on épargne ta vie ,

tout le reste doit t'être égal.

Non , dit-elle , jamais je ne serai des vôtres ;

j'aime mieux mon chétif repas.

Mal évité pour soi ne suffit pas ,

il faut encor n'en pas voir faire aux autres.

PAR Madame la Marquise DE LA FÉ^{te}.



EPI TRE

A UNE MÈRE DE FAMILLE.

Vous, qui donnez à la Raïson
la parure aimable des Grâces,
qui, des plaisirs parsemés sur vos traces,
cueillez les fleurs, sans goûter le poison ;
toujours ressemblant à vous-même,
de vous-même, Aglaé, vous différez toujours ;
sans retour, sans espoir, vous faites qu'on vous
aime ;

&, paroissant les fuir, vous fixez les amours.

Les fruits d'une précoce automne
enrichirent vos premiers ans :
aujourd'hui l'été vous redonne
toutes les roses du printemps.

Les Beaux-esprits, les Belles & les Sages
pourroient vous envier, ils vous admirent tous.

Vous réunissez leurs suffrages,
& des vôtres ils sont jaloux.

Malgré le ton, les airs très-peu philosophiques
d'un siècle inconstant & pervers,
où des vices fêtés & de brillans travers
usurpent, sans pudeur, le nom de mœurs publiques,
la paisible amitié, les vertus domestiques,
une fille ; un époux, voilà votre univers,

Que j'aime à vous voir entourée

de ces objets si chers à votre cœur !

Dans une trop courte soirée ,
 quand je vais près de vous partager leur bonheur ,
 je dis : je verrai donc une mère adorée ,
 une fille chérie , ou plutôt une sœur ,
 un père tendre , sans foiblesse ,
 de la franchise , sans rudesse ,
 de la gaieté , sans éclats indiscrets ,
 & de l'esprit , sans faste & sans apprêts !
 J'arrive , & je vois plus encore
 que mon cœur ne s'étoit promis ;
 un cercle heureux qui vous adore ,
 un cercle étroit de vrais amis
 autour de vous rit , parle , écoute , pense ,
 & ne fait qu'une jouissance
 de tous les plaisirs réunis.

L'aréopage , en un moment , agite
 vingt questions ; sans défordre & sans choix ,
 le volage propos roule & se précipite :
 car tout vous plaît , tout a des droits
 sur votre goût , qui tout embrasse.
 Tantôt le Souverain du moderne Parnasse ,
 Chantre mélodieux du meilleur de nos Rois
 qui soutint soixante ans l'honneur de notre Scène ,
 & s'arma tour-à-tour du fer de Melpomène ,
 de la trompette de Clio ,
 & de la lyre d'Erato ,
 aimable séducteur , ingénieux Protée ,
 par la diversité tient votre ame enchantée.
 Tantôt de la Nature interprète fameux ,

scrutateur éloquent de ses beautés secrettes ;
 Buffon interroge à vos yeux

l'homme, Roi de la terre , & les brutes muettes ;
 habitantes des bois & des antres affreux ;

puis, de leurs sauvages retraites ,
 vous transporte aux nids amoureux
 des colombes & des fauvettes.

Pour des sujets moins éclatans ,
 si vous quittez ces œuvres du Génie ;
 Drames, Journaux, Proverbe, Comédie ;

Romans joyeux, tendres Romans,
 & les nombreuses Naïts du Conteur d'Arabie ;
 & les doux jeux de Polymnie ,

briguent l'heureux emploi de remplir vos mo-
 mens.

Lassé du fracas germanique ,
 dont on m'étourdit, à grands frais ,
 sur un Théâtre anti-lyrique (1),

je respire enfin , je renaiss ,
 quand d'un gosier agile & frais ,
 j'entends sortir ce chant magique ,

fruit toujours renaissant de la verve Italique ;
 fruit encore étranger sur le sol des François.

Disciple favori des Muses d'Aufonie ,
 votre époux enchanté joint à vos doux accens
 une pure & sage harmonie ,

qui pétille, ou gémit sous ses doigts éloquens.
 Chacun, sans y songer, plus près de vous s'avance ;
 on se tait : le plaisir est ami du silence.

(1) Il y a plusieurs années que cette Epître est faite.

REPONSE

A DES VERS DE M. D***,

*Qui comparoit l'Auteur à Tibulle, & s'étonnoit
de ce qu'il avoit pu trouver des infidelles.*

TOUT Poëte est un peu menteur.
Malgré la douceur de vos rimes,
de vos louanges anonymes,
l'encens m'a paru trop flatteur.
Oui, l'amour occupa ma vie,
& ce fut là mon seul travers :
bonheur, tourmens, erreurs, folie ;
je lui dois tout, jusqu'à mes vers.
De ma lyre j'ai fait hommage
à ce sexe aimable & volage,
qui mérita mes premiers chants.
Donnez-lui vos premiers accens.
S'il faut ici parler sans feindre,
il est volage, mais charmant.
Heureux qui lui plaît un moment !
Heureux même qui peut s'en plaindre !

PAR M. le Chevalier DE PARNY.



LA VIOLETTE.

ECHAPPÉE au courroux funeste
de l'hyver, qui vient d'expirer,
enfin tu renaiss, fleur modeste,
dont ma Laure aime à se parer !

Avant que la première feuille
ait couronné les églantiers,
avec quel plaisir je te cueille
le long des champêtres sentiers !

Tu m'annonces, ô Violette !
la Cour brillante du Printems :
tu parois, j'entends la fauvette,
& Zéphire embellit nos champs.

La primeverre sort de l'herbe,
déployant ses grappes en fleur :
que lui sert son luxe superbe ?
elle n'a pas ta douce odeur.

Ta douce odeur plaît à Laurette ;
elle aime ta sombre couleur ;
de ses lys, brune Violette,
tu fais ressortir la blancheur.

Année 1784.

B

Un jour, au mois où la verdure
couvre l'asile des plaisirs,
où le réveil de la nature
hâte le réveil des desirs;

J'étois auprès de ma Maîtresse ;
couché sur un tendre gazon ;
une amoureuse & douce ivresse
avoit troublé notre raison.

J'ouvre l'œil..... charmante surprise !
De parfums l'air est embaumé !....
Le trône où ma Laure est assise
de violettes est semé !

Depuis ce jour, quand je respire
ces fleurs, plus douces que l'iris,
mon cœur palpite, je soupire,
mes yeux même en sont attendris.

Sur les traces de ma Bergère ;
naïffez, croissez, aimables fleurs !
Puisque Laurette vous préfère,
la rose a perdu ses honneurs.

PAR M. BÉR***:



LE MANDAT,

ET RENNES A MADAME ***.

QUAND Janvier dernier vint ouvrir
l'an qui vient d'arriver à son heure dernière,
je garnis une bonbonnière
en petits vers, & j'allai vous l'offrir :
un doux souris paya mon ambassade.
Vainement aujourd'hui j'en voudrois faire autant ;
ce Janvier-là me voyoit bien portant ;
celui-ci me trouve malade.

La Déesse, par qui nos corps vont bien ou mal ;
Déesse au teint de rose, & toujours jeune & belle,
qui nous fait de ses dons un partage inégal,
depuis quatre grands mois elle m'est infidelle.
Eh bien ! cet arrérage, entre ses mains resté,
s'offre à vous étrenner d'une façon nouvelle ;
je vous cède un mandat sur elle
pour quatre bons mois de santé.

Ne traitez pas ce don de bagatelle ;
il vaut, je crois, & bonbons, & bijoux :
Qu'il vous en vienne autant de tous ceux dont le
zèle

vous garde un cœur toujours tendre & fidèle !
Quels siècles de santé vous aurez devant vous !
Mais régir ce bien-là, c'est un talent fort rare ;

B ij

car si le prodiguer expose au repentir,
c'est un danger aussi d'en être trop avare;
il faut en dépenser un peu pour le plaisir.

Quoi qu'il en soit, notre Mandat mérite
d'être accepté. Voulez-vous qu'on l'acquitte?
Le présenter vous-même en est un sûr moyen;
vous avez de ces yeux qui font payer bien vite,
même celui qui ne doit rien.
Pour moi, j'attends qu'il m'en revienne
plus qu'il ne m'en aura coûté;
j'en ai fait le calcul. il faut que j'en convienne;
& j'irai voir votre sante,
pour être content de la mienne.

PAR M. IMBERT.

EPIGRAMME.

CHARLES Cliton, quoique simple Commis,
veut cependant trancher du Gentilhomme.
Dans mon état, j'ai, dit-il, force amis,
honneurs, crédit. au surplus grosse somme.
Or savez-vous ce que produit en somme
le bel emploi dont se vante Cliton?
Sans plus ni moins, il rapporte à cet homme
deux cents écus, & le tour du bâton.

PAR M. POTHIER DE BIELE.

AUX MANES DE MA MERE.

OBJET sacré de ma tendresse,
qui me fais aimer ma douleur;
toi, qui me rappelles sans cesse
les premiers sentimens du cœur,
ô ma bienfaitrice! ô ma mère!
la Mort n'a pu nous séparer,
& le besoin de te pleurer
est ma volupté la plus chère.
Par quinze hivers j'ai vu flétrir
le gazon qui couvre ta cendre,
&, fidèle à ton souvenir,
je crois t'embrasser & t'entendre.
Jamais je ne vois un berceau,
& le sourire de l'enfance,
le naïf & touchant tableau
de la candeur, de l'innocence;
jamais je n'entends retentir
la voix de la reconnoissance,
sans qu'un long & profond soupir
ne rende à mon cœur ta présence.
Soit qu'à travers les passions,
sur le vaste océan du monde,
ma course errante & vagabonde
s'abandonne aux illusions;

soit que mon ame recueillie
 dans la profondeur des forêts,
 s'abreuve de mélancolie
 sous de silencieux ciprès,
 je sens ton image adorée
 par-tout marcher autour de moi ;
 dans une retraite ignorée
 je suis toujours seul avec toi.
 Quand le sort te fit disparaître
 de l'univers désenchanté,
 chaque jour te voyoit renaître
 pour le bonheur & la beauté ;
 de grâces, de vertus ornée,
 tu fixois les ailes du Temps ;
 & tu brillois, à quarante ans,
 comme au jour de ton hymenée.
 Ma mère, que j'étois heureux
 de m'entendre nommer ton frère !
 Du printemps la fleur passagère
 sembloit nous couronner tous deux.
 Alors, mes vers doux & faciles
 couloient dans le sein des amours ;
 comme coulent ces eaux tranquilles
 qui s'embellissent dans leur cours.
 Ma lyre en deuil est impuissante ;
 ma lyre, indocile à mes loix,
 ne fait entendre sous mes doigts
 qu'une voix foible & gémissante.
 Je ne fais quel sombre poison,
 qui me consume & me dévore,

sur mes pas sèche & décolore
 les fleurs de la belle saison,
 &, hâtant la triste sagesse,
 glace l'amour & le talent :
 à peine je sauve un instant
 de ma fugitive jeunesse.
 Hélas ! si des amis ingrats,
 si des maîtresses infidelles,
 me font des blessures mortelles,
 en se dérochant de mes bras ;
 si l'Amour, l'Amitié, la Gloire,
 détruisant la plus douce erreur,
 ne me permettent plus de croire
 à la chimère du bonheur,
 le tombeau, que j'aime & révère ;
 sera mon seul consolateur ;
 & du moins, auprès de ma mère,
 je pourrai retrouver mon cœur.

PAR M. DOIGNI.

EPIGRAMME.

- O**RGON travaille, & sue, & met de reste.
 — Pour lui ! — Fi donc ! pour des collatéraux.
 — Qu'il chérit ? — Point : on sait qu'il les déteste.
 — Il est donc vrai ! le vice a ses héros.

PAR feu M. BORDE.

B iv

A L'AMITIÉ.

ET vous aussi, généreuse Amitié,
 si promptement vous m'avez oublié !
 Je pardonnois, en voyant mon visage,
 au jeune Amour d'avoir été volage ;
 auprès de vous, je me faisois honneur
 de son rebut, c'étoit mon tendre cœur.
 Si de mes vœux vous êtes déjà lasse,
 douce Amitié, qui prendra votre place ?

PAR M. B. DE V.

LE GÉNÉALOGISTE.

MONSIEUR du Blazon, grand Généalogiste,
 disoit un jour à certain gros butor,
 bien lourd, bien plat, & bien chamarré d'or :
 de vos ayeux, Monsieur, voici la liste :
 vous y voyez trois Barons, six Marquis,
 qui tous auront maint village conquis :
 item, dix-sept Gouverneurs de Province,
 trente Baillifs, cent Chevaliers errans...
 Somme totale, en voilà pour cent francs ;
 cent francs de plus, demain vous ferez Prince.

PAR M. HOFFMAN.

IMITATION DE PÉTRARQUE.

LA plus galante des nacelles ,
 sur l'azur paisible des eaux ,
 promenoit un groupe de Belles ;
 on voyoit briller l'une d'elles ,
 comme la Reine de Paphos ,
 parmi les jeunes immortelles
 qui la virent naître des flots.
 Jamais on n'exposa sur l'onde
 un dépôt d'un aussi grand prix :
 le vaisseau qui porta Pâris
 & son Hélène vagabonde ;
 celui qui ramena Jason ,
 lorsqu'il eut , aux bornes du Monde ,
 ravi la céleste toison ,
 ne valoient pas l'humble nacelle
 qui s'en alloit paisiblement ,
 fière d'une troupe aussi belle ,
 & que le zéphyr caressant
 dirigeoit au gré de son aîle.
 Ce spectacle , digne des Dieux ,
 attiroit mille curieux :
 il m'attiroit bien plus encore ;
 j'y voyois l'objet de mes vœux ,
 j'y voyois ma divine Laure.

Comme elle folâtroit gaîment !
 Comme elle chantoit tendrement !
 Comme on se preffoit autour d'elle !
 Dieux ! quel eut été mon bonheur,
 si j'eusse été le conducteur
 d'une aussi galante nacelle !

PAR M. ROMAN.

L'OUBLI VOLONTAIRE.

LA veille de son mariage,
 Thomas, au Père Hilarion
 fut demander, suivant l'usage,
 un billet de confession.
 Le pépitent, gai comme un Prince,
 bien confessé, billet en main,
 s'en alloit : un remords le pince,
 & vite il rebrousse chemin.
 Sans doute c'est par oubliance,
 va-t-il dire au Moine étonné,
 que vous ne m'avez pas donné
 le moindre mot de pénitence ?
 Allez, répond le Franciscain,
 allez, vous n'en avez que faire :
 ne m'avez-vous pas dit, mon frère,
 que vous vous mariez demain ?

PAR M. PONS DE VERDUN.

A MADAME LA MARQUISE DE...

*Qui m'annonçoit un nouveau Recueil d'Elégies ;
en trois Livres , & intitulé : Les Amours.*

Il est des Amours à Paphos ,
& de tout rang , & de tout âge ;
chacun a son ton , son langage ;
il sont tous frères & rivaux.
Il est des Amours volontaires
qu'irritent les plus doux liens :
à vos pieds vous n'en trouvez guères ;
mais interrogez nos Bergères ;
le monde est plein de ces vauriens.
Il est des Amours plus sincères ,
trahis par des Beautés légères ,
& nourris de larmes amères :
dans ce nombre ont paru les miens.
Leur front ingénu trouva grace
auprès de quelques beaux-esprits :
mais vous m'apprenez qu'à Paris
d'heureux cadets prennent la place
de ces aînés , que je chéris ,
& que , des rives de Cythère ,
un Prêtre de la même loi
vient , plus jeune & plus sûr de plaire ;
me prouver qu'on pouvoit mieux faire.

Hélas ! qui le fait mieux que moi ?
 Adieu la brillante couronne
 que vos mains daignoient me tresser !
 le Finde à mon rival la donne ;
 aux pieds du Chantre de Sulmone ,
 c'est lui que vous devez placer.
 Par sa Muse aimable & frivole ,
 que je me sens humilié !
 C'est un malheur d'être oublié ;
 mais il faut que je m'en console.
 Je n'irai point me dépiter
 pour un semblable badinage ,
 ni très-fortement disputer
 l'honneur d'un si frêle avantage :
 car si vous n'êtes leur appui ,
 Zulmé , quel sera le partage
 des vers qu'on m'oppose aujourd'hui ?
 Ils verront deux soleils , peut-être ;
 j'en connois qui vivront toujours ,
 & les véritables Amours
 sont ceux que vous aurez fait naître.

PAR M. le Chevalier DE BERT^s.

Q U A T R A I N.

MON cœur de la Duclos fut trop long-tems
 charmé ;

l'Amour avoit monté ma lyre.

J'ai chanté la Duclos : d'Uzez en est aimé ;
 c'étoit bien la peine d'écrire.

PAR VOLTAIRE.

LA FEMME INCONSOLABLE.

Air : Philis demande son portrait.

JAIS m'a donné mon congé
dans la forme ordinaire ;
j'en ai paru très-affligé ,
c'étoit tout le contraire :
mais pour satisfaire au devoir
qu'impose le veuvage ,
il faut paroître au désespoir ,
& j'ai suivi l'usage.

A mes amis , pendant trois jours ,
j'ai refusé ma porte ;
je l'ouvrais à d'autres amours
qui venoient sans escorte :
trois jours encor , je reste veuf ,
du moins en apparence ;
& même , je vais jusqu'à neuf ,
sans déclarer Hortense.

Que peut-on de plus pour l'orgueil
de femme qui vous quitte ;
à moins que d'en porter le deuil ,
& de mourir ensuite ?
Je crois n'avoir rien négligé ,
ma conscience est pure :

je ne me suis pas ménagé
l'honneur de la rupture.

Iris m'en veut pourtant, dit-on ;
& contre moi déclame ;
il faut en chercher la raison
dans l'esprit d'une femme :
Hortense est jeune, a mille appas ;
& ma douleur s'envole ;
Iris ne se console pas,
lorsque l'on se console.

PAR M. GARNIER.

A UN PARVENU INSOLENT.

TOI qu'éblouit un bonheur éphémère,
sois plus modeste, impérieux Arcas ;
pense-tu conserver les terres, les contrats,
qu'à ses foibles voisins arracha ton beau-père ?
à ces songes flatteurs ne t'abandonne pas ;
il est tems que tu te réveilles :
tu crois avoir les trésors de Midas ;
eh, mon ami ! tu n'as que ses oreilles.

PAR M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.



ADIEUX D'UNE MERE

A SON FILS,

Dont elle étoit obligée de cesser la nourriture.

PARS, mon enfant, le Destin trop sévère
n'a point d'égard à ma douleur ;
en vain j'éloigne un départ nécessaire ,
il faut y résoudre mon cœur.

O rigueurs ! ô mon fils ! ô regrets superflus !
il est donc vrai ! je ne te verrai plus
presser mon sein de ta main caressante !
je ne cueillerai plus, sur ta bouche riante ,
ce baiser pur , ce baiser de l'amour ,
ce baiser qu'un époux , par un tendre retour ,
payoit avec usure à mon ame contente :
on ne nous verra plus essayer tour-à-tour
de tes pieds délicats la marche chancelante ;
ou, par un léger mouvement ,
balançant à l'envi la couche où tu reposes ,
inviter le sommeil à répandre des roses
sur ton front innocent !

Pars, mon enfant , &c.

J'espérois sous mes yeux élever ton enfance ;
j'espérois de ma main guider tes premiers pas ;
ivresse du bonheur , trop flatteuse espérance ,

pour mon cœur prévenu, que vous aviez d'appas !

Mais votre lueur passagère

hélas ! n'a brillé qu'un matin.

Suis-je assez malheureuse ! ... ô fort, fort inhumain !

Les Dieux que j'invoquois exaucent ma prière ;

ils accordent un fils aux larmes d'une mère....

Et c'étoit donc pour le ravir soudain ?

Pars, mon enfant, &c.

D'une nourrice mercenaire,

ô mon fils, mon cher fils, tu suceras le lait !

Elle entendra, d'un air distrait,

bégayer le saint nom de mère,

sans en éprouver les douceurs ;

pendant qu'en proie à ses douleurs,

ta mère, hélas ! ta mère véritable,

de son absence inconsolable,

versera d'inutiles pleurs.

Pars, mon enfant, &c.

Ah ! daigne au moins, daigne le Ciel propice
veiller sur un dépôt qui m'est si précieux !

Et toi, que j'implorai dans des jours plus heureux,

étends, chaste Lucine, une main protectrice

sur cet infortuné, l'objet de tous mes vœux.

Ministres de Morphée, officieux mensonges,

accourez, agréables songes ;

venez le caresser, quand le doigt du sommeil

pressera sa foible paupière :

& quand ses yeux seront ouverts à la lumière,

dans un séduisant appareil ;
 volez, Amours, volez, troupe aimable & légère ;
 volez en foule à son réveil
 le récréer encor d'une douce chimère.

Pars, mon enfant, le Destin trop sévère
 n'a point d'égard à ma douleur :
 en vain j'éloigne un départ nécessaire,
 il faut y résoudre mon cœur.

PAR M. GORSAS.

EPIGRAMME

UN mot de vous va faire mon bonheur ;
 dites-le-moi, ce mot charmant, Lucile.
 — Moi ! vous aimer ? vous le dire ; en honneur !
 vous me croyez, Monsieur, bien imbécille :
 certainement vous ferez de la ville
 le dernier homme à qui je me rendrai.
 — Ah ! calmez-vous ; la plainte est inutile ;
 je suis poli, Madame, j'attendrai.

PAR M. le Chev. DU PUY-DES-ISLETS.



LE VŒU DU DRAMOMANE ,

Ou la Semaine couleur de rose.

QUE le Parisien agit en étourdi !
 A fétayer le Drame il s'étoit enhardi ,
 & par un Figaro , follement applaudi ,
 le voilà , sous mes yeux , encor ragailardi !
 Pour moi , que la gaité n'aura point affadi ,
 je tiens de ma semaine un plan bien arrondi.
 Un joli *peuquem* pour Dimanche , à midi ;
 item , chez Curtius , les grands Voleurs , Lundi ;
 item , chez Arlequin , Jenneval pour Mardi ;
 item , chez Pocquelin , Béverley , Mercredi ;
 le combat du taureau , près de Pantin , Jeudi ;
 un spectacle infernal . . . où l'on fait , Vendredi.
 Ah ! si , pour la clôture , on pendoit Samedi !

LES NOMS PROPRES.

- » **P**OURQUOI nommer Catin votre charmante
 » fille ?
 » Appellez-la Catau , disoit-on à Lubin.
 » — Non pas , dit-il ; en vain l'on en babille :
 » chez nous , le mâle est Jean ; la femelle , Catin :
 » c'est l'usage dans la famille «.

PAR M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

A M. DE CALONNE.

LES systèmes hardis, la timide Ignorance,
 du sei : de nos remparts écartoient l'Abondance;
 le Crédit la suivoit à pas précipités;
 &, promenant au loin ses regards attristés,
 de ses enfans, saisis d'une crainte commune,
 la France, en gémissant, déplorait l'infortune.

» Pour jamais, disoit-elle, ils sont donc effacés;
 » ces jours de mon bonheur, ces jours trop tôt
 passés,
 » où, tandis que sur moi plus d'un guerrier fidele,
 » réfléchissant l'éclat de sa gloire immortelle,
 » & de ses longs exploits marchant environné,
 » remplissoit de mon nom l'Univers étonné;
 » Ministre vertueux au milieu des orages,
 » Colbert, de la disette écartoit les présages;
 » de l'active Industrie animoit les progrès,
 » des Arts encouragés assuroit le succès,
 » &, laissant à ses pieds frémir la sombre Envie;
 » par ses calculs heureux fécondait sa Patrie «.

Tels étoient ses discours. Bientôt, dans ses
 regrets,
 elle croit voir ses Lys couverts d'un noir cyprès,
 & l'avide étranger, fier de sa décadence,
 enrichi des débris de sa magnificence.

Mais tu parois ; le calme est déjà dans son cœur :
 son front n'est plus chargé des traits de la douleur :
 c'est toi qu'elle attendoit ; c'est en toi qu'elle espère,
CALONNE ; de nos Arts fais donc aussi le père :
 les bras tendus vers toi, vois-les se rassembler ;
 vois à leur groupe heureux les Muses se mêler :
 ils t'offrent leurs efforts, seconde leur envie :
 de l'Emulation naît souvent le Génie :
 s'ils revivent en toi, par eux tu vivras.
 Colbert, enseveli dans la nuit du trépas,
 sans eux n'eut point reçu le légitime hommage
 que chaque jour encore on rend à son image.

Mais que dis-je ? à quoi bon prévenir tes des-
 feins ?

La palme pour leur front croît déjà sous tes mains,
 On prévoit, dans les soins d'un vaste Ministère,
 tout ce que tu feras, par ce qu'on t'a vu faire.
 Tes services, crois-moi, ne nous sont point cachés,
 Des trésors de l'Etat les canaux desséchés,
 par toi se sont remplis de sources plus fécondes.
 Le Crédit, ce soutien, cette ame des deux Mondes,
 aux bords les plus lointains révèle tes bienfaits.
 Poursuis, & balançant de si grands intérêts,
 n'imposant de tribut que la reconnoissance,
 assure, en t'illustrant, le bonheur de la France.

PAR M. VIGÉE.

DESCRIPTION

DE LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

A MADAME DE**.

JE les ai vus, ces bois charmans,
où, d'une languissante ivresse,
le plus fidèle des Amans
séchoit auprès de sa Maitresse.
Eglé, vous voulez qu'à vos yeux
mon foible crayon les retrace :
quand une Belle a dit : je veux,
on ne sauroit demander grace :
sa voix commande même aux Dieux.

Au sein d'une riante plaine,
Lisle (1) voit des monts fourcilleux
s'étendre, & repliant leur chaîne,
former un vallon ténébreux.
Là, des flancs d'une grotte obscure,
à travers des rochers affreux,
une source abondante & pure
fait bondir ses flots écumeux,
avec un effrayant murmure.

On diroit qu'au séjour des Morts (2) ;

(1) Lisle, petite ville du Comtat Venaissin, à une lieue de Vaucluse ; ses dehors sont enchantés.

(2) On n'a jamais pu trouver la profondeur de la source de Vaucluse.

brisant l'urne qui les resserre ;
 par les entrailles de la terre
 son onde arrive sur ces bords.
 Non loin , sous deux arches antiques ;
 le cours impétueux de l'eau
 se brise , & d'un petit hameau
 mouille , en grondant , les murs gothiques.
 Le pâle habitant de ces lieux
 vit dans l'obscurité profonde :
 sans lancer un rayon sur eux ,
 le soleil fait le tour du Monde.
 Au pied d'un aride coteau ,
 à nos regards s'offrent encore
 les débris de l'humble château
 où soupiroit l'Amant de Laure.
 Par un heureux enchantement ,
 on croit encore voir son ombre
 chercher , sur cette rive sombre ,
 l'objet cruel de son tourment.
 Des forêts l'effrayant ombrage ,
 le repaire le plus sauvage ,
 peut servir d'asile aux Amours :
 en ces lieux tout nous fait entendre ,
 que , pour un cœur fidèle & tendre ,
 il n'est jamais d'affreux séjour.
 Mais bientôt l'onde plus tranquille ,
 nous peint les Cieux dans son cristal ;
 les bateaux , d'une rame agile ,
 s'en vont fillonnant le canal.
 Assise au bord de l'onde claire ,

tandis qu'au loin, sur la fougère ;
 elle laisse errer son troupeau ,
 la jeune & timide Bergère
 arme ses mains d'un long roseau :
 attentive , silencieuse ,
 palpitant d'ardeur, elle attend
 qu'en sa retraite limoneuse ,
 des eaux le crédule habitant
 saisisse l'amorce trompeuse.

Au signal d'un liége flottant ,
 soudain , dans l'onde transparente ;
 elle l'a vu se débattant ,
 & , d'une main impatiente ,
 je l'apperçois qui, dans l'instant ,
 tire le captif palpitant
 au bout de sa ligne tremblante.

Ah ! livre-toi moins au plaisir
 de l'entraîner sur le rivage ;
 souvent, Bergère, il se dégage ;
 quand on est prêt à le saisir.
 On en voit plus d'un qui s'échappe ;
 de ceux qu'en ses rêts prend l'Amour :
 quand c'est Eglé qui les attrappe ,
 las ! par malheur c'est sans retour.

Mon crayon pourroit-il suffire
 à tracer tant d'objets nouveaux ?
 Dans un tableau , comment réduire
 le sujet de mille tableaux ?
 Les plaines que le Nil féconde ,
 de Tempé les bords enchantés ,

font l'image de ceux qu'inonde
 le cours de ces flots argentés.
 Mais Eglé , ma Muse distraite
 par un objet cent fois plus doux,
 laisse-là pinceaux & palette,
 pour ne s'occuper que de vous.

PAR M. D'HERMITTE DE MAILLANNE.

L'INTOLÉRANT ET LE PHILOSOPHE.

» **F**LÉAU de la Religion !
 » impie ! à l'Inquisition ! «
 disoit un Franciscain , fort grave personnage ,
 apostrophant publiquement
 un Philosophe Anglois , un Sage ,
 qui démontroit le mouvement
 de notre monde planétaire.
 » Chien d'athée ! à Madrid ! Tu penses que la terre
 » tourne autour du soleil ! Porte ailleurs tes dis-
 » cours :
 » apprends que Josué , ce guerrier qu'on révère ,
 » du soleil arrêta le cours « ,
 » — Je le fais bien , mon Père : aussi l'astre docile
 » depuis ce tems est immobile « .

PAR F. G. . . . de Sédan.

ÉLÉGIE.

E L E G I E.

P L U S ne verrai ,
 c'est pour la vie ,
 plus n'entendrai
 ma douce amie ;
 plus ne vivrai .
 Tant doux bocage ,
 qu'elle enchantoit ;
 joli rivage ,
 où son image
 se répétoit ;
 oiseaux volages
 qu'elle appeloit ;
 tendres herbages
 qu'elle fouloit ;
 écho sauvage ,
 qui murmurois
 son doux langage ;
 gentil feuillage ,
 qui la couvrois
 de ton ombrage :
 plus ne verrez ,
 c'est pour la vie ;
 plus n'entendrez
 ma douce amie :
 vous périrez ,

Adieu, Zéphire!
 bientôt la mort
 va me conduire
 au sombre bord,
 que je désire.
 Chêne orgueilleux,
 Roi du bocage,
 dont le feuillage
 couvroit nos yeux;
 abri tranquille,
 qui, tous les jours,
 à nos amours
 servois d'asile;
 vaste berceau,
 retraite sombre,
 prêtez votre ombre
 à mon tombeau.
 Plus de la vie,
 plus ne verrai,
 plus n'entendrai
 ma douce amie.....
 Plus ne vivrai.

PAR M. HOFFMAN.

IMITATION DE MARTIAL.

POUR le coup ! je vous tiens ! voyons vos vers.

— A d'autres.

— Lisez : — Nenni. — Pourquoi ? — Vous me
 liriez les vôtres.

PAR M. ROYER.

LA NAVIGATION AÉRIENNE,

TRADUCTION LIBRE

D'une Ode Italienne de M. l'Abbé Monti.

LORSQUE du Pélion, sur la plaine liquide,
Jason eût fait rouler les antiques sapins,
& que la rame, sous ses mains,
frapport, à coups pressés, le sein des Néréïdes;

On vit un essaim de Héros
venir briguer l'honneur d'une illustre conquête:
Orphée, un luth en main, sur la poupe, à leur
tête,
s'élança loin des murs d'Argos.

Le Souverain des mers, surpris de leur audace,
déchaîne l'Aquilon, agite son trident:
mais à peine entend-il le Chantre de la Thrace,
qu'à son courroux succède un long ravissement.

L'Aquilon fuit, Neptune admire;
le calme renaît sur la mer;
& vers la toison qu'il desire,
le vaisseau part comme un éclair.

Toi, qui plus que jamais vivras dans la mémoire,
Montgolfier, écoute mes chants;

& puiffai-je , avec toi , pour prix de mes accents ;
voler au temple de la Gloire !

Que font , auprès des tiens , ces prodiges d'Argos ;
qu'orna de fes récits la Grèce menfongère ?
Ils osèrent braver les abîmes des flots ;
& tu viens d'envahir l'empire du tonnerre.

Mais le Deftin propice eft loin d'affocier
le Chantre de la Thrace à l'époux de Médée :
Jafon fut chanté par Orphée ,
& Rouffeau manque à Montgolfier.

Applaudiffez , mortels , vous , qui d'un pole à l'autre ,
de fon heureufe audace allez goûter les fruits ;
fon triomphe devient le vôtre :
de la reconnoiffance accordez-lui le prix.

Sous les monts caverneux , non loin du fombre
empire ,
repose un air impur que les feux de volcans
embrâsent , & foudain , jufqu'en fes fondemens ,
la terre retentit , s'ébranle , fe déchire.

Aujourd'hui Montgolfier a dompté fa fureur :
voyez-le s'échapper du fein qui le recèle ,
& prêter un appui fidèle
au char ailé de fon vainqueur.

O prodige inoui ! fecondant nos conquêtes ,

la matière n'a plus de poids :
 sous nos pieds enchaînée, & foulée autrefois ;
 la voilà qui s'élève , & plane sur nos têtes.

Immobile d'étonnement ,
 la terre garde le silence ;
 on diroit une nue immense
 qui porte dans son sein un foudre menaçant.

Bientôt la terreur cesse , & dans un doux délire ,
 on célèbre à l'envi le triomphe des Arts :
 on voudroit de ses pieds presser l'heureux navire ,
 qu'atteignent encor nos regards.

Dieu des tempêtes , ô Borée !
 respecte ce Héros , qui , volant sans effroi
 à travers les écueils de la mer éthérée ,
 ose s'élever jusqu'à toi.

Que le courroux des vents expire !
 Que les vapeurs soient sans venin !
 D'un air pur , & d'un ciel serein ,
 pour Robert, qui s'approche, embellis ton empire.

Déjà le Dédale François ,
 loin des regards surpris , s'enfonce dans l'espace ;
 la terre , ses cités , ses fleuves , ses forêts ,
 tout s'abaisse à ses pieds , s'obscurcit & s'efface.

A cet aspect nouveau , dans ces vastes déserts ,

quel cœur ne deviendrait timide ?

Robert touche au dépôt des grêles , des éclairs :
tous frissonnent pour lui , lui seul est intrépide.

C'en est fait ! il descend , l'homme a conquis
l'éther ;

& mille aréostats , pour la même conquête ,
partent en invoquant Montgolfier & Robert :
eux-mêmes volent à leur tête.

Mortel audacieux , que ne tentes-tu pas ,
guidé par la sage Uranie !

La Terre est toute entière empreinte de tes pas ;
les Cieux le font de ton génie.

Ces globes qu'un seul astre entraîne autour de lui ,
tu sus les asservir à des routes prescrites ;
tu connois leur pouvoir , leurs masses , leurs
orbites ;

tes regards ont percé jusques dans l'infini.

A tes yeux se cachotent de timides étoiles ;
elles sembloient braver tes desirs trop hardis :
de leur front virginal tu fais tomber les voiles ;
& d'un nouvel éclat l'Univers est surpris.

Que d'une aile de feu la foudre étincelante
fende l'air , surchargé de nuages épais :
ton bras l'atteint , la frappe , & tes rapides traits
la forcent de tomber à tes pieds expirante.

Tes tubes ont de l'air déterminé le poids ;
 ton prisme a divisé les rayons de lumière ;
 le feu , la terre & l'eau sont soumis à tes loix :
 tu domptes la nature entière.

Aujourd'hui les plaines de l'air
 flattent ton superbe courage :
 jusqu'au trône de Jupiter ,
 soudain l'air étonné t'ouvre un libre passage.

Quel triomphe manque à tes vœux ?
 La Mort résiste seule aux traits de ton génie :
 ose briser sa faux , & va parmi les Dieux
 favoriser à jamais le nectar de la vie.

PAR M. ROMAN.

I N S C R I P T I O N

Pour un Cadrân solaire.

Vous, qui vivez dans ces demeures,
 êtes-vous bien ? tenez-vous-y ;
 & n'allez pas chercher midi
 à quatorze heures.

PAR VOLTAIRE.

IN - P R O M P T U

A une Dame qui demandoit une Chanson.

Air : *O ma tendre musette !*

Vous demandez, Climène,
des vers, une chanson :
croyez-vous que sans peine
on fléchit Apollon ?
Souvent ce Dieu rejette
notre encens & nos vœux,
& se rit du Poëte,
comme vous de mes feux.

PAR M. le Marquis DE GOURDON.

EPIGRAMME.

CE petit Auteur me fait rire ;
cet autre , plus pesant , plus froid , dans son délire ,
de m'endormir a le pouvoir :
je lis l'un le matin , je prends l'autre le soir.

PAR M. DE CHATEAUGIRON.

LA SERVITUDE ABOLIE

Dans les Domaines de LOUIS SEIZE (1).

POURQUOI, lorsque nos Rois ont brisé nos entraves,

des hommes, des François, sont-ils encore esclaves?
Pourquoi, nés comme nous, sous le Ciel le plus beau,

ont-ils forcé leur cœur de haïr leur berceau?

Avez-vous entendu le cri de leur misère?

» Notre pied n'a touché qu'une terre étrangère;

» le stérile fillon qu'ont fécondé nos bras,

» l'asile paternel ne nous appartient pas.

» Insensibles témoins des jours de l'abondance;

» hélas! rien n'est à nous, pas même l'espérance;

» vainement à nos vœux nous croyons échapper,

» par-tout la tyrannie a droit de nous frapper,

» au bout de l'Univers poursuit notre industrie;

» & pour nous, dans le Monde, il n'est point de
» patrie.

» Que nous importe à nous que la stérilité

» dessèche les guerets de son souffle infecté,

» & que le triste champ qu'ont arrosé nos larmes

» soit la proie, en un jour, de la fureur des armes?

(1) Cette Pièce a été citée avec éloge par l'Académie Française, en 1781.

C v.

» Que peut nous enlever un Despote nouveau ,
 » quand la terre à nos vœux n'a laissé qu'un tom-
 » beau? «

Infortunés ! ce champ qu'à votre main servile
 vous forciez , en pleurant , d'ouvrir un sein fertile ;
 affranchi comme vous , deviendra votre bien ;
 portez avec orgueil le nom de Citoyen :
 n'accusez plus les loix ; les loix , long - tems
 muettes ,

de votre volonté sublimes interprètes ,
 par le bonheur commun vous attachent à nous ;
 & la société naît aujourd'hui pour vous.

LOUIS , du bien public voulant goûter l'ivresse ,
 la seule volupté qu'adore sa jeunesse ,
 partout fait retentir cette touchante voix :
 Liberté ! liberté ! peuple , reprends tes droits !

C'étoit peu qu'à vingt ans LOUIS , couvert de
 gloire ,

LOUIS , qui de HENRI rappelle la mémoire ,
 donnant à la grandeur un vertueux éclat ,
 fit du luxe détruit la splendeur de l'Etat ;
 que son bras de Neptune affranchit la puissance ,
 sans coûter une larme , un soupir à la France ;
 il porte dans son cœur la sainte Humanité ,
 & son cœur paternel veut que la Liberté
 enfante un nouveau peuple en son vaste héritage ;
 ainsi de l'art des Rois il fait l'apprentissage.

Effaçons , a-t-il dit , les traces des tyrans ;
 que dans tous les François je trouve mes enfans.
 Il dit ; & de son cœur apprend cette science ,
 des Souverains vieillis tardive expérience ,

que le droit de régner sur un peuple nombreux
est le devoir sacré de faire un peuple heureux ;
qu'il faut , pour gouverner , connoître qui nous
sommes ,

& qu'un Roi n'est plus rien, s'il méprise les hommes.

Ce Roi qui, toujours grand, accabla les François,
& du poids des malheurs , & du poids des succès ,
aux bords de son cercueil , tremblant pour sa mé-
moire ,

leur demanda pardon de quarante ans de gloire.
Gloire cruelle ! . . . hélas ! un siècle de grandeur
ne vaut pas pour le peuple un moment de bonheur.

Tant qu'un heureux Despote, entouré de trophées,
n'entend point dans sa Cour les plaintes étouffées ,
sous son char de victoire , un peuple prosterné ,
n'ose toucher au joug qui le tient enchaîné :
mais lorsque les revers , d'une main équitable ,
ébranlent sur son front sa Couronne coupable ,
du Maître & des Sujets ils brisent le lien ;
les Sujets opprimés ne lui doivent plus rien.
Non , ce n'est pas pour eux que la patrie expire ;
ce n'est qu'aux Citoyens à sauver un Empire.

A tous les oppresseurs apprends la vérité ,
ô Pologne captive ! ô sol ensanglanté !
Quand le glaive ennemi , déchirant tes entrailles ,
au Monde épouvanté montre tes funérailles ,
où sont les Citoyens de qui le bras vengeur
doit , contre l'étranger , ranimer ta vigueur ?
Tu les cherches en vain ; le Laboureur tranquille
voit , sans en être ému , dévaster son aïle ;

il voit de ses tyrans profaner la moisson ;
 l'esclave ne doit point défendre sa prison.
 Lui ! servir des ingrats ! s'armer pour leur défense !
 Les désastres publics deviennent sa vengeance :
 dans les convulsions d'un Empire ébranlé ,
 l'esclave est libre alors que le Maître a tremblé.

Je fais qu'en tous les tems , instrument tributaire ;
 le pauvre s'est vendu pour un pain mercenaire ;
 qu'enveloppé de maux , blanchi dans les revers ,
 il se nourrit d'opprobre , & s'accoutume aux fers ,
 & que , de siècle en siècle , un vil respect seconde
 le Despotisme assis sur le trône du Monde.

Le malheur ici-bas est-il donc éternel ?

Ah ! que l'Humanité , relevant son autel ,
 de ses profanateurs venge l'outrage impie ,
 & que du genre humain le crime enfin s'expie !
 Humanité , Justice , oracles bienfaiteurs ,
 soyez des Souverains les seuls Législateurs !

On a vu quelquefois ces Maîtres de la Terre ,
 montrant pour leurs Sujets un respect salutaire ,
 remettre dans leurs mains les droits qu'ils tenoient
 d'eux ,

& , descendus d'un rang illustre & dangereux ,
 oser de la grandeur se dépouiller eux-mêmes ;
 l'Histoire a consacré ces dévouemens suprêmes :
 mais , las de leur pouvoir , souvent ces Potentats
 déposoient un pouvoir qui fatiguoit leurs bras.
 C'est un plus grand effort d'ennoblir sa puissance ;
 de porter , au milieu d'une famille immense ,
 le poids de ses devoirs sans peine & sans effroi ,
 de rendre un peuple libre , & d'être encor son Roi.

Un peuple ! qu'ai-je dit ? Le Titus de la France
 croit à tous les humains devoir son assistance ;
 il fait bénir son regne aux plus lointains climats ,
 & par la bienfaisance aggrandit ses États .
 Encor quelques momens , & dans son sang plongée ,
 de trois siècles de maux l'Amérique est vengée ;
 l'Amérique , où l'Europe apportant son orgueil ,
 pour conquérir un Monde , en creusa le cercueil .
 Je vois croître déjà l'olive pacifique
 sur les bords qu'a foulé le Trident Britannique .
 La Liberté , sortant du milieu des déserts ,
 d'une aile protectrice ombrage l'Univers ;
 & le vaste Océan que , d'une voix hautaine ,
 la Tamise impunie appelloit son domaine ,
 l'Océan est sans maître ; il verra les humains
 se chercher , sur ses flots , par de libres chemins .
 Le nègre , qu'acheta l'avarice inhumaine ,
 dans de noirs souterrains a soulevé sa chaîne .
 Aux verges d'un Bacha , l'Ottoman façonné ,
 sous le pôle asservi , le Russe emprisonné ,
 & l'habitant du Sund , & celui de la Drave ,
 le Polonois
 le Germain , orgueilleux dans sa captivité ,
 sentiront le bonheur avec la liberté .
 Enfin il va tomber , ce cruel Despotisme ,
 avec lui tombera l'autel du Fanatisme ;
 d'adorer ses tyrans ce globe s'est lassé :
 ce globe , entre l'erreur & le crime pressé ,
 affoibli par ses maux , déjà se fortifie
 des rayons créateurs de la philosophie .

O moment où les Rois, dont les sanglans projets
ont long-tems conspiré le malheur des Sujets,
d'un bout du Monde à l'autre, auront tous le cou-
rage

de briser sans regret le joug de l'esclavage !

O moment solennel où le trône adoré
n'étendra plus sur nous qu'un ombragé sacré !

Le peuple a fait les Rois ; c'est à la Bienfaisance
d'affermir à jamais les droits de la Puissance.

Hélas ! ces Demi-Dieux, qu'endurcit la grandeur,
dans l'ivresse du trône ont-ils perdu leur cœur ?

Non, leur cœur a crié quand leur main sacrilège
du nom d'homme effaçoit l'auguste privilège ;

il a crié : ce front, élevé vers le Ciel,

ne doit point se courber sous les pieds d'un mortel.

O Maîtres des humains ! s'il vous faut des esclaves,
ils sont auprès de vous ; chargez de vos entraves,
ces colosses des Cours, parés de notre deuil,
dont l'encens idolâtre enivre votre orgueil.

Mais ne profanez point la liberté publique ;
que la paix des hameaux, le bonheur domestique,
fassent couler vos pleurs sans vous causer d'effroi :
l'ami des malheureux est toujours un bon Roi.

Aimez & respectez l'homme simple & champêtre ;
il n'a point l'art cruel de corrompre son Maître ;
son art est de nourrir, d'enrichir vos États ;
ses titres sont écrits sur des sillons ingrats ,
que de tristes sueurs chaque jour il inonde ,
& la terre appartient à qui la rend féconde.

PAR M. DOIGNI.

E P I T R E

A l'Editeur d'un Recueil de Poésies.

RÉDACTEUR d'un charmant pamphlet,
 Juge, que l'on dit trop sévère,
 si ma Muse a droit de te plaire,
 que mon cœur sera satisfait !
 Je vois le palais de la Gloire
 s'ouvrir au bruit de mes accens,
 & mes émules pâlisans,
 quand ils apprendront ma victoire.
 Je me rappelle encor ce jour
 où, me croyant un grand Poète,
 je te présentai tour-à-tour
 Epître, Conte, Chançonnette;
 & ces vers dictés par l'Amour,
 que l'on nomme vers de toilette.
 Comme j'étois bouffi d'orgueil !
 Oui, sans penser à ma foiblesse,
 armé de ton joli recueil,
 je devois, dans ma folle ivresse,
 briguer les honneurs du fauteuil :
 je relisois mes opuscules;
 à m'entendre, tout étoit beau :
 j'étois surpris que mon pinceau
 tracât des ombres ridicules
 qui défiguroient mon tableau

N'importe ! mon ame inquiète
 attend le retour du verseau.
 Le recueil paroît ; je l'achette. . . .
 » O ciel ! . . . ô caprice nouveau ! . . .
 » Sans respect pour mes vers sublimes ,
 » il me préfère trente Auteurs ,
 » qui , dans leurs vers moins séducteurs ,
 » n'ont pas l'audace de mes rimes.
 » Berquin a-t-il fait , comme moi ,
 » une Epître à la jeune Aglaure ?
 » Mon Conte valoit bien , je croi ,
 » tout ce qu'a fait Blin-de-Sainmore «
 C'est ainsi que ma vanité
 osoit t'accuser d'injustice ;
 & , sans voir ma témérité ,
 quand tu m'éloignas de la lice ;
 foible Poëte , Auteur novice ,
 je publiai de tous côtés
 que je devois à ton caprice
 des refus si peu mérités.
 Je n'épargnois point les outrages ;
 j'insultois Cubières , Berquin ,
 Imbert , Parni , toi-même , enfin :
 je blâmois tout . . . hors mes ouvrages.
 Un jour , lassé de ma fureur ,
 je les soumis à la critique
 d'Alidor , vieux Littérateur ,
 illustre dans la République
 dont Apollon est Gouverneur.
 Je reconnus qu'un beau mensonge

avoit trop tôt séduit mon cœur ;
 la raison termina mon songe ,
 & je revins de mon erreur.
 Puisse un confident véridique ,
 sans craindre le courroux des fots ,
 fronder la Muse narcotique
 des orgueilleux Poëtereaux !
 Un jeune-homme , que l'on admire
 dans des cercles trop indulgens ,
 doit quelque jour , à ses dépens ,
 asmer l'implacable Satyre.
 Je m'adresse à vous , Débutans.
 A dix-huit ans , on se contemple ,
 on se caresse , on s'applaudit :
 mais apprenez , par mon exemple ,
 que souvent à vingt l'on rougit.

PAR M. DUCHOSAL

E N V O I

D'une Ecritoire à mon Ami.

(C'est l'Ecritoire qui est censée parler.)

JE fers l'Amour , je fers le Dieu de la richesse ;
 je soupire & calcule avec eux de moitié :
 mais un ami vers vous m'adresse ,
 & je voudrois servir de voix à l'Amitié.

PAR M. ROUCHER

Je verrai donc Phébus encor Maçon ;
 ou, bien plutôt, loin d'une ville ingrate,
 je croirai voir, sur les plans de Socrate,
 Alcibiade élever sa maison.

Je t'apprendrai de quel air te commente
 le fort heureux qui, se-voyant dans tous,
 nous croit des forts, dès qu'il dîne avec nous ;
 ou le penseur, que sa raison tourmente.

Las, ont-ils dit, de tes sens épuisés,
 tu crois laisser le plaisir, qui te laisse...
 — Peuple insensé ! ... sachez que la sagesse
 veut toute une ame, & fuit les cœurs usés.

Ah ! l'homme éteint que fatigue le monde,
 c'est celui-là qui ne peut vivre aux champs ;
 il faut porter sur leurs attraits touchans
 du sentiment la lumière féconde.

Paris, les champs, tout convient à ton cœur ;
 il réchauffoit l'air glacé de la ville ;
 il peuplera ton solitaire asile :
 un cœur sensible est un grand enchanteur.

C'est de Paris que j'ose ainsi t'écrire ;
 mon sort m'y lie, & même un peu mon goût :
 las ! j'en rougis ; mais, comme Horace, en tout,
 je vois le mieux, je l'aime, & suis le pire.

PAR M. GROUVELLE.



COUPLETS

Chantés chez M. le Comte D'ESTAING.

Air : Aussi-tôt que la lumière.

AUSSI-TÔT que de la guerre
retentit l'affreux signal ,
on vit pâlir l'Angleterre
au nom de notre Amiral :
mais quand , de frayeur atteinte ,
elle est vaincue à demi ,
lui ne connoît que la crainte
de ne pas voir l'ennemi.

D'une mer vaste & profonde ,
bravant les gouffres ouverts ,
des Peuples du nouveau Monde
il vole briser les fers.

Par son exemple animée ,
sa troupe au feu va gaiment ;
& lui seul vaut une armée
sur l'un & l'autre élément.

Aux remparts de la Grenade ,
sous les yeux de nos Rivaux ,
à travers la canonnade ,
il falloit voir le Héros ,
couvert de sang , de fumée ,
enfoncer l'Anglois surpris ;

&, sur la brèche enflammée,
le premier planter les Lys.

Au combat, Chef redoutable,
dans la paix, Seigneur charmant;
de son loisir délectable,
les Beaux-Arts font l'agrément:
car, s'il met villes en cendre,
d'ESTAING chérit Apollon,
& joint au cœur d'Alexandre
les talens de Scipion.

PAR M. FRÉRON,

LA PUNITION INJUSTE.

UN Professeur, en expliquant Horace,
du coin de l'œil apperçut un marmot,
lequel baillojt dans le fond de la classe,
à chaque phrase, & presque à chaque mot.
Il est bien tems que ce jeu là finisse,
dit l'homme noir : vingt pages de Tricot (1),
pour vous apprendre à bailler par malice !
Monfieur l'Abbé, répond le garnement,
ah ! c'est me faire une grande injustice;
car je bâillois tout naturellement.

PAR M. PONS DE VERDUN.

(1) Auteur d'un Rudiment.

LE CHEVAL ET L'ÂNE,

F A B L E.

AUPRÈS d'un rouffin d'Arcadie,
un fier courfier de l'Arabie
s'en vint caracolier & prendre ses ébats:
le besoin de jaser rapproche les états;
de l'âne, qui cherchoit sa misérable vie,
bientôt il fait sa compagnie.

Pour éviter plus sûrement l'ennui,
il parle, il parle, & c'est toujours de lui.
Avec leurs protégés, des Grands voilà l'usage.

Ce beau cheval fait étalage
de ses ayeux, de son illustre nom ;
il vante son allure & son lesté équipage,
l'herbe fine & les grains qu'on lui donne à foison ;
puis la commodité de sa vaste maison.
Le baudet qui, malgré l'opinion vulgaire,
a de la bonhommie, & beaucoup de raison,
lui répliqua sans humeur, sans colère :
Ose-tu bien vanter richesse & grande chère
devant un malheureux qui n'a que du chardon ?

C'est insulter à sa misère :
ou tu manques d'esprit, ou ton cœur n'est pas bon.

PAR Madame la Marquise DE LA FÉ^{te}.

V E R S

*Adressés à Madame LE BRUN, dans un moment
où l'Auteur sentoît sa vue fort affoiblie.*

QUAND de Milton, au bout de sa carrière,
les yeux furent privés de la douce lumière,
il s'écrioit : O regrets superflus !
c'en est donc fait ! je ne le verrai plus,
ce beau soleil, ces fleurs, cette verdure ;
& , pour moi, la Nature est voilée à jamais.
Moi, je dis : De le Brun je ne vois plus les traits,
ces traits que pour modèle eût choisi la Peinture.

De sa touche élégante & pure
je ne puis plus admirer les secrets :
adorable le Brun, ce sont-là mes regrets ;
& c'est encore admirer la nature.

PAR M. l'Abbé DE LILLE.

V E R S

*Pour le Portrait de M. MESMER,
dessiné par M. Pujos.*

LE voilà, ce Mortel dont le siècle s'honore ;
par qui sont replongés au séjour infernal
tous ces fléaux vengeurs que déchaina Pandore !
Dans son art bienfaisant il n'a point de rival,
& la Grèce l'eut pris pour le Dieu d'Epidaure.

AUX MÂNES DE VOLTAIRE.

MUSES ! dont le destin fut autrefois si beau,
votre empire finit ; Voltaire est au tombeau.
Reinès , tant qu'il vécut, aujourd'hui fugitives,
s'il vous faut, sans retour, abandonner nos rives,
que l'accent douloureux de vos touchantes voix,
s'y fasse entendre, au moins, pour la dernière fois.

Au milieu des fléaux entassés sur la France,
croissoit autour de vous votre seule espérance.
De funestes cyprès ombrageant nos foyers,
chargeoient le front d'un Roi blanchi sous des lauriers.
Ce Roi vaincu fuyoit devant ce même Eugène (*),
qui, né sous ses drapeaux, dut remplacer Turenne.

(*) Le premier Général qui balança la supériorité de la France, étoit un François ; car , dit M. de Voltaire) il faut appeler de ce nom le Prince Eugène de Savoie , quoiqu'il fût petit-fils d'Emmanuel , Duc de Savoie. Son père, le Comte de Soissons , avoit épousé Olympe Mancini, l'une des nièces du Cardinal Mazarin. De ce mariage naquit ce Prince si dangereux à Louis XIV. & si mal connu de lui dans sa jeunesse. Un autre neveu de Mazarin entretenoit, par son exemple, cette fleur d'esprit & de politesse que le Monarque avoit introduits à sa Cour. Nous avons vu, dans des Poésies d'un goût singulier. Il eut du moins l'honneur d'accoutumer la Noblesse Française à ne plus rougir de cultiver le plus beau des arts & le plus difficile. C'étoit Ph. Mancini-Mazarini, premier Duc de Nevers & de Bouzillé, reçu Chevalier des Ordres du Roi à l'âge de vingt ans. Son esprit & ses talens se sont perfectionnés dans son petit-fils.
(Note de l'Auteur.)

Année 1785.

D

& qui vint sur nos murs par son bras démolie ,
 devant l'aigle éployé briser l'orgueil des lys.
 Mais Villars , dans Denain , Vendôme , aux Pyrénées ,
 cueillirent , en un jour , le fruit de dix années ;
 & l'Anglois , sans rival , dominateur des mers ,
 donna , malgré Churchill , la paix à l'Univers.

Des beaux arts cependant la foule épouvantée ,
 s'éloignoit d'une Cour par la mort habitée.
 Racine n'étoit plus ... & l'heureux Crébillon ,
 en dépit de Boileau , devint notre Apollon.

Voici maintenant parus ... Viens (lui dit Melpomène)
 viens venger mes affronts & régner sur la scène.
 Satisfaire , en naissant , d'étonner les humains ,
 je me fatiguai Paris du faste des Romains.
 Corneille a fait beaucoup ; qu'il t'enseigne à mieux
 faire :

Je te livre à ton génie un nouvel hémisphère.
 C'est un fol vierge encor ... ton brillant coloris
 attirera les yeux des deux mondes surpris.
 Tu seras couronné sous un brûlant tropique ,
 Alvaire & Guzman , l'Europe & l'Amérique ...
 Et peut-être , au Théâtre , un trait d'humanité
 vaut bien un mot sublime avec peine ajusté ...
 Garde-toi de dire point qu'en juge téméraire ,
 Je décide , au hasard , la palme littéraire :
 Je serois le premier à dresser des autels
 à ces demi-dieux qui charment les mortels.
 Mes pleurs ont effacé les lignes de leurs pages.
 Voltaire aussi pleuroit en lisant leurs Ouvrages ;
 & si mon amitié , par un zèle indiscret ,

l'installeroit sur leur trône... il la désavoueroit.
 Je crois l'entendre encor.... « De quel droit, à quel
 titre

« & pourquoi prononcer?... qui t'a fait notre arbitre ?
 « C'est le tems, le tems seul qui pèse les humains,
 « Le sceau de notre gloire est remis dans ses mains.
 « De mes premiers rivaux la jalouse malice
 « s'efforça quarante ans de me fermer la lice;
 « mais Diderot, Thomas, la Harpe & d'Alembert
 « m'ont couronné des fleurs qu'assembloit Saint-Lam-
 bert.

« Triomphant de l'envie, à ses pieds abattue,
 « l'Auteur de Bélisaire embrassoit ma statue,
 « tandis que l'inventeur des Fables d'Ilium
 « vêtu, parmi les Grecs, sans fortune & sans nom.

Ainsi pense un grand homme. Ainsi la voir des
 Sages

ne veut point devancer le jugement des âges.

Virgile consacra la langue des Latins;
 Voltaire de la sienne aggranda les destins.
 Si le chanteur d'Enée, avec plus d'harmonie,
 conduisit son héros aux champs de l'Ausonie,
 s'il enchanta la terre en flattant les tyrans,
 le Chantre de la Ligue eut des desseins plus grands,
 Contre une autorité lentement usurpée,
 d'un glaive invincible il arma l'Épopée.
 L'Amour du genre humain, qui confussoit son esquisse,
 exhale dans ses vers sa brûlante chaleur.
 Sous ses coups redoublés, le fanatisme expire,
 les bûchers sont éteints, l'humanité respire.

L'Europe retentit du bruit de ses succès,
 & de leur propre gloire avertit les François.
 Qui n'aimeroit à voir, dans sa course rapide,
 s'avancer ce Géant sur les traces d'Alcide,
 remplir de ses travaux l'Univers étonné,
 présenter son égide à l'humble infortuné,
 & brisant l'échaffaud où périt l'innocence,
 d'un Dieu consolateur exercer la puissance ?
 Que dis-je ? ah ! si le ciel eût permis que sa voix
 approchât de plus près de l'oreille des Rois,
 la terre, par un sage à la fin gouvernée,
 dans des fleuves de sang eût-elle été baignée ?
 Mais ne nous flatterons point. Né pour la vérité,
 l'écrivain n'appartient qu'à la postérité ;
 Il ne vit que pour elle, & n'obtient son suffrage,
 qu'en fuyant des grandeurs le servile avantage.
 Sénèque au Consulat parvenu sous Néron,
 perdit quinze ans de vertus, son trépas & son nom.
 Les mœurs du courtisan dégradent sa doctrine.
 Eh ! ne voyez-vous pas l'implacable Agrippine
 le suivre... l'accuser ? ... « Tiens, démens tes écrits ;
 » celui qui les dicta t'en réserve le prix ».

Que sert donc l'esprit seul sans un cœur magnanime ?

L'Auteur de Mahomet n'eût été que sublime.
 C'est lorsqu'il protégea la veuve & l'innocent,
 qu'aux yeux des nations Voltaire a paru grand ;
 sa gloire le payoit de tous ses sacrifices.

Tel qui primé en son art se perd dans les délices,
 s'endort sous ses lauriers, ou par la volupté,

laisse étancher la soif de l'immortalité.

Mais Voltaire.... Tu fais, volage Renommée,
seul objet de ses vœux, combien tu fus aimée.
Fatiguer tes cent voix fut son plus cher desir,
& dans tes bras, sans doute, il mourut de plaisir.
Sur vingt tons différens, sa verve inépuisable,
accorda, sous ses doigts, sa lyre infatigable.
Boileau, dans l'art d'écrire, étoit moins exercé;
la Fontaine sourit, se croyant surpassé.

Voyez la douce Agnès surprise avec Monrose:
des baisers de Zéphire est-ce une fleur éclosée?
On diroit qu'à l'envi, pour finir ces tableaux,
le Corrège & l'Albane unissoient leurs pinceaux,
Thalie à ses amans lasse d'être cruelle,
regrette les soupirs qu'il a perdus pour elle.

O ! toi, qui de l'Amour exposant les erreurs,
déployas le premier ses tragiques fureurs,
peindre des passions que tu sentis toi-même,
reviens voir de ton art le triomphe suprême;
ressuscite aux accens d'un nouvel enchanteur;
vois comme à ton exemple il devient créateur.
La sensible Hermione arme & punit Oreste;
Zaïre est innocente, & sa mort plus fâcheuse.
Reconnois ton émule aux pleurs qu'il fait couler;
son titre le plus beau fut de te ressembler.
Le feu qui dévorait Atalide & Roxane,
a passé tout entier dans le cœur d'Orosmane.
Hé ! qu'importe, en nos jours, qu'aux plus fameux
esprits,

Voltaire avec éclat ait enlevé le prix,

ou que leur disputant une lente victoire,
il grave comme eux au temple de mémoire !

Gardons-nous d'affliger l'orgueil des nations ;
n'opposons point l'insulte à leurs préventions.
Du divin Shakespir souffrons l'apothéose ;
que Garrick , à ses pieds , dans Westminster repose ;
que ce peuple penseur , qui régna sur les mers ,
du Paradis perdu puisse exalter les vers ,
& que les successeurs de Virgile & d'Horace ,
au Capitole encor fassent monter le Tasse.
Voltaire ! c'est assez pour nous , que tes écrits ,
lus & relus sans cesse , & toujours plus chéris ,
accoutument les Rois à parler ton langage ,
des mers de la Finlande à la rive du Tage ;
& que de la raison , dont tu fus le soutien ,
l'empire inébranlable affermissé le tien.

Muse ! ... où m'entraînez-vous ? quel est cet édifice ?
les siècles à leur suite amènent la justice ;
Voltaire est devant eux. — « Prends , reçois de ma
main ,

« reçois (lui dit Cléo) cet éternel burin :
« que la terre au mensonge imprudemment livrée ,
« par la philosophie enfin soit éclairée ;
« grave ... non les exploits de tous ces conquérans
« qu'aux yeux du préjugé la fortune a fait grands ;
« consacre des vertus plus dignes de mémoire ;
« rends au mérite obscur tous ses droits à la gloire ;
« avertis les mortels de leur égalité ,
« & que les Souverains souffrent la vérité ».

Consommez son triomphe , immortelle Uranie !

Disputez à vos sœurs l'emploi de son génie.
 C'en est fait. Il s'élance aux rives d'Albion ;
 dans le char du Soleil il monte avec Newton
 Il interroge aussi l'Auteur de la lumière ,
 & des secrets du ciel instruit la terre entière.
 Hélas ! il paya cher ce dangereux honneur ;
 j'ai vu de près sa gloire ... & non pas son bonheur.

Et voilà le mortel que la haine & l'envie
 poursuivent, sans pudeur, au-delà de sa vie !
 Sur ses mânes sacrés, veille, ô peuple Français,
 dont il a, soixante ans, célébré les succès ;
 toi, si grand par les siens... souffres-tu qu'on l'offense ?
 Où sont les monumens de ta reconnoissance ;
 tandis que du Croissant, les vainqueurs glorieux,
 s'empressent d'honorer ses restes précieux ,
 & que son ombre errante, aujourd'hui consolée,
 des mains de Catherine obtient un Mausolée ?

Par M. le Marquis DE XIMENÈS.

Ce Discours parut pour la première fois en 1779, étran-
 gement défiguré. On en donna une seconde édition un peu
 moins défectueuse en 1783 : mais celle-ci est la seule que
 l'Auteur se désavoue pas.



L' A G N È S ,

C O N T E .

MAMAN, disoit Eléonore ,
jeune, charmante, & neuve encore ,
plus je m'instruis , plus je vous plais !...
hermaphrodite , est-il françois ?
& dans ce cas , que veut-il dire ?

Maman , trop sage pour en rire ,
se recueille , rêve un instant :
ce terme-là , ma chère enfant ,
n'est pas commun... il signifie
fillette , comme on en voit tant ,
qui n'est ni laide , ni jolie.

Ceci pris pour argent comptant ,
le lendemain , Eléonore ,
se voyant comparer à *Flore* ,
par un empesté Président
aussi libertin qu'hypocrite ;
Monsieur , vantez moins mon mérite ,
dit notre *Agnès* , en minaudant ,
je suis au plus , hermaphrodite.

Par M. DE LA PLACE,



LA CARRIÈRE DU THÉÂTRE.

QUE la carrière dramatique
cache d'épines sous les fleurs !
Combien il en coûte de pleurs
à qui veut être Auteur comique !

On le traduit au comité,
qui le traduit à l'assemblée ;
son Ouvrage , à peine écouté,
est pros crit ou reçu d'emblée.

Pour passer ensuite à son rang ,
il lui faut , jouer du caprice ,
geler dans le palais d'un Grand ,
ou brûler aux pieds d'une Africe.

On le répète , & c'est bien pis :
ces Messieurs lèvent les épaules ,
quand il leur donne des avis ,
& ces Dames rendent leurs rôles.

Il est contraint d'avoir recours
à des doubles récalcitrantes ,
qui des triples bien indulgentes ,
ne lui laissent que le secours.

D v.

Le voit donc sur les affiches ?
 mais, faute de protection,
 sa pièce ira sans habits riches,
 & sans grand' décoration.

Cent-décretteurs, (gent mercenaire!)
 pour mieux disposer le Public,
 mettent, par un honneur trafic,
 les billets du jour à l'enchère.

Si, d'un côté, les spectateurs
 montrent pour lui quelque indulgence,
 de l'autre, l'essaim des Auteurs
 fait, en sifflant, tourner la chance.

Succombe-t-il? on crie haro
 sur sa méprise littéraire,
 moins grave que les quiproquo
 de Greffier, & d'Apothicaire.

Triomphe-t-il? en faux-bourdon,
 on chante une toute autre antienne :
 maint goujat veut que l'Auteur vienne,
 ou qu'on décline en plein son nom.

Un Imprimeur très-débonnaire,
 lui fait comptant payer les frais ;
 un très-officieux Libraire
 le vend, sans le payer jamais.

Par des courbettes assidues,
 une Cantatrice, un Danseur,

Savent ravir à la faveur,
les pensions qui lui sont dues.

Si, pour lui, malgré ses rivaux,
la Cour fait jaillir quelque grâce
à droite, à gauche, en vingt canaux,
dans la course elle s'embarasse.

Bref, pour surcroît d'adversité,
l'affreux Zoïle le déchire,
jusques chez la postérité.
C'étoit bien la peine d'écrire!

Par M. D.

V E R S

*Pour le portrait de Madame . . . après
sa mort.*

LA mort couvre tes yeux d'un éternel nuage;
les nôtres sont ouverts pour te donner des pleurs;
aucune illusion ne calme nos douleurs;
il ne nous reste plus de toi que ton image.

Par M. l'Abbé DE SCHOSNE.

Fin

A. M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

JE l'ai lu ce recueil charmant,
 dont l'amitié me gratifie :
 par-tout j'y reconnois l'amant
 & le chantre heureux de Délie,
 Sa mollesse avec son génie
 y semblent inspirer vos chants ;
 & suivant de si près ses traces,
 vous nous offrez, dans vos beaux ans,
 Alcibiade par les grâces,
 & Tibulle par les talens.
 Poursuivez la double carrière,
 & des Muses & des amours :
 Join de vous, laissez en arrière
 tant de rivaux féconds & lourds,
 dont le volumineux bagage
 arrête la rapidité :
 C'est avec petit équipage
 qu'on vole à l'immortalité.
 Comme Chaulieu, malgré l'envie,
 modèle de nos beaux esprits,
 par votre œuvre courte & polie,
 vous savez remporter le prix
 sans passer par l'Académie.

Par M. ARTAUD.

LES DEUX LETTRES.

CONTE DIALOGUÉ.

— **M**ON cher Etienne, eh! mais je vois
du fouci peint sur ta figure.

— J'en ai beaucoup, Figeac. — Pourquoi?

— Oh! c'est depuis notre aventure.

Quand ce Marquis, publiquement,
nous a traités, Dieu sait comment!
notre prudence fut extrême.

Moi, je m'échappai brusquement,
sans lui répondre. — Moi de même.

— L'insulte irritait mes esprits :

je regagne mon domicile;

& là, devenu plus tranquille,

à monsieur le Marquis j'écris :

je l'avourai, pour être sage,

il m'en coûta de grands efforts ;

pourtant je lui peignis ses torts
avec chaleur, mais sans outrage.

— Comme toi, je m'acheminai
au même instant vers mon pupitre,

& comme toi je griffonnai,

pour ce Marquis, certaine épître :

(mais, tandis qu'il narguait de son titre,

l'ambour battant je le menai.)

Je crois que je la terminai

En le nommant fat & bête.

— Il reçoit la mienne le soir,
le lendemain, à la même heure,
à deux cens pas de ma demeure,
quatre grands laquais me font choir !
l'effroi me coupa la parole...

Ils ont frippé mon habit neuf !
— Quoi ! ta lettre, mon cher Etienne,
a produit un pareil effet !

juge, en ce cas... si j'ai bien fait...
dé...né pas envoyer la mienne.

Par M. PONS DE VERDUN.

A Z U L M I S.

NON, non, Zulmis, il ne faut plus te voir :
ce mot si dur, hélas ! est nécessaire ;
depuis deux ans, tu fais une décevoir...
tu pouvois tout ; je n'aimois qu'à te plaire :
mais ton cœur faux, las de se contrefaire,
vient donc enfin d'éveiller le soupçon !
C'en est assez : toi-même as fait, ma Chère,
ce que jamais n'auroit fait ma raison.

Par M. POTHIER DE BIALE.

LE LION, LA CHÈVRE ET LE RENARD.

UN lion des plus fiers, tint un jour ce langage
à plusieurs animaux voisins de son canton,
qui le craignant, venoient lui rendre hommage.
Tenez, mes chers amis, parlez-moi sans façon :
quelle est ma réputation ?

... que dit-on de moi dans le monde ?
ne suis-je point haï ? ... Vous êtes révé-
ré, dit le renard, une lieue à la ronde ;
dans ce pays, par-tout vous êtes adoré ;
le bonheur de vous plaire est le seul désiré ;
vous n'inspirez qu'amour, respect & confiance.

Une chèvre qui l'entendit,
elle étoit jeune, hélas ! & sans expérience,
très-brusquement l'interrompit :

« Non, non, ne le croyez pas, sire,
vous demandez la vérité :

pourquoi donc ne pas vous la dire ?

Vous êtes craint bien plus que respecté ;
on blâme tous les jours votre humeur sanguinaire,
& vos plus beaux exploits passent pour cruauté.

Mais on prétend que si la majesté
se modérait, changeroit son caractère. ...

« Il suffit, repart le lion,
je ferai mon profit de ta sage leçon ;

« Pour aujourd'hui, c'en est assez, ma chère,
 « A propos... j'oubliais, mais depuis très-long-tems;
 « de te défendre pour pâture
 « la verdure :
 « tu ravages & bois, & champs,
 « & les prives de leur parure ;
 « tes parçilles & toi dévastent la nature »
 Mais je mourrai de faim, dit-elle en sanglotant ;
 si vous me défendez & l'herbe & le feuillage ;
 je n'aurai plus de pâturage :
 c'est m'arracher la vie, & bien injustement.
 Eh quoi ! vous résistez ?... Quelle audace !... à son âge !...
 c'est un crime qu'un roi ne pardonna jamais ;
 il est au nombre des forfaits,
 & ma souveraine justice,
 veut qu'à l'instant je le punisse.
 Tout le monde applaudit, c'est l'usage des Cours.
 La chèvre à la clémence alloit avoir recours ;
 elle espéroit du roi désarmer la colère ;
 mais un grand coup de dent pour toujours la fit saire.

Par Madame la Marquise DE LA FÉ^{te}.



LA NAVIGATION AÉRIENNE,

O D E.

AINSI ce Prophète intrépide
 qui fut emporté dans les airs,
 s'éleva sur un char rapide
 entouré de feux & d'éclairs.
 Ainsi la Fable ingénieuse
 nous peint la foule impérieuse
 des Dieux, maîtres des élémens,
 qui des flancs cœlverneux du monde,
 vont, dans leur course vagabonde,
 planer sur les ailes des vents.

Terre! as-tu reproduit la race
 de ces Titans, rivaux des Dieux,
 dont la folle & superbe audace
 voulut escalader les Cieux?
 Sous l'énorme poids des montagnes
 ont-ils fait gémir les campagnes
 pour franchir de nouveau les airs?
 ou, jouets d'un destin bisarre,
 vont-ils, sur les traces d'Icare,
 chercher leur tombeau dans les mers?

Hardis Montgolfiers, la nature
 vous montre un art plus assuré;

Vous percez la retraite obscure,
 son secret n'est plus ignoré.
 L'élément qui presse la terre,
 qui roule en ses flancs le tonnerre
 & circule dans tous les corps,
 cède son immense carrière,
 & n'oppose plus de barrière
 à vos impétueux efforts.

Cet air épuré de sa masse,
 dans une sphère emprisonné,
 en cherchant un plus libre espace,
 vous transporte au ciel étonné.
 Conquérans du céleste Empire,
 aux clameurs d'un peuple en délire,
 vous montez au séjour des Dieux ;
 & vers ces demeures augustes,
 vous parcourez, Atlas robustes,
 soulever un monde à nos yeux.

La terreur, l'ivresse, l'extase,
 agitent tous nos cœurs tremblans ;
 mais la gloire qui vous embrâse,
 soutient vos rapides flans.
 Compagnons légers des nuages,
 vous allez braver les orages
 en vain contre vous révoltés ;
 & vous voyez d'un œil plaisible,
 la foudre, aux mortels si terrible,
 qui gronde & roule à vos côtés.

Des régions de l'atmosphère,
 avec quels ravissans transports
 vous voyez sous vos pieds la terre
 étalant ses pompeux trésors ;
 les forêts, les vastes campagnes,
 la chaîne immense des montagnes,
 les cités, les hameaux épars,
 les fleuves, les mers blanchissantes,
 dont les surfaces vacillantes
 étincellent à vos regards ?

Dans ta route majestueuse,
 Dieu des jours, superbe flambeau,
 suspens ta course impétueuse ;
 pour toi ce spectacle est nouveau.
 Vois ces rivaux de l'aigle altière,
 vers la source de ta lumière,
 d'un essor hardi s'élançant ;
 & comblant leur sublime audace,
 dans l'immensité de l'espace,
 parmi les astres se places.

C'est donc en vain que Prométhée
 fut déchiré par le vautour,
 si sa race au ciel remontée
 devoit le surpasser un jour !
 La flamme par ses mains ravie,
 transmet à l'homme avec la vie,
 la soif brûlante du savoir :
 il crée, il invente, il dispose,

& sur tout l'Univers il ose
mesurer son vaste pouvoir.

La Nature en vain fugitive ,
veut échapper à son regard ;
il la poursuit & la captive
sous l'effort patient de l'art.
Sa force naît de sa foiblesse ;
par l'obstacle irrité sans cesse,
le Génie en a plus d'ardeur ;
bientôt la Nature succombe ,
elle cède , & son voile tombe
aux yeux ravis de son vainqueur.

Ainsi des fanges de la terre
l'homme s'élève au rang des Dieux ,
& rend le monde tributaire
de son génie audacieux.
Quelle sublime jouissance
du sentiment de sa puissance
naît dans son esprit exalté !
Lorsque la gloire le couronne ,
échangerait-il pour un trône
son délire & sa volupté ?

Lève ta tête énorqueillie ,
France , applaudis à tes enfans ;
jamais la Grèce & l'Italie
n'ont vu les arts si triomphans.
Oh ! si du sein de leurs ténèbres

pouvoient sortir ces morts célèbres,
 de leur tems visibles flambeaux,
 jaloux de ces hautes merveilles,
 oubliant leurs savantes veilles,
 ils rentreroient dans leurs tombeaux.

Fameux élèves d'Uranie,
 reprenez l'effor, hâtez-vous;
 conduits sur le char du génie,
 planez sur vos rivaux jaloux;
 allez à la puissance humaine
 préparer un nouveau domaine;
 affrontez d'illustres hasards;
 domptez le feu, les airs & l'onde;
 & jusqu'aux limites du monde,
 portez le triomphe des arts.

Par M. l'Abbé HOLLIER.

L'AVANTAGE DU NOMBRE.

UNB troupe de fots rassemblés au parterre,
 de nos plus grands Auteurs, voilà l'épouvantail !
 c'est ainsi qu'en gros on révère
 ce que l'on méprise en détail.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.



A M^{LE} CONTAT,

*Jouant le rôle de Susanne, dans le
Mariage de Figaro.*

AINSI lorsque du sentiment
tu peignois si bien le langage,
Contat, même en t'applaudissant,
tout Paris ne rendoit hommage
qu'à la moitié de ton talent.
Quoi! c'est *Mélise*, c'est *Atémène*,
qui de *Susanne* ont pris les traits!
Thalie avec tous ses attraits,
paroît donc enfin sur la scène,
Oui, c'est elle dont l'enjouement,
& nous séduit, & nous captive;
c'est son minois si de piquant,
c'est sa gaieté franche & naïve.
Seroit-il permis d'en douter?
Déjà, se groupant autour d'elle,
les Grâces viennent l'écouter,
Et l'Amour prétend l'escorter,
tout fier de la trouver si belle.
Mais non, la Muse a disparu.
Contat, ce n'est plus un mystère;
si ton talent est reconnu,
s'est sous ton nom qu'elle veut plaire.

Par M. VIGÉ.

B O U T A D E.

PERFIDE Amour, inconstante Fortune,
 fiers ennemis du repos des mortels,
 que je suis las d'encenser vos autels!
 triste jouet des caprices de l'une,
 dupe de l'autre & de ses tous cruels,
 je veux briser une chaîne importune.
 Quand m'exposant à vos prestiges sous,
 je vous laissois arbitre de ma vie;
 quand je suivais votre trace ennemie,
 n'étois-je pas plus aveugle que vous?
 De vos faux biens l'espoir imaginaire
 m'a, par malheur, trop long-temps occupé;
 mais je m'éveille, un nouveau jour m'éclaire;
 quittez, quittez un empire usurpé.
 Fortune, adieu! d'un stupide vulgaire,
 cours arracher un encens mercenaire;
 de tes sujets empoisonne les jours:
 mais ne crois plus m'avoir pour tributaire,
 je jure ici de te fuir pour toujours,
 Et toi, dont l'art fait asservir la terre,
 toi dont il faut craindre jusqu'aux bienfaits,
 tyran chéri, vieux enfant de Cythère,
 je jure... ô ciel! quel charme involontaire
 de mon courroux ralentit les effets!
 Cruel Amour, je reconnois tes traits!

plus on les craint, moins on peut s'y soustraire,
 & tu rends chers jusqu'aux maux que tu fais.
 Oui, je renonce à l'aveugle Déesse;
 Je l'ai juré, mon serment aura lieu;
 je la fuirai; mais pour l'aveugle Dieu....
 (Eglé paroît : qui n'auroit ma foiblesse?)
 à quelque tems je remets mon adieu.

Par M. DE LA CHABEAUSSIÈRE.

ÉPITAPHE

D'un Procureur.

C I gît qui toujours griffonna,
 beaucoup de papier barbouilla,
 dans l'encre la raison noya,
 comme un Ostrogoth s'exprima,
 contre ses Clercs toujours pesta,
 contre les Clercs toujours pesta,
 au petit grenier les logea,
 au chant du coq les éveilla,
 maigre repas leur reprocha;
 aux jours de fête ou de gala,
 dîner dehors les envoya;
 la veuve & l'orphelin pillà,
 de leur sang se rassasia,
 tant qu'à la fin il en creva;
 Clercs & plaideurs, qu'il est bien là!

Par M. L ***.

A.

A MADAME LA COMTESSE DE SAINT-AUL..

Sur une Épître qu'on lui avoit adressée.

OUI, j'ai lu, cousine adorable,
j'ai lu deux fois les jolis vers,
qui, sous votre nom favorable,
sont sûrs de courir l'Univers.
Pouvez-vous bien, d'un tel hommage,
vous étonner un seul moment ?
Ah ! lorsqu'au printemps de mon âge,
j'avois encor quelque talent,
dans un moins séduisant langage,
je vous en aurois dit autant,
& peut-être bien davantage.
Du chantre ingénieux & doux
qui vous aime, je le parais,
& qui voudroit à vos genoux,
passer le reste de sa vie,
vous ne connoissez, dites-vous,
les traits ni la Muse polie :
mais connoissez-vous, je vous prie,
rous ceux qui vous trouvent jolie,
rous ceux que votre esprit rend fous ?
D'un soin qui sans doute le blesse,
n'allez pas vous embarrasser :
quelle autre peut s'adresser

L'hymne charmant qu'il vous adresse ?
 Peu de femmes, en vérité,
 réunissent à la beauté,
 comme vous, cent moyens de plaire ;
 & vous seule avez hérité
 de l'esprit, de l'urbanité,
 comme du nom de Saint-Aulaire.
 Pour peindre si bien vos appas,
 vos yeux, votre grâce divine,
 il faut avoir suivi vos pas :
 ou si l'on ne vous connoît pas,
 on se convaincra qu'on vous devine.

Par M. le Chevalier DE BERT **.

TRIOLET.

QUI jeune fut un vert-galant,
 a tort de vouloir encor l'être ;
 en vain il vance un vieux talent,
 qui jeune fut un vert-galant ?
 Le passé n'est trop au présent,
 dit Eglé qui croit s'y connoître.
 Qui jeune fut un vert-galant,
 a tort de vouloir encor l'être.

Par M. DE LA PLACE.

LE SIÈCLE DE LOUIS XVI.

O SIÈCLE de Louis, je te dois mon hommage !
 le cœur rempli de fiel , qu'un détracteur sauvage ,
 de tout ce qui n'est plus , amateur insensé ,
 pour froader le présent, nous vante le passé !
 Laissons-le , de ses cris dans son plaisant délire ,
 troubler le jour serein & l'air pur qu'il respire :
 que , tel que ces oiseaux , tristes amans des nuits ,
 il se complaise aux lieux que le tems a détruits !
 malgré ses vains discours , j'honore ma patrie.
 Qu'on me vante un peu moins la Grèce & l'Italie ,
 les jours de Périclès , d'Auguste & de Louis :
 le siècle le plus grand est le siècle où je vis.
 Eh ! quels tems ont été plus féconds en miracles ?
 sous quel ciel a-t-on vu de plus riches spectacles ?
 Du joug des préjugés , des langes de l'erreur ,
 la raison libre enfin éclaire notre cœur ;
 rien n'échappe à ses yeux : courageuse & sévère ,
 elle pose sur tout son flambeau salutaire ,
 & préfère aux Français réunis à sa voix ,
 & leurs vrais intérêts , leurs devoirs & leurs droits.

Sous les yeux créateurs de la philosophie ,
 la sphère des beaux arts s'agrandit , embellit :
 Doux charmes , ornemens de la société ,
 le secret de jouir , le goût , l'urbanité ,
 l'art précieux d'unir l'agréable & l'utile.

E ij

des Sujets de Louis embellissent l'asile.

Voyez ce Prince auguste, émule de Titus,
sur le trône avec lui faire asseoir les Vertus.

Appui des opprimés, arbitre de la terre,
sous ses mains croît l'olive, ou gronde le tonnerre :
l'honneur & l'équité, les plaisirs & l'amour
soutiennent sa couronne & composent sa Cour ;
doux fruit de son hymen, folâtre sur ses traces
l'enfant de Cythérée élevé par les Grâces.

O ! retrace à nos yeux, jeune héritier des lys,
la beauté d'Antoinette & l'âme de Louis.

La fausseté, l'intrigue, effrayantes sirènes,
fléaux des Souverains, ont fui devant Vergennes ;
Vergennes qui fait l'art de gagner à la fois,
& le cœur des Sujets & l'oreille des Rois ;
lui dont la politique, & lumineuse & pure,
de nos derniers traités vient d'effacer l'injure,
& qui, mettant le glaive aux mains de Washington,
d'un maître impérieux a délivré Boston.

Calonne à ses côtés, de l'urne d'Amalchée,
épanche les trésors sur la France étonnée :

Ministre vigilant, il réunit en lui,

& l'esprit de Colbert, & le cœur de Sully.

Dans nos murs fortunés, sous ces heureux auspices,
du siècle le plus beau nous goûtons les prémices ;
chacun parle à l'envi la langue des neuf sœurs ;
chaque Muse a son temple & ses adorateurs :
le Noble, en abjurant sa superbe ignorance,
joint les droits du mérite aux droits de la naissance ;
& j'entends sous les doigts des favoris de Mars,

résonner avec goût la lyre des beaux arts.
 Mécène est devenu l'émule des Horaces;
 le laurier reverdit sous l'écharpe des Grâces;
 Beauharnais & le Brun enlacent sur leur front,
 au myrthe de Paphos les fleurs du double mont.
 L'Amour ingénieux nuance avec adresse,
 les roses de Ninon & les lys de Lucrèce.
 Gluck, Piccini, Grétry, modernes Amphions,
 avec des sons hardis peignent les passions.
 L'industriel Haüy, l'ingénieur l'Épée,
 étalent à nos yeux tout l'art de Prométhée :
 le muet me répond, le sourd entend ma voix,
 & l'aveugle étonné voit & lit par ses doigts.
 Le Sage a dit enfin au cloître solitaire,
 que c'est déplaire au ciel qu'être oisif sur la terre,
 & dans les deux Clergés, créant des citoyens,
 d'inutiles Sujets fait d'utiles Chrétiens.
 La tolérance règne au sein du sanctuaire;
 du timide indigent le riche est tributaire :
 tout s'annoblit; l'orgueil, si stérile & si faux,
 n'avilit plus des arts les utiles travaux;
 l'Olympe s'est ouvert au dieu de l'industrie,
 & sans rougir on peut enrichir sa patrie.
 La herse, que long-tems un préjugé flétrit,
 sans honte ouvre aujourd'hui le sol qui me nourrit.
 Nous revenons aux champs à la voix de de Lille;
 de Lille, son nom seul me rappelle Virgile :
 de l'empire des fleurs que sa Muse a chanté,
 ses vers ont la fraîcheur & la variété.
 Avec l'art d'attendrir la veuve de Molière,

l'élève de Momus nous plaît & nous éclaire,
 & mêlant dans nos yeux les pleurs avec les ris,
 intéresse nos cœurs aux jeux de nos esprits.
 Mais que dis-je ? ces jeux nourriront l'indigence.
 Cultive, ô Beaumarchais, cette douce espérance ;
 que par tes heureux soins, favori de Momus,
 la lice des plaisirs soit celle des vertus.

Mais tandis que je chante, une pompe nouvelle,
 aux jardins de nos Rois, & s'apprête & m'appelle !
 Où s'en va tout ce peuple à grands flots empressé ?
 Que fait-il sur ces toits l'œil au ciel adressé ?
 Au tumulte, soudain succède un long silence ;
 tout ce peuple, muet de crainte, d'espérance,
 flotte entre la frayeur & l'admiration ;
 deux Icares nouveaux étonnent sa raison.
 Sur le fragile appui d'une barque légère,
 ils semblent s'élever au séjour du tonnerre.
 Mais, que vois-je ! leur nef dispaît, & nos yeux
 la cherchent vainement sous la voûte des cieux :
 leur courage a franchi ces routes inconnues,
 & leur front orgueilleux se perd au sein des nues.

O mortels généreux ! dans un siècle d'erreur,
 des chaînes de Colomb vous n'auriez que l'honneur ;
 jadis dans ses récits, la Grèce mensongère,
 eût de votre supplice épouvanté la terre ;
 près du fils de Japet, elle vous eût placés ;
 mais au siècle immortel que vous embellissez,
 aux rives de la Seine, & loin des bords du Phaxe,
 l'Olympe vous attend, & non pas le Caucase
 de ce char de triomphe où vous êtes assis,

volez pour recevoir les faveurs de Louis,
& que la main des arts, en retraçant l'histoire,
de vos noms, de notre âge éternise la gloire!

Par M. VERNINAC DE SAINT-MAUR.

LE PEUREUX.

DORIMON, las du cocuage,
a pris un tour assez nouveau
pour n'avoir plus à craindre un tel outrage;
ce fut de se jeter dans l'eau.
La Justice, dit-on, va suivre cette affaire,
& de l'Alcade le Greffier,
ci-devant mari débonnaire,
prend la femme à partie, & veut que l'adultère,
de ses méfaits recevant le loyer,
présente à tout son sexe un exemple sévère.
Notre dame! quelle colère!
cet homme, je le vois, a peur de se noyer.

Par M. B. D. V.



LES TALENS D'EMPRUNT.

EGLÉ dans son printems cultiva tour-à-tour,
avec les amateurs dont sa cour fut remplie,
le dessin, l'art des vers & la Philosophie;
& dans certains interrègnes d'amour,
elle apprit d'un Abbé de Cour,
ce qu'il savoit de la Théologie.

Elle fit un roman, deux tableaux, un écrit
en supplément à l'Encyclopédie;
elle fit une symphonie,
qu'un jour avant soupé, chez elle on applaudit,
un Opéra qui réussit
dans sa petite coterie,
des Charades, une Elégie,
ou plutôt une allégorie
sur un moineau qu'elle perdit,
moineau délicieux, le bonheur de sa vie,
& non moins regretté que celui de Lesbie....

Qui ne sait tout ce qu'elle fit?

Enfin sa beauté passe, & doucement loin d'elle,
les amateurs rétrogradent sans bruit;
amours, talens, beaux arts, tout fuit,
tout fuit, hélas! à tire d'aile....

Eglé ne fait plus rien; dévote & bel esprit,
le matin elle entend la Messe,
rentre à midi, gronde sans cesse;
& le soir excédée... elle joue & médit.

Par M. BERENGER.

LE MESMÉRISME,

O U

ÉPITRE A M. MESMER.

MON cher Docteur, en vérité,
 je ne puis plus être des vôtres,
 & parmi vos nombreux apôtres,
 je ne voudrois être cité.
 J'ai fort peu de sagacité,
 fort peu d'esprit; mais je soupçonne
 que votre secret si vanté
 ne peut être su de personne.

Votre fluide universel,
 dont à son gré le doigt dispose,
 inonde les plaines du ciel;
 l'abeille l'extrait de la rose,
 & le pètrit avec son miel.
 Tel que la flamme, il s'insinue
 dans tous les lieux, dans tous les corps;
 rien ne résiste à ses efforts;
 il glisse au travers de la nue,
 vient caresser les doux trésors
 qui parent la Nymphé ingénue,
 & père des plus vifs transports,
 lui donne une ardeur inconnue.
 L'aurore, sur son char vermeil,

nous l'apporte avec la lumière ;
 c'est lui qu'en leur vaste carrière
 lancent les chevaux du soleil ;
 c'est lui qui des tributs de Flore
 relève le rendre incarnat ,
 de Thibé le fruit délicat
 lui doit le feu qui le colore ;
 tout s'embellit de son éclat ;
 par lui tout s'empresse d'éclore.
 Mais ce fluide , où donc est-il ?
 Quel homme a droit de le connoître ?
 Entre nous , il est si subtil ,
 qu'on pourroit douter de son être.

On voit prospérer ses desseins ,
 lorsqu'on donne aux pauvres humains ,
 & sur-tout aux femmes jolies ,
 dans les étranges maladies
 dont quelquefois ils sont atteints ,
 pour remèdes des symphonies ,
 & des miroirs (*) pour Médecins.

Nous rasollons de la musique ,
 aussi bien que de la physique ;
 votre harmonica , vos baquets ,
 ont opéré plus d'un prodige :

(*) Les glaces des appartemens reçoivent & renvoient le fluide magnétique comme l'image des objets , & voilà pourquoi M. Mesmer magnétise quelquefois vis-à-vis d'une glace. (Note de l'Auteur.)

mais ils prêtent fort aux caquets,
 on en jase tout haut... que dis-je ?
 il est quelques esprits mal faits
 qui nomment votre art un prestige,
 & vous menacent des sifflets.
 Dans leurs malignes écritures,
 ces lutins sortis de l'enfer,
 relèguent vos tiges de fer
 avec les bâtons des augures.
 D'un certain Chevalier Digby
 dont le monde fut ébaubi,
 voyant que vous suivez la trace,
 le croiriez-vous ? ils ont l'audace
 d'apprendre au Public peu discret,
 que le pansement du secret,
 & que sa poudre sympathique
 ressemblent presque trait pour trait
 à votre vertu magnétique.
 Les traîtres vont plus loin encore,
 éclairés par l'expérience,
 ils disent que votre science
 n'est que l'art de faire de l'or
 avec l'or de notre finance.

Ils ont beau rappeler souvent
 vos procédés à ma mémoire,
 autant en emporte le vent !
 pour moi qui ne suis point savant,
 le magnétisme est un grimoire.
 Si pourtant il est confirmé,

que tout l'art de la médecine,
 dans votre index soit renfermé,
 voici le point qui me chagrine :
 vous seul, je crois, l'expliquerez.
 Comment se fait-il, je vous prie,
 que ceux qui vous doivent la vie,
 le lendemain sont enterrés ?

Par un Académicien de Lyon.

LE DÉPART.

A TRAVERS ces champs que Paris
 préfère aux belles Tuileries,
 auprès de ces portes garnies,
 d'espions, de fâcheux commis,
 voyez rouler le char de Polyclète !

Un bouffon, un peintre, un chanteur
 assis auprès de Monseigneur,
 l'amusent par quelque sornette.

Trois autres chars moins élégans,
 viennent après, portant les secrétaires,
 les cuisiniers, les valets importants,
 les protégés, les gens d'affaires.

Chargé de gibier & de vin,
 un autre, plus pesant, de loin les accompagne.
 Vous croyez que le maître, avec un pareil train,
 vient à la ville : non, il part pour la campagne.

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

ADIEUX A THÉMIRE.

PLUS de détour, jeune Thémire !
je vous entends ; c'est dans ce jour
qu'un caprice vient de détruire
les nœuds qu'avoit formé l'Amour.

Il est tems de céder la place ;
sachez que content, dégagé ,
je ne veux plus dans ma disgrâce ,
que l'audience de congé.

Je puis , avec indifférence ,
entendre l'organe flatteur ,
qui toujours , écho de mon cœur ,
me répétoit que la constance
étoit la route du bonheur.

On croit la bouche qui caresse ,
qui nourrit un trompeur desir ,
& tour-à-tour , avec adresse ,
promet , & donne le plaisir.

Quand mon souvenir me ramène
à des objets jadis si doux ,
ne craignez pas qu'auprès de vous
mon cœur redemande sa chaîne ,
ou que , jaloux des plus beaux nœuds ,
quand votre nouveau choix m'éclaire ,
ma main cherche un rival heureux ,
pour le punir d'avoir su plaire.
Vous seule avez pu l'enflammer ,

Vous, que le desir de charmer
 rend plus touchante & plus aimable ;
 si c'est un mal de vous aimer ,
 ah ! plus que lui je fus coupable.
 Ce temps n'est plus : en liberté ,
 j'aime à vous voir, quoiqu'infidelle,
 Thémire , à mon œil enchanté ,
 est la Vénus de Praxitèle :
 je rends justice à sa beauté ;
 mais mon cœur ne sent rien pour elle.

Par M. GOULARD.

ÉPIGRAMME.

QU'UN grand Seigneur est un mortel divin :
 dans ce qu'il fait, on le prône, on l'admire.
 Se mêle-t-il d'esquiver un dessin ?
 c'est aussi-tôt Raphaël ou Poussin.
 Fait-il des vers ? Phébus monte sa lyre.
 Dit-il un mot ? c'est le mot le plus fin.
 Il est Buffon , Rousseau , Voltaire enfin ,
 & Monseigneur souvent ne fait pas lire.

Par M. le Chevalier DUPUY DES ISLETS.



COUPLETS A MADAME DE L**

Pour sa Fête.

AIR : *Un matin je vis au hameau.*

DANS ma légende de tout tems,
Madelon fut mise à la tête :
je veux aujourd'hui, par mes chants,
tâcher de célébrer sa fête,
& vous dédier ma chanson,
vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

La Sainte avoit des yeux fripons,
le teint beau, la taille élégante,
de jolis pieds, des cheveux blonds,
certaine mine appétissante :
vous ressemblez à Madelon,
vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

De notre précepte divin
elle faisoit sa loi suprême ;
Madeleine aimoit son prochain,
autant & bien plus qu'elle-même :
il faut imiter Madelon,
vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

Elle faisoit quelques péchés ;
car le juste n'en est pas quitte ;
mais si jolis & si cachés,

qu'on les lui pardonnoit bien vite ;
péchiez donc comme Madelon,
vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

Mais Madeleine avant vingt ans ,
de ses péchés eut repentance ;
Belle, péchez de tems en tems ,
mais faites-en pénitence
un peu plus tard que Madelon ,
vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

Par M. le Marquis DE GOURDON.

LA POLITESSE GASCONNE.

OH ! j'étouffe ; on respire à peine ;
quel jour brillant ! il faut périr :
tous les vents , jusques au zéphir ,
semblent retenir leur haleine.

— Ne pourroit-on rien vous offrir ?

Vous vous rafraîchiriez peut-être ?

— Ma foi , Monsieur ! avec plaisir.

— Saint-Louis , ouvrez la fenêtre.

Par M. l'Abbé DOURNEAU.



SILÈNE,

*Traduction de la sixième Éclogue,
de Virgile.*

DU simple Théocrite, empruntant le hautbois,
ma Muse, la première habita dans nos bois.
Pour chanter les guerriers, j'avois monté ma lyre ;
mais Phœbus, en ces mots, réprima ce délire :
« Qu'un berger, en gardant son fortuné troupeau,
se borne aux humbles tons d'un rustique pipeau ».
Assez d'autres, jaloux de célébrer Bellone,
Varus, de tes lauriers tresseront la couronne ;
mais moi, du Dieu des vers respectant les leçons,
ma flûte ne rendra que de champêtres sons ;
& si dans mes accords quelque charme respire,
si leur douce harmonie invite à les redire,
c'est de ton nom, Varus, c'est de toi désormais,
que nos chants rempliront les échos des forêts.
Et quels vers, quand Varus les prend sous ses aus-
pices,

ne feroient d'Apollon les plus chères délices ?

Filles de Piérus, commencez, il est tems.

Chromis & Mnasilus, deux folâtres enfans,
dans une grotte, un jour, virent le vieux Silène,
qui la veille, d'un jus qu'il boit à tasse pleine,
avoit fait dans son sang couler le flot vermeil ;

puis s'étoit étendu , pressé d'un doux sommeil.
 Son urne aux larges flancs , & dont l'anse est usée ,
 à son côté pendoit , de nectar épuisée ;
 & plus loin sur la terre avoient roulé les nœuds
 des longs festons de fleurs tombés de ses cheveux.
 Leur promettant des vers , depuis long-tems , Silène
 les berçoit tous les deux d'une espérance vaine.
 Soudain , sur le vieillard , ardens à s'élancer ,
 dans sa propre guirlande ils courent l'enlacer.
 Eglé survient , Eglé , des Nymphes la plus belle !
 son aide leur inspire une audace nouvelle.
 La Naïade , exprimant le noir fruit d'un murier ,
 rougit d'un doigt malin le front du prisonnier.
 Il la voit & sourit. Enfans , brisez ma chaîne ,
 dit-il , c'étoit assez d'avoir surpris Silène :
 vous les voulez , ces vers ; eh bien , soyez contents.
 Toi , je te garde , Eglé , de plus doux passerems.

Il commence. Amollis par ses accens sublimes ,
 les chênes tressailloient & balançoient leurs cîmes.
 Les faunes , les sylvains & les monstres des bois
 accouroient en cadence au charme de sa voix.
 Jamais Orphée autant n'émut les monts de Thrace ,
 ni le luth d'Apollon les rochers du Parnasse.

Car il chantoit , comment pour former l'Univers ,
 le feu léger , & l'onde , & la terre & les airs
 naquirent du concours des premières semences
 éparées dans le sein des espaces immenses :
 sur la terre affermie & ceinte par les flots ,
 comment tous les objets par degrés sont éclos.
 Il peint Phœbus ouvrant sa carrière ordonnée ,

qui revêt de splendeur la nature étonnée ;
 les brouillards élevés en nuages errans ,
 dont l'amas épais retombe en noirs torrens ;
 les naissantes forêts, leur peuple rare encore ,
 & rodant au hasard sur des monts qu'il ignore.

Du hardi Prométhée, il chante le larcin ,
 & l'éternel vautour qui lui ronge le sein ,
 l'âge d'or, les cailloux, que d'une main féconde,
 Deucalion lança pour repeupler le monde :
 Hylas, qu'une fontaine engloutit dans ses eaux,
 Hylas, de qui le nom fatigua les échos,
 quand des rochers plaintifs les clameurs répétées,
 faisoient redire, Hylas! aux rives attristées.

Il déplore ta flamme, épouse de Minos !
 heureuse, si jamais l'on n'eût vu de troupeaux !
 Hélas ! quelle démente égare ta pensée ?
 Des filles de Proetus, quand la troupe insensée,
 crut s'entendre mugir en sa fatale erreur,
 elles n'ont pas brûlé d'un feu si plein d'horreur.
 Elles pensoient pourtant, que des cornes naissantes,
 sur leurs têtes, courboient leurs pointes menaçantes,
 & tremblèrent cent fois qu'à creuser des sillons,
 le joug laborieux ne condamnaît leurs fronts.
 Ah ! lorsqu'au fond des bois, malheureuse Princesse,
 tu cours chercher l'objet de ta folle tendresse,
 lui, couché mollement au pied d'un chêne épais,
 broute l'herbe fleurie, & la rumine en paix ;
 ou cédant aux ardeurs dont Vénus le tourmente,
 dans un troupeau nombreux il poursuit son amante,
 « Nymphes, de la forêt occupez les sentiers ;

« courez faire une enceinte autour de ses hailliers.
 « Si ses pas vagabonds pouvoient se reconnoître !
 « l'herbe d'un pré lointain l'aura tenté peut-être ?
 « ou par une génisse , égaré dans ces bois ,
 « il se mêle aux troupeaux qui regagnent leurs toits » ?

Silène chante encor Atalante éblouie
 par les fruits éclatans des jardins d'Hespérie ;
 les sœurs de Phaëton , qui , peupliers nouveaux ,
 d'une tige moussueuse élancent leurs rameaux.
 Il peint Gallus errant sur les bords du Permesse.
 De la double montagne une chaste Déesse ,
 vient conduire ses pas jusqu'au sacré vallon.
 O ! comme l'accueillit tout le chœur d'Apollon !
 Linus , le front paré d'une fraîche couronne ,
 lui dit : « Prends ce hautbois , Berger , Phœbus l'or-
 « donne ;

« les Muses , dès long-tems te l'avoient destiné.
 « Au vieux Chantre d'Ascre , jadis il fut donné.
 « Aux sons qu'il en tiroit , il vit dans les campa-
 « gnes ,
 « les ormes sourcilleux descendre des montagnes.
 « Que ses airs enchanteurs reproduits sous tes doigts ,
 « célèbrent de Grynée , & l'oracle & les bois ,
 « & que par Apollon , cette forêt sacrée ,
 « aux forêts qu'il chérit , soit un jour préférée » !

Dirai-je , dans ses chants , comment il rappella
 la fille de Nysus & cette autre Scylla
 de qui les flancs sont ceints d'une meute aboyante ?
 La peindrai-je battant d'une onde tournoyante ,
 les nefs du sage Ulysse , & parmi les rochers ,

tes monstres dévorant les malheureux nochers ?
 Dirai-je aussi, comment du perfide Térée,
 Silène rerraça l'aventure abhorrée ;
 & des membres d'Itis, quel horrible festin
 Philomèle osa faire à ce monstre inhumain ,
 qui d'un nouvel oiseau revêtant le plumage ,
 vola de son palais dans un désert sauvage ;
 enfin tout cet amas de prodiges nombreux ,
 qu'aux champs où l'Eurotas roule ses flots heureux ,
 Apollon suspendant les ondes attentives ,
 fit jadis répéter aux lauriers de ses rives ?
 Il chantoit ; les vallons répondoient jusqu'aux cieux ,
 Mais au couchant, déjà Vesper plus radieux ,
 s'abaisse , & des brebis au bercail rappellées ,
 les pasteurs vont compter les troupes rassemblées.

Par M. NOTARIS.

LES CHARADES.

MOI ! faire des charades, moi !

Trissotin, garde-les pour toi.

Si j'avois pu jeter en fonte

les sottises qu'on aime & qu'on fait aujourd'hui ,

sans doute je mourrois de honte ,

si je n'étois point mort d'ennui.

Par M. DROBECCQ.

SUR UN LEGS CONNU (*).

PAR tes vertus héréditaires,
 couple illustre, tu t'es trahi ;
 dans un legs si bien recueilli,
 chacun a vu les légataires ;
 on s'est écrié : la voilà ,
 cette famille qu'on adore !
 que l'on égale ce trait là ,
 & nous dirons : c'est elle encore !
 Mais de ces mortels généreux ,
 ne troublons pas la jouissance ;
 essayons de voiler comme eux
 tout l'éclat de leur bienfaisance ;
 & quand l'avenir nous verra
 les payer ainsi pour leur plaisir ,
 on fait comment il gravera
 leurs noms, leur legs & leur salaire.

Par M. PÁNIS.

(*) Action qui mérite d'être à jamais consacrée. Messieurs d'O***, ayant été institués légataires de 150000 liv. ont renoncé à ce legs en faveur des parens du testateur.

ÉPITRE DE CORIOLAN

A M. DE LA HARPE.

LE Goût, ton courier ordinaire,
 pour la première fois, de son aîle légère,
 traversant le séjour des morts,
 a porté jusqu'aux sombres bords
 une nouvelle qui m'est chère :
 on dit que les succès couronnant tes efforts,
 ta Muse a, sous mon nom, excité les transports
 de ce peuple poli, dont l'oreille sévère
 fut long-tems attentive aux sublimes accords
 & du tendre Racine & du brillant Voltaire,
 Tu vis la pâle envie, au regard hébété,
 rider son front dur & caustique,
 & déchaîner l'impuissante critique
 sur son triomphe mérité.
 Mais, embrasés du feu de son génie,
 le marquis, la femme à vapeurs,
 les pédans & les persifleurs,
 sortant de leur molle apathie,
 mêloient à tes accens le cri de la douleur.
 Le sentiment est l'ame de la vie :
 l'ivresse part toujours du cœur.
 C'est à tes vers pleins d'énergie,
 que je dois le tribut flatteur

des larmes que sur mon malheur
a versé la France attendrie.

Un succès aussi glorieux
vengé Coriolan des Romains & des Dieux;
de ces Romains dont le caprice
n'emprunta la rigueur des loix
que pour servir de voile à l'injustice;
de ces ingrats dont le lâche artifice
ne punissoit que mes exploits,
lorsqu'ils ordonnoient mon supplice.
Jusqu'à ce jour plus d'un Auteur
avoit des traits de mon injure
dérobé la vive peinture,
pour ne montrer que ma fureur;
mais aujourd'hui de ma vengeance
ton art fait respecter les coups,
& sur le sort d'un Héros qu'on offense,
les cœurs françois gémissent tous.
Mais cette brillante victoire,
tu l'obtiens, sans blesser l'austère vérité.
Adieu.... je vole au temple de mémoire,
le front orné des lauriers de ta gloire,
reprenre tous mes droits à l'immortalité.

Par Madame la Baronne DE BOURDIC.



LE PENSEUR,

CONTE.

UN Villageois exposoit à la foire
certain dindon qu'il faisoit deux écus ,
quand par hasard il entendit Grégoire
d'un perroquet demander vingt fois plus.
Mais , qu'est-ceci , crie aussi-tôt notre homme ?
Quarante écus de ce chétif oiseau !
Est-il bien vrai ? Morbleu ! mon dindonneau
si gros , si gras , doit se vendre une somme....
A cent écus , cent écus mon dindon !
Hé , mon ami ! tu n'es qu'un pauvre oison ,
dit un passant qui venoit de l'entendre :
comment peux-tu faire comparaison
entre un toq-d'inde & l'oiseau qu'on veut vendre ?
Celui-ci parle , & plaît par son caquet ;
il dit par jour cent mille gaudrioles :
& ton gros coq , imbécile & muet ,
dans cinquante ans , diroit-il deux paroles ?
L'autre vaut mieux , tous en seront témoins...
Chanson , chanson , reprit le Nicodème !
Mon dindon est coi , c'est la vérité même ?
mais s'il ne parle , il n'en pense pas moins.

Par M. POTHIER DE BIÈRE.

Année 1785.

F

COUPLETS

CHANTÉS A MADEMOISELLE CONTAT ,

Le jour de sa Fête.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

JE veux de la voix & du cœur
chanter aussi notre Louise !
Que cette mode-a de douceur ,
quand le sentiment l'autorise !
Amis , amans ont tour-à-tour
par elle une heureuse journée :
c'est bien le moins qu'on dise un jour
ce que l'on sent toute l'année.

Quand on l'entend , sa douce voix
reste au cœur plus qu'en la mémoire ;
elle a par-tout les mêmes droits ,
à l'amitié comme à la gloire.
Son cœur est vrai , sensible & bon ,
& son talent , chacun le prise :
tout le monde applaudit Suzon (*) ,
& tout le monde aime Louise.

Par M. IMBERT.

(*) Rôle de Mad^{lle} Contat dans le *Mariage de Figaro*.

PETITS VERS A UN GRAND MÉDECIN.

DISPENSATEUR de la santé,
émule de Lavéronière (*),
vous dont le baquet est vanté
encore plus que sa chaudière ;
vous dont le silence éloquent
vaut son stérile bavardage ,
& dont l'extérieur engage
autant que le sien est choquant ;
des fleurs de la double colline ,
souffrez que le juste Apollon ,
comme Dieu de la Médecine ,
pare son double nourrisson.

Marchez de front, sans vous déplaire :
j'aime à vous voir tous deux groupés ,
vous , docteur des badauts hupés ,
& lui , jongleur du sot vulgaire ,
pomper , en tout bien , tout honneur ,
quoique maint esprit-fort en raille ,
les doubles-louis du seigneur ,
& les gros-sols de la canaille.

(*) Fameux tisanier du Temple . qui vend tout
suid de décoction à 10 sols la pinte.

J'aime à vous voir , à peu de frais ,
prendre , pour la foule ébahie ,
le bonnet du Roi de Phrygie ,
& la robe de Rabelais.

J'aime enfin à voir l'assurance
avec laquelle tous les jours
vous dites à toute la France
que la fontaine de Jouvence
par vos cures a pris son cours.

Ce seroit plutôt le Pactole ,
si vous disiez la vérité ;
d'autres y cherchent la santé ,
vous y trouvez mainte pistole.

Il en est comme des tonneaux
où la destinée est en perce ,
& dont le bon Jupin nous verse
de petits biens & de grands maux.

Mais oublions Lavéronière
& ses recettes à vil prix :
parcourez à ses yeux surpris
une plus brillante carrière.
Peut-on vous comparer jamais
un pauvre marchand de tisane ?
Bon que le prophète Irlandais (*) ,
le philosophe de Tyane (**))
visent à cette vanité !

(*) Valentin Greaterick en 1665. — Voyez les Œuvres & la Vie de Saint-Evremond.

(**) Apollonius. Imposateur si célèbre sous le règne de Néron & de ses successeurs.

Ils ne s'énonçoient qu'en oracles ,
ils avoient le don des miracles ,
& vous en avez hérité.

Tous deux ont été vos modèles ;
tous deux se sont vantés d'avoir
sur le bout du doigt leur savoir ;
tous deux touchoient les écouelles ,
donnoient des palpitations ,
& fondoient les obstructions ,
& force d'autres bagatelles ;
tous deux étoient chéris des Belles :
la tourbe les suivoit tous deux ,
& les douleurs les plus rebelles
s'évanouissoient devant eux ;
tous deux purgeoient sans médecine :
ce secret commode & charmant
plaît aux femmes assurément
autant que *Vénus sans Lucine* (*).

Aux rapports de la Faculté ,
aux dires de l'Académie ,
aux cris de la Société ,
opposez l'orgueil du génie :
comme eux , dans la sécurité ,
bravez la critique ennemie ,
& protégez l'humanité.

S'ils ont négligé leur fortune ,
gardez-vous bien d'un pareil tort ;

(*) Un grave Docteur a fait un ouvrage intitulé : *Concubitus sine Lucina*. Ce Livre est curieux.

profitez de l'erreur commune,
pour combler votre coffre-fort.
Aussi vite que Sganarelle,
pour de l'or on est Médecin ;
que votre agent devienne enfin
le secret de Polichinelle.

Le monde en attend son bonheur :
dans l'art honnête autant qu'utile
de régner en dépit du cœur
sur les sens de femme indocile,
tout jeune homme sera docteur.
Les philtres de la Thessalie,
réchauffés par les deux Alberts,
n'ouvriront plus à nos experts
le sanctuaire d'Idalie.

Loin ces breuvages des romans,
que l'incertitude enveloppe ;
quand de doctes attrouchemens
causent la plus prompte sincopé
& les plus doux enchantemens !

Grand-Prêtre du charlatanisme,
que votre idole ait sous les vœux !
travaillez le genre nerveux ;
sous le beau nom de magnétisme,
déguisez la convulsion ;
piquez l'imagination
qui grossit tout ce qu'elle touche,
qui fait d'un pygmée un géant,
qui vous porte de bouche en bouche,
qui tire le rien du néant ;

qui vous a décerné la pomme ,
 qui change un hâbleur en savant ,
 qui ~~de~~ vous a fait un grand-homme ,
 tant son pouvoir est étonnant ?
 Nous lui devons les phylactères ,
 les amulettes tous-puissans ,
 & les magiques caractères ,
 & les merveilleux talismans .
 C'est d'elle qu'est né ce fluide ,
 ce merveilleux je ne fais quoi ,
 que hûme la foule stupide ,
 bouche béante , oreille avide ,
 car elle est de robuste foi ;
 ce fluide corpusculaire
 qu'Aymar (*) avoit mis en crédit ,
 mais qui n'a d'effet salutaire
 qu'autant qu'on y croit un petit
 Jeune cervelle ou tête chauve
 en pourroient tirer un grand fruit ;
 car si c'est la foi qui nous sauve ,
 c'est elle aussi qui nous guérit .
 Quant aux victimes débonnaires
 de vos graves opinions ,
 modernes convulsionnaires ,
 prodiguant les contorsions ,
 non sur un tombeau fanatique
 pour un Diacre décrédité ,
 mais autour d'un baquet magique

(*) Jacques Aymar , payfan de la fin du dernier siècle ,
 guérissoit les maladies , poursuivoit les voleurs , découvroit
 les trésors , par ce qu'il appelloit *les émanations corpusculaires* .

pour la cause de la santé,
 & pour l'honneur de la physique ;
 grâce à leurs efforts généreux ,
 l'influence, la sympathie ,
 l'empyrisme, au verbe pompeux ,
 de la saine philosophie
 désabuseront nos neveux :
 ils liront au front des planètes
 leur sort heureux ou malheureux ;
 ils auront de sûrs interprètes
 qui , dédaignant Bayle poudreux ,
 leur feront craindre les comètes ;
 les sortilèges, les devins ,
 les présages, les songes vains ,
 vont effrayer les femmelettes ;
 & l'ignorance de retour ,
 promenant la mélancolie ,
 sur les incubes , je parie ,
 mettra les fautes de l'Amour.

Mais au nom du Dieu de ma vie ,
 que vous servez & que je sers ,
 Docteur, je me réconcilie
 avec tous vos petits travers :
 eh ! que m'importe l'univers ,
 & sa sagesse & sa folie ?
 Payez-moi le prix de mes vers ,
 rendez docile mon amie ;
 mais songez qu'adorant l'honneur ,
 jaloux de voir l'ame soumise ,
 je veux conquérir le bonheur
 sans perfidie & sans surprise .

Vous soufflez le froid & le chaud
 comme le passant de la fable ;
 on le dit : pour mon cœur malade ,
 vous pouvez donc plus qu'il ne faut .
 Venez me voir en diligence ,
 oui , je suis malade d'amour ;
 je prévois que du premier jour
 je vous dois ma convalescence ,
 si vous mettez au cœur d'Hortense
 des feux d'amour aux miens égaux ,
 & dans l'ame de mes rivaux
 la glace de l'indifférence.

Comptez sur ma reconnoissance,
 Si jamais les destins aigris
 vous traitoient avec l'insolence
 qu'Apulée éprouva jadis ,
 si pareille métamorphose
 vous prouvoit leur retour jaloux ,
 je vous tiendrois prête une rose (*),
 pour refaire un Docteur de vous.

Par M. le Comte RAYEGRY.

(*) Voyez l'Ane d'or d'Apulée, liv. 3 & II.

MOT D'UN ANCIEN.

QUE fais-tu sur la terre , ô sage Carnéades ?
 — Dans ce vaste Hôpital qui nous renferme tous ,
 je pleure avec d'autres Malades ,
 ou je ris avec d'autres Fous.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

IMITATION DE PÉTRARQUE.

PAR doux regard , par doux langage ,
 Laure m'enchaîne sur ses pas ;
 plus ne vois qu'elle & ses appas ,
 & suis tout fier de mon servage.
 Point ne dirai quel est le gage
 par elle à mon ardeur promis :
 ami discret de Beauté sage ,
 point ne veux gâter un ouvrage
 qu'Amour a si bien entrepris.
 Oh ! que vite le jour s'enfuie . . .
 Mais si de contraires desirs
 alloient troubler sa fantaisie !
 Si le cœur de ma jeune amie
 craignoit de s'ouvrir aux plaisirs !
 Las ! j'ai pour moi l'expérience :
 pudeur , caprices , inconstance
 m'ont joué plus d'un mauvais tour.
 Fillette est chose bien légère ;
 & trop souvent les feux d'amour
 ne sont au cœur d'une Bergère
 qu'une bluette passagère
 qui brille & s'éteint en un jour.

• Par M. ROMAN.



TABLEAU DU MIDI,

ET DESCRIPTION DE LA ZONE TORRIDE,

*Dans le Poème des Saisons , imité de
Thompson (*).*

MAIS le midi s'avance, & la vue affaîsée
se perd dans les vapeurs de la terre embrâsée ;
l'ardente exhalaison qui pèse sur les airs ,
repousse l'espérance & sèche la pensée ;
tout est en feu ; les monts & les champs entr'ouverts
n'offrent qu'un sein aride & de pâles déserts ;
la tige est sans couleur ; la plaine est sans rosée ;
l'humble ruisseau languit dans les prés découverts ,
impatient de fuir sous une ombre entassée ;
on n'entend plus le son de la faux aiguillée :
le faneur accablé du fardeau des chaleurs ,
dort sur le foin humide & parfumé de fleurs.
Le bœuf laborieux couché sur la prairie ,
au mouvement de l'herbe & des zéphirs brûlans ,
soulève quelquefois sa tête appesantie :
quelquefois tourmenté par la guêpe ennemie ,
des longs plis de sa queue, il protège ses flancs ;
les agneaux sont rangés près des chiens vigilans ,
& dans un coin du bois, la bergère assoupie ,

(*) Ce Poème sera publié incessamment.

laisse fuir le fuseau de ses doigts nonchalans.
 A peine seulement, dans ce calme du monde,
 la cigale répond au foible bruit de l'onde.

Heureux, trois fois heureux qui goûte le sommeil
 sur le penchant d'un mont couronné de verdure,
 ou sur un gazon frais, dans une grotte obscure,
 que Bacchus tapissa de son pampre vermeil !
 O bords de l'Anapus ! & campagnes d'Elore !
 que ne suis-je entouré de vos cèdres mouvans !
 Qui me transportera dans le valloir de Flore,
 dans l'aimable Tempé rafraîchi par les vents ?
 Qui m'offrira les bois dont l'ombre aromatique
 couvre éternellement les isles du Tropicque ,
 où le plâne arrosé d'un superbe canal ,
 élève avec orgueil son front pyramidal ?
 Antille merveilleuse où j'ai vu les Nayades
 épancher à grands flots de bruyantes cascades !
 Laisse-moi reposer au pied du tamarin !
 Que le figuier sur moi jette une ombre étendue !
 Qu'au milieu des vergers ma poétique main
 dépouille l'ananas de sa robe touffue !
 O monde , que le ciel contemple avec amour !
 l'astre qui t'embellit n'attend point que l'aurore
 ouvre devant son char les barrières du jour ;
 il part , comme un géant , des rivages qu'il dore ,
 atteint du premier pas la moitié de son tour ,
 & commande aux zéphirs qui composent sa cour
 de souffler sur tes champs que sa flamme dévore.
 Dans sa retraite auguste , & loin des foibles arts ,
 c'est-là que la nature étonne nos regards.

Là, des oiseaux brillans des couleurs les plus vives
 ressemblent, dans leur vol, à des fleurs fugitives ;
 là, le fossile orné des feux de l'orient ,
 des sables émaillés forme un jardin riant.
 Le soleil, en doublant sa course fortunée ,
 y ramène deux fois le printems de l'année :
 on y voit des rochers où le fruit toujours mûr
 pend en grappes de rose & de pourpre & d'azur :
 une autre Flore y passe, & d'une main légère ,
 prodigue, en se jouant, sa richesse étrangère :
 des fleuves mugissans, rivaux des vastes mers ,
 roulent sur l'Océan dont ils foulent les ondes ;
 des arbres élevant d'immenses rideaux verts ,
 nobles fils du soleil & des sources fécondes ,
 entretiennent la nuit sous leurs voûtes profondes ;
 & vont noircir le jour sur la cime des airs.
 D'antiques animaux vieilliss dans ces déserts ,
 du tems qui nous détruit n'ont point senti l'atteinte ,
 & tandis que leur race a végété sans crainte ,
 des siècles écoulés ont changé l'univers.

Par M. LÉONARD.

ÉPIGRAMME.

VOUS arrivez de Montauban !

— J'ai séjourné deux ans dans cette ville ;
 qu'y dit-on de moi ? — Rien, Pamphile !
 & vous devez être content.

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

LE MARI DU SIECLE.

O VOUS, dont la douce existence ,
 l'état heureux , l'adroite complaisance
 fit toujours mon envie , excita mes desirs ,
 Amis , je veux sans indécence ,
 en parlant d'un confrère , amuser vos loisirs.
 Damon , depuis deux ans , voyoit dans son ménage
 un galant assidu , bien joli , bien tourné ;
 il le voyoit : mais comme il étoit sage ,
 de ce qu'il ne dit mot , on n'est point étonné.
 Souvent avec le tems , l'amour passe & s'envole ;
 on en voit tous les jours des exemples frappans ;
 ce que j'en trouve affreux , c'est que l'on s'en console ;
 si je fus infidèle , au moins je m'en répons.
 Mais parlons de Damon. Son épouse hardie
 soit pour une infidélité ,
 soit par simple légèreté ,
 de quitter son amant conçut la fantaisie.
 Je veux , dit-elle à son époux ,
 qu'au Marquis ; dès ce soir , ma porte soit fermée ;
 on le croit mon amant , & j'en suis en courroux ;
 je ne veux plus le voir , la chose est décidée.
 Doucement , dit Damon ! tenez à votre choix ;
 je veux voir le Marquis & toute la journée :
 vous l'avez pris pour vous , conservez-le pour moi.

ÉPIÎTRE

AUX JOLIES FEMMES,

*A l'occasion de la Pièce de
Gabrielle d'Etrées.*

J'AI voulu tracer le modèle
des bons Rôis & des v'rais amans;
Henri partagea ses momens
entre son peuple & Gabrielle;
Gabrielle dont la candeur,
& dont les yeux pleins de langueur
annonçoient une ame si belle,
la seule dont il eut le cœur,
& qui, je crois, lui fut fidèle.

Que le plus grand des Porentats
dans ses mains porte le tonnerre,
ordonne la paix ou la guerre,
fasse des heureux, des ingrats;
que devant lui tremble la terre:
il est un pouvoir plus flatteur
qu'on ne doit point à la couronne;
& ce pouvoir, sexe enchanteur,
c'est la beauté qui vous le donne;
non la froide & fière beauté
qui veut régner avec empire,
qui s'applaudit quand elle attire

l'hommage de la vanité,
 & prend pour sensibilité,
 le feu des desirs qu'elle inspire.

Voulez-vous commander l'Amour ?
 aimez ; n'employez que les armes
 de l'Amour même , & que vos charmes ;
 l'art ne peut éblouir qu'un jour.
 Dans sa fabuleuse aventure ,
 Pâris par les Dieux consulté ,
 offrit la pomme à la Beauté ;
 l'art fut vaincu par la nature.
 Junon s'armoit de son pouvoir ,
 Minerve étaloit son savoir ,
 Vénus dénoua sa ceinture :
 Pâris ne voit qu'elle , & soudain
 la pomme échappe de sa main ;
 il tombe aux pieds de l'immortelle ,
 sans songer qu'il va lui jurer
 un amour , un culte fidèle :
 si Vénus n'eût été que belle ,
 Pâris n'eût fait que l'admirer.

Quand Jupiter créa la femme ,
 il prit plaisir à l'embellir ;
 & je crois qu'au fond de son ame ,
 il eut lieu de s'énorgueillir.
 Vénus , comme une tendre mère ,
 fit plus que le maître des Dieux ;
 sa douceur brilloit dans vos yeux ,
 elle y joignit le don de plaire :
 conservez ce don précieux ;

il fuit comme une ombre légère,
 dès qu'on veut regner en tyrân;
 il cherche un cœur tendre & sincère,
 & son charme est d'autant plus grand,
 qu'on le croiroit involontaire;
 il donne aux plus simples discours
 d'une beauté tendre & naïve,
 ce sentiment vrai, qui toujours
 va saisir notre ame attentive;
 je ne sais quel art innocent
 qui naît de la délicatesse,
 & cette insinuante adresse
 qui commande en obéissant.

Telle fut la belle d'Estrée :
 pour plaire, pour être adorée,
 pour mieux enchaîner la faveur,
 l'adresse qu'elle s'est permise,
 c'est de regner avec douceur;
 toute la peine qu'elle a prise,
 c'est de laisser agir son cœur.

Toujours rendre & toujours aimable,
 Gabrielle goûtoit en paix,
 les heureux fruits, les plaisirs vrais
 d'une union douce & durable :
 avec plus d'art, autant d'attraits,
 Verneuil, l'as-tu connu jamais;
 cet accord d'un couple estimable ?

Dès qu'elle arrive à la faveur,
 seul but où son orgueil aspire,
 l'amour est si loin de son cœur,

A MADEMOISELLE **,

*Qui avoit couronné l'Auteur.
de lauriers.*

JE l'adopte avec complaisance,
ce feuillage religieux,
ce laurier que la main des Dieux
cultive pour la récompense
des talens les plus précieux.
Quel écueil pour la modestie !
que mon amour-propre est flatté !
Je vois un don de la beauté
dans cet attribut du génie.
De ce beau prix de nos chansons,
je parerai ma jeune tête ;
j'aurai tout le feu du Poëte,
avec sa couronne & vos dons.
Plus heureux que le grand Virgile,
grace à l'Amour, j'obtiens vivant,
le laurier dont l'ombre inutile
ne couvre que son monument.

Par M. L E B.



CONFESION DU CONFESSEUR.

DE ma Zulmé provinciale,
les sept péchés révélés au grand jour (1),
ont, dis-tu, causé du scandale
dans le vaste empire d'Amour :
tu veux, pour l'expier, que je fasse à mon tour
ma confession générale !

Ainsi dans ce monde inconstant,
la scène chaque jour varie :
tel de dévôt, devient impie,
tel de confesseur, pénitent.
Pénitent soit, belle Emilie,
de Cythère aimable docteur,
à tes genoux je m'humilie :
écoute ; & sois mon directeur.

Mais quels aveux puis-je te faire ?
dois-je, pour être absous de mes vers criminels,
sur ces tristes péchés mortels,
broder un nouveau commentaire ?

Pour toi, ceux que je fais sont-ils donc un mystère ?
Ivre de mon bonheur, & fier de tes appas,
si d'un trop juste orgueil je ne puis me défendre,

(1) Voyez la *Confession de Zulmé*, Almanach des Muses, année 1779.

pour ne pas haïr la *luxure*.
 Dût ce penchant aimable être encore un péché,
 par un si doux lien je m'y sens attaché,
 que j'y veux retomber sans cesse.

Joli Docteur, plains-moi d'une foiblesse
 qui met mon salut en danger ;
 mais ne crois pas m'en corriger
 tandis que dureront mes feux & ta tendresse.

Oh ! puisse la mort seule en abrégér le cours !
 puissai-je, à mon heure fatale ,
 m'endormir au sein des Amours,
 & terminer en paix de si fortunés jours,
 dans l'impénitence finale !

Par M. GINGUENÉ.

LE BORGNE AVARE.

UN Harpagon, en courant par la ville,
 par le sergin eut un œil de perclus ;
 un Médecin, Docteur vraiment habile,
 pour le guérir demanda cent écus.
 L'ami, dit le Richard, quelle erreur est la vôtre ?
 si ne faut pas deux yeux pour gagner son cercueil.
 Moi ! vous compter cent écus pour un œil !
 à ce prix-là je vous donnerai l'autre.

Par M. BEAUGERARD.

LES

LES AMOURS BIEN LOGÉS,

ROMANCE GALANTE.

AIR à faire.

UN jour, échappé de Cythère,
un essaim de petits Amours,
appërçoit ma jeune Glycère (1),
& de son vol suspend le cours.

A son teint, sa taille légère,
cet œil où brille la candeur :
Oh ! oh ! dirent-ils, notre mère
nous avoit caché cette sœur ?

A ces mots, tous fondent sur elle :
& , brûlant de la caresser,
sur le visage de la Belle,
tous , à la fois , vont se placer.

L'ainé sur la bouche s'élançe ;
d'autres se nichent dans ses yeux.
Sur son nez, l'autre prend séance ;
d'autres sont pris dans ses cheveux.

Touté place enfin étant prise ,
un foit & rendre garçonnet ,

(1) Mademoiselle de Ca***.

Année 1784.

qui ne peut voler à sa guise ,
roule , & tombe dans le corset.

« De vos postes, Messieurs mes Frères ,
dit-il , » je ne suis point jaloux.

» Arrangez en paix vos affaires :
» je me sens mieux logé que vous ».

Par M. DE LA PLACE.

DIALOGUE

ENTRE UN GASCON ET SON AMI,

*Sur la question de savoir , lequel est le plus
cruel pour un Amant , la mort ou l'infidélité
de ce qu'il aime ?*

LE GASCON.


QU'AGLAIÉ mé trahisse ou passé l'ondé noire ,
sands ! un pareil choix né se proposé pas.

L'AMI.

Soit ! mais il faut opter.

LE GASCON.

Qu'elle meure en ce cast
Il n'est qué de sauver la gloire.



LES SOUHAITS,

IMITATION LIBRE DE JUVÉNAL.

SUIVEZ l'homme , observez la marche de sa vie :
 c'est toujours un enfant que mène la folie ;
 du repos , du bien-être , il se laisse , il se plaint ,
 sans raison il espère , & sans raison il craint.
 Regardez les projets qu'il forme en sa jeunesse ,
 ceux qu'il enfante encore au fein de la vieillesse ,
 quand du rang des vivans il est presque rayé ,
 & vous rirez de lui , s'il ne vous fait pitié.
 Il fatigue le ciel de vœux pour sa fortune ,
 & Jupiter vengeur que l'ingrat importune ,
 l'accable quelquefois , dans son juste courroux ,
 des climériques biens dont il est si jaloux.
 Le bonheur n'est souvent qu'un dangereux phosphore ,
 dont l'éclat éblouit , égare , & s'évapore.
 Où sont-ils ces mortels modérés dans leurs vœux ,
 qui ne demandent rien que la sagesse aux Dieux ?
 où sont-ils ? Je ne fais : tous s'agitent sans cesse ,
 chacun a son erreur , chacun a sa foiblesse :
 mais l'avide intérêt , la passion de l'or ,
 l'infatigable ardeur d'augmenter son trésor ,
 est parmi les mortels la plus vaine chimère.
 Arrête , que fais-tu ? rends ton or à la terre ,
 vil Crésus , cache encor la trace de tes pas ;
 ton or invite au crime , aux lâches attentats :

témoins ces jours sanglans de meurtre & de rapine,
 où, par l'ordre absolu du bourreau d'Agrippine,
 des délateurs obscurs, des soldats inhumains,
 assiégeoient le palais des plus riches Romains,
 leur préparoient des bains & leur ouvroient les veines,
 pour le rendre héritier de leurs vastes domaines.
 Le soldat mercenaire & l'avidé brigand,
 n'investissent jamais le toit de l'indigent;
 on ne boit pas la mort dans des vases d'argile;
 on n'en est pas frappé dans un obscur asyle;
 dans une coupe d'or l'héritier la répand;
 l'assassin est caché sous le rideau d'un Grand.
 Philosophe d'Abdère, ô railleur Démocrite,
 & toi, mélancolique & farouche Héraclite,
 ah! que j'approuve bien dans mes justes dédain,
 vos larmes & vos ris à l'aspect des humains!
 Cependant, Démocrite, en ta ville d'Abdère,
 voyois-tu tribunaux, pourpre, faisceaux, litière?
 un Préteur dans les jeux sur sa chaire exhaussé?
 du poids de sa couronne un Consul écrasé?
 un esclave en son char montant au Capitole,
 pour réprimer l'orgueil de cette fière idole?
 Ajoute, Démocrite, à ces spectacles vains
 un sceptre surmonté de l'aigle des Romains;
 d'un côté des Licteurs, la trompette guerrière,
 de l'autre ses chiens, le Sénat, Rome entière,
 accompagnant ses pas, ou le suivant des yeux,
 dans son apothéose assis au rang des Dieux.
 Il n'en falloit pas tant pour l'exciter à rire:
 la rencontre d'un homme égayoit ta satire,

Tu riois sagement de tes contemporains ;
 sur leurs prétentions tu réglois tes dédains :
 leur crainte , leur espoir , leur joie & leur tristesse ,
 n'étoient , à tes regards , qu'erreur & que foiblesse.
 Ainsi les vœux ardents que l'on porte aux autels ,
 les flambeaux que l'on brûle aux pieds des Immortels ,
 du genre-humain entier attestent la folie.
 Le pouvoir , la faveur , exposés à l'envie ,
 renversent tôt ou tard les vains ambitieux.
 La Fortune inconstante & perfide en ses jeux ,
 précipite du ciel ces trop fameux Icares ;
 on ne respecte plus leurs foyers , leurs Dieux Lares :
 tous leurs grands monumens sont abattus soudain ;
 on mutilé le marbre , on fait fondre l'airain
 où respiroient leurs traits. . . . Déjà la tête ahière
 de ce fameux Séjan qui régnoit sous Tibère ,
 n'est plus qu'un vil métal fondu dans un fourneau.
 Le voici ce Séjan , traîné par un bourreau !
 Chacun s'en applaudit ; voyez son air sinistre !
 Quelle bouche ! quels traits ! Cet odieux Ministre
 est donc enfin tombé ! j'ai prédit son malheur.
 Quel crime a-t-il commis ! quel est le délateur ?
 Connoît-on , nomme-t-on les témoins , les complices ?
 Ses esclaves ont-ils parlé dans les supplices ?
 Non : César veut sa mort , la demande au Sénat ;
 & sa disgrâce est fait un criminel d'Etat.
 Et qu'en pense le peuple ? Il l'insulte , il l'accable :
 Séjan est malheureux , & Séjan est coupable.
 Mieux secondé du sort , si le traître Séjan
 eût trompé la prudence & l'œil du vieux tyran ,

le Sénat, les Romains, le nommeroient Auguste :
 mais il est dans les fers, & son trépas est juste.
 Eh! d'ailleurs, qui pourroit parler en sa faveur ?
 Il n'est plus de Romains, il n'est qu'un Empereur :
 les charges, les honneurs, & les faisceaux de Rome,
 nous ne donnons plus rien ; tout dépend d'un seul
 homme.

Engourdis maintenant dans un repos honteux ,
 nous ne demandons plus que du pain & des jeux .
 Eh! quel lâche Romain peut compter sur sa vie !
 Combien en a frappé la sombre tyrannie !
 Combien suivront encor ! C'est un feu dévorant
 qui consumera Rome & son dernier enfant .
 Voyez ce Sénateur, cet ami du coupable ,
 son trouble, sa pâleur, & l'effroi qui l'accable :
 il craint, sur le récit des plaintes du tyran ,
 de n'avoir pas assez injurié Séjan ,
 & certes, sa frayeur me saisit, & me glace.
 Hâtons-nous, mes amis, même sort nous menace.
 Qui fait si notre sang n'est pas déjà vendu ?
 Le cadavre est encor sur la rive étendu :
 foulons-le sous nos pieds, que le tyran l'apprenne.
 Que nos esclaves vils soient témoins de la scène ;
 de crainte que l'un d'eux, en niant cette horreur ,
 avec indignité ne nous traîne au Préteur.
 Enviez-vous encor les respects, les hommages
 qu'on rendoit à Séjan & même à ses images ?
 Voudriez-vous encor, jaloux de sa grandeur,
 pouvoir, ainsi que lui, paroître le tuteur
 du Prince, végétant sur le roc de Caprée !

Pourquoi non ? La puissance est toujours désirée ;
 on aime à balancer son glaive dans les mains ,
 sans vouloir en tyran gouverner les humains .
 Mais craignez des Césars la faveur inconstante ,
 des pâles envieux la haine vigilante ,
 & rejetez des biens , & des prospérités ,
 qui servent de mesure à nos calamités .
 Téméraire Crassus , Pompée , & César même ,
 qui vous a renversés ? Ce fut le rang suprême ,
 votre trop vaste orgueil favorisé des Dieux .
 Tyrans , Usurpateurs , envieux , odieux ,
 sans jouir du présent , l'avenir vous tourmente ;
 & toujours votre mort est précoce & sanglante .
 Eh ! quand Séjan vainqueur des caprices du sort ,
 eût étouffé Tibère , & régné par sa mort ,
 éprouvant , ou bravant le cours de la justice ,
 précédé des faisceaux , ou marchant au supplice ,
 Séjan ne paroîtroit à mon œil effrayé ,
 qu'un malheureux objet d'horreur & de pitié .
 L'assassin fortuné qui ceint le diadème ,
 peut-il , ainsi qu'aux loix , échapper à lui-même ?
 Oubliât-il le sang que sa main fit couler ,
 il craint son successeur qu'il ne peut immoler .

J'ai vu l'usurpateur & son règne prospère ,
 je l'ai vu , fatigué des respects de la terre ,
 quand le destin du monde étoit entre ses mains ,
 envier le bonheur des paisibles humains :
 l'ambition contente une fois assouvie ,
 dans un état de mort plonge l'ame attiédie ;
 & la satiété , la langueur , le dégoût ,

naissent du vrai malheur d'avoir joui de tout.
 Sylla veut commander : le cruel sacrifie
 son honneur , son repos , le sang de sa patrie ;
 rien ne peut l'arrêter : Rome est un champ de
 mort ,

où la proscription vend le foible au plus fort ,
 où s'élève un empire au milieu de ses crimes ,
 cimenté par le sang d'un peuple de victimes :
 il contemple avec joie , au sein de ses fureurs ,
 les pas ensanglantés qui mènent aux grandeurs.
 Il n'importe à quel prix le destin le seconde ;
 eût-il fallu monter sur les débris du monde ,
 il eût voulu régner. L'Empire est assez beau
 pour oser l'élever sur un vaste tombeau.
 Eh bien ! à la faveur de l'effroi qu'il inspire ,
 Sylla parvient en paix à gouverner l'Empire ;
 le croyez-vous content au comble de ses vœux ?
 Non , le fier Dictateur n'est plus un homme heureux ;
 après la liberté cet oppresseur soupire ,
 au rang de Citoyen l'ambitieux aspire :
 Il abdique , & l'Etat le laisse vivre en paix ,
 quoique son sein ouvert saigne de ses forfaits.

J'ai peint des favoris la disgrâce commune ,
 Séjan précipité du char de la fortune ,
 son bonheur insolent , & son règne d'un jour ,
 des fastes de la terre effacé sans retour ,
 & Rome lâchement écrasant cet insecte ;
 mais il est des mortels que l'univers respecte ,
 non pas moins insensés , mais bien plus dangereux ,
 & mon cœur indigné se soulève contr'eux.

Dans l'horreur des combats des dépouilles ravies,
 de quelques Rois captifs les mornes effigies,
 d'un vaisseau désarmé le pavillon flottant,
 sous les vains ornemens d'un triomphe éclatant,
 nous semblent le vrai bien : Grecs, Romains & Bar-
 bares

ont affronté la mort pour des honneurs si rares :
 tant , par ses passions aveuglement déçu ,
 l'homme est plus altéré d'honneur que de vertu ?
 Supprimez en effet l'attrait des récompenses ,
 vertu , qui sentira vos douces jouissances :
 Mais cette même gloire , & ces mêmes honneurs
 ont produit des tyrans & des usurpateurs :
 c'est à l'ambition , leur idole chérie ,
 qu'ils n'ont que trop souvent immolé la patrie ;
 c'est aux inscriptions pleines de vanité ,
 qu'ils vouloient faire lire à la postérité
 sur les marbres gardiens de leurs cendres glacées ;
 & ces inscriptions sont bientôt effacées :
 souvent même un chétif & stérile arbrisseau
 suffit pour renverser la masse d'un tombeau.
 Alexandre , vainqueur de l'Asie étonnée ,
 n'a pas encor rempli sa triste destinée.
 Son cœur ambitieux vole au-delà des mers ;
 il cherche à conquérir un nouvel univers :
 il étouffe à l'étroit dans l'enceinte du monde.
 Malheureux ! il est tems que le ciel te confonde.
 Rentré dans Babylone , un modeste cercueil
 est tout ce que le sort réserve à ton orgueil.
 Nations , respirez ; ce n'est plus qu'un phantôme.

Conquérant, prends ton urne, & vois; c'est ton
atome.

Sans la mort, Rois du monde, ah! que vous seriez
vains!

Mais c'est le délateur du néant des humains.

Contemplons Annibal, ce fameux Capitaine
dont le Tybre éprouva la valeur & la haine.

Il subjuguait l'Espagne; il franchit hardiment,
au milieu des hivers, ce long enchaînement

de gouffres effrayans & d'orgueilleuses cimes,
qui semblent mesurer le ciel & les abîmes,

ces Alpes, en un mot, qu'entraînèrent les Dieux
pour servir aux mortels de barrières entr'eux.

L'Italie est déjà sous son obéissance.

Rome tremble à son nom, & Carthage l'ouït en silence.

Allons, dit-il, Soldats, courir d'autres hasards,
sur le mont Tarpéien planter nos étendards.

Que devient le Barbare? O gloire! ô vaine gloire!

Au lieu d'entrer à Rome après une victoire,

il fuit: ce fier guerrier n'est plus qu'un suppliant,

& dans un vestibule, humble & lâche client,

sous le faix de la honte & de l'ignominie,

il attend le réveil d'un Roi de Bithynie.

Il ne périra pas dans un combat nouveau;

mais un poison subtil, caché dans son anneau,

de tant de sang versé par sa main meurtrière,

vengera Cannes, Rome, & l'Italie entière.

Lâches historiens, poètes, orateurs,

ah! que ne peignez-vous des plus noires couleurs

le premier vagabond qui ravagea la terre.

le pere qui traîna ses enfans à la guêtre !
 L'univers dévasté par ces fiers conquérans ,
 vous doit les maux affreux qui déchirent ses flancs.
 Pourquoi jeter des fleurs sur leur tombe abhorrée ,
 de leurs sanglans exploits prolonger la durée ,
 donner à leurs forfaits des titres glorieux ,
 déifier enfin des hommes odieux !

Ah ! que n'imprimiez-vous sur leur coupable vie
 l'ineffaçable sceau d'une juste infamie !

Que ne faisiez-vous voir tout l'univers en pleurs ,
 respirant à la mort de ces dévastateurs !

Mais vous avez dressé l'autel de la victoire ;
 en foulant l'homme aux pieds , l'homme marche à
 la gloire :

Alexandre , César , ont été de tous tems
 les scandaleux objets de vos ravissemens ;
 & vous avez laissé dans une nuit profonde
 Marc-Aurèle , Antonin , les délices du monde ,
 Voilà pourtant les noms , sur le marbre & l'airain ,
 qu'il faut , en lettres d'or , transmettre au genre
 humain.

Meurent ces noms affreux qui , depuis deux mille ans ,
 font encor frissonner les cœurs compatissans !

Mais peu d'hommes armés des foudres de la guerre
 ont l'horrible pouvoir d'épouvanter la terre :

détournons nos regards sur de simples humains
 qui vous éclipsent tous , orgueilleux Souverains :
 c'est vous , divin Socrate , illustre Démosthène ,

Quoi ! la splendeur , la gloire , & les beaux jours
 d'Athènes

sont passés comme une ombre, & vos noms triomphans
planent avec éclat sur l'abîme des tems !

Ne soyons pas jaloux d'une aussi vaine gloire :
plaignons leur mort funeste, en vantant leur mémoire.

Ce malheureux enfant, à peine bégayant
les premiers élémens que lui montre un pédant,
ose de Cicéron souhaiter l'éloquence.

Eh ! sait-il quelle en fut la triste récompense ?

Sur la même tribune où tonnoit ce Romain,

Rome vit attacher & sa tête & sa main.

La tribune, funeste au mâle & fier génie,

du sang d'un vil Rhéteur ne fut jamais rougie.

Que vois-je ? quel vieillard, les larmes dans les yeux,
se traîne, en chancelant, aux autels de nos Dieux ?

Implore-t-il la mort, las de son agonie ?

Non ; le lâche recule, & demande la vie.

Malheureux ! que fais-tu ? veux-tu toujours souffrir ?

Hélas ! vivre long-tems, c'est lentement mourir !

Mais je veux que du ciel la faveur singulière,

te conserve un corps sain, une raison entière :

n'es-tu pas condamné, s'il prolonge tes ans,

à suivre le convoi de tes propres enfans ?...

& peut-être qu'alors la fortune ennemie

fanera sur ton front les lauriers de ta vie.

Que le fameux Priam, déshonoré, vaincu,

a répandu de pleurs, pour avoir trop vécu !

Il voit sa ville prise & livrée au pillage,

sa femme & ses enfans réduits en esclavage ;

Il voit son Ilion abandonné des Dieux,

sortir de l'univers en tourbillons de feux.

Alors ce foible Roi, que la mort environne,

prend ses armes, soupire, arrache sa couronne,
embrasse ses enfans, & se traîne à l'autel,
où la victime enfin reçoit le coup mortel.

Tremblant comme un coupable, & craignant l'œil de
Rome,

à peine conservant la figure d'un homme,
aux marais de Minturne, & caché sous ses eaux,
plus humble, plus troublé que ses foibles roseaux,
que vois-je? juste Ciel! un vieillard vénérable,
des caprices du sort exemple mémorable,
Marius n'attendant que la mort ou des fers.
Quel homme plus heureux dans ce vaste univers,
si, vainqueur des Teutons, marchant au capitolé,
escorté des Romains dont il étoit l'idole,
entouré, précédé, suivi des légions,
& traînant dans les fers l'orgueil des nations,
il eût rendu la vie au comble de la gloire,
conduit à son tombeau par son char de victoire!

— Vous ne voulez donc pas, ô Censeur rigoureux,
que les foibles humains forment les moindres vœux?
Demander aux autels le courage d'Hercule:
regardez ses travaux, la robe qui le brûle,
comme une épreuve utile & qui l'élève aux Cieux,
laissez agir d'ailleurs la justice des Dieux,
& comptez fermement sur leur bonté suprême:
l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même (1).

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

(1) J'ai laissé ce vers, qui a paru dans une Tragédie moderne; parce que je l'ai fait le premier, & qu'on ne sauroit traduire autrement le vers de Juvénal:

Carior est illis homo quàm sibi.

M. Dussaux, dans son excellente traduction, n'a eu même l'idée de faire ce vers.

LA VEUVE AFFLIGÉE.

VOUS avez connu Chrisogon :
 il fut martyr du mariage.
 Le jour , la nuit , tempête & rage
 avec sa femme étoient dans sa maison.

Pourtant cet homme étoit doux , étoit sage ,
 & jamais , en nulle façon ,
 ne contredit dans son ménage ,
 non sa femme , mais son démon.

Chrisogon meurt , la scène change.
 Le désespoir , la plus sombre langueur
 de sa moitié , par un retour étrange ,
 en cet instant brise le cœur.

Chacun s'étonne. Eh ! quel délire !
 Vivant , il fut l'objet de sa fureur ;
 & mort , son aine se déchire ?
 Moi , dit Cléon , je conçois sa douleur :
 c'est qu'elle a perdu son empire.

Par M. le Marquis DE VILLETTE.



COUPLETS

A UNE JEUNE DANSEUSE

*Qui avoit adressé des vers à l'Auteur
au sujet d'un Ouvrage qu'il lui avoit
envoyé.*

AIR : Chantez, dansez, amusez-vous.

CHANTER, danser, sont deux talens
qui brillent rarement ensemble;
avec mille autres agrémens,
la nature en vous les rassemble;
vos accens nous portent aux cieux...
vous dansez bien, vous chantez mieux.

D'une Danseuse faite au tour
vous avez graces & souplesse :
mais les Danseuses, en amour,
n'ont pas votre délicatesse.
Heureux est l'objet de vos vœux !
vous dansez bien, vous aimez mieux.

Une Danseuse bien souvent
fait tout au plus parler en prose;
former un pas, c'est un talent...
tourner un vers, c'est autre chose.
Mais, vous savez tous les deux,
vous dansez bien, vous rimez mieux.

Chez les Danseuses quelquefois
 les livres ne sont pas de mise,
 & quand on leur fait des envois,
 ce sont envois de bonne prise....
 Iris, vous avez d'autres yeux ;
 vous dansez bien , vous voyez mieux.

Par M. BEFFROY DE REIGNY.

STYLE DU PALAIS.

POUR mille écus qu'Amyntas me devoit,
 je le cite en notre Bailliage.
 Maître Picot, qui pour moi s'escrimoit,
 à vingt louis taxe son bavardage !
 On m'appelle au Prédial,
 où pour douze cens francs j'achète la victoire.
 Amyntas me traduit, à force de grimoire,
 dans le suprême Tribunal.
 Quand j'eus payé fort cher les Secrétaires,
 les Procureurs, les Avocats,
 Mon Rapporteur me dit : « On vante les appas
 » de votre femme, & ses manières :
 » est-ce qu'on ne la verra pas ?
 » Non , lui dis-je, Monsieur ; soyez pour Amyntas ;
 » ma femme, Dieu merci, n'entend point les affaires ».

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

ÉPI TRE

A M. LE MARQUIS DE G***,

*Qui me faisoit le portrait le plus
séduisant de sa Maîtresse.*

DIEUX ! que ton Aspasie est belle ,
 si j'en crois ce portrait flatteur !
 sans doute il doit être fidèle ,
 car il est fait d'après ton cœur.
 Non , ce n'est point une mortelle ;
 c'est une jeune déité ,
 qui , s'immolant à l'art de plaire ,
 daigne descendre sur la terre
 pour consoler l'humanité.
 Des cieux abandonnant l'empire ,
 Vénus brûla pour Adonis ;
 tu vaux assurément , Marquis ,
 le fils aimable de Cynire.
 Ta Maîtresse à peine a vingt ans ;
 son front du plaisir est le siège :
 des Amours le brillant corège
 couronne de fleurs son printemps ,
 & dans ses regards languissans ,
 la volupté tend plus d'un piège
 à l'inconstance des amans.
 Du doux Albane ou du Corrège ,

les tableaux les plus ravissans,
 n'ont point le galant privilège
 d'offrir des traits aussi charmans.
 Mais dans ta brillante peinture,
 son esprit me plaît encor mieux
 que les graces de sa figure;
 de Bourdic les chants gracieux
 n'effacent point sa voix légère;
 je crois la voir Nymphé ou Bergère,
 errante au milieu des neuf Sœurs,
 pour orner le front de Voltaire,
 à Bourdic disputer des fleurs.
 Ta jeune & folâtre Aspasie,
 brille encor par les riens piquans
 d'une aimable & vive faillie,
 sur-tout par des soupers charmans
 où tout Paris la déifie.
 Tu crois qu'il suffit de la voir
 pour lui rester toujours fidèle,
 que par décence ou par devoir,
 il faut passer avec la Belle,
 une heure au moins dans son boudoir.
 Mais si j'en crois la calomnie
 & tous les frivoles discours
 que la médisance publie,
 ses appas sont dûs tous les jours
 au fécond & brillant génie
 du divin (1) Maille & des Beaulard;

(1) Célèbres Parfumeurs.

leur main, dit-on, pétrit le fard
 qui doit composer son visage ,
 & grace aux ressources de l'art ,
 Madame a toujours le même âge.
 Chez elle on fait assaut d'esprit :
 elle vous persifle à merveille
 un honnête homme sans crédit ,
 si par malheur il ne sourit
 au calembourg cité la veille.
 Du plaisir l'attrait la réveille ;
 mais au mystère elle applaudit :
 le mot qu'on lui dit à l'oreille ,
 est toujours le mot le mieux dit.
 On fait qu'elle a l'ame si bonne ,
 que pour calmer le désespoir
 du tendre amant qu'elle abandonne ,
 en sa présence elle vous donne
 un rendez-vous le même soir.
 Mais , hélas ! on plaint la friponne ;
 elle a beau jeter le mouchoir ,
 elle ne peut tromper personne.
 On dit qu'elle est même en amour ,
 plus sévère sur l'enquette
 qu'aucune femme de la Cour ,
 & qu'avec grace , tour-à-tour ,
 sensible , volage ou coquette ,
 elle calcule jusqu'au jour
 où doit arriver sa défaite.

Que ton sort diffère du mien :

J'ai pris ma maîtresse au village ;
 elle n'a point dans le mainrien
 ces graces que donne l'usage ,
 d'un monde poli le langage ,
 ni l'art de se faire un visage
 qui soit plus joli que le sien.
 Quinze ans, voilà son héritage ,
 & sa pudeur est tout son bien.
 Cécile ne calcule rien ;
 sans effort , je lis dans son ame ,
 & sa langueur & cette flamme
 que ses beaux yeux peignent si bien.
 Jeune élève de la nature ,
 les plus belles fleurs de nos champs
 font tout l'éclat de sa coëffure ;
 elle ressemble en sa parure ,
 à la Déesse du printems.
 Le soir elle est plus belle encore ;
 quand , fidèle aux loix de l'Amour ,
 du mortel heureux qu'elle adore ,
 craintive elle attend le retour.
 Un léger vêtement la couvre ;
 les pieds nus... les cheveux épars ,
 elle vole... sa porte s'ouvre ,
 & mes voluptueux regards ,
 découvrent cette négligence ,
 cet abandon... & ses attraits ,
 enfans chéris de l'innocence ,
 qu'aucun art n'imita jamais.
 Ah ! que la constance fatigue ,

Marquis, elle éteint le desir :
 c'est dans les ruses de l'intrigue ,
 qu'on trouve le sel du plaisir.
 Ta Maîtresse du moins fait feindre ,
 & de l'Amour fuyant la loi ,
 elle a l'art de te faire craindre
 qu'un autre l'emporte sur toi ;
 mais Cécile est de bonne foi ,
 Cécile ne peut se contraindre.
 Ah ! Marquis , que je suis à plaindre !
 le bonheur n'est pas fait pour moi.
Par M. le Chevalier DUPUY DES-ISLETS.

ÉPIGRAMME.

TOUT près d'entrer dans le lit nuptial ,
 pardonnez-moi , disoit Monsieur Dorval
 à sa moitié ; mais je ne puis plus taire
 un triste aveu que m'oblige à vous faire
 ma conscience & le nœud conjugal.
 — Expliquez-vous. — J'ai... — Quoi ? — J'ai
 certain mal...
 que jusqu'ici craignant de vous déplaire ,
 j'ai cru devoir dérober à vos yeux.
 — Vous m'allarmez. — Ce mal me désespère.
 — Quel est-il donc ? — C'est, Madame , un
 cautère.
 — Un ? ce n'est rien ; moi, Monsieur , j'en ai deux.



IMITATION DE PÉTRARQUE.

PLUS de plaisirs pour moi, la source en est tarie :
 hélas ! autour des plus beaux nœuds ,
 se sont entrelacés les serpens de l'envie ;
 l'on m'ose soupçonner d'être un amant heureux ,
 & l'on force ma jeune amie
 de se dérober à mes yeux.

Laure, autrefois si douce , est aujourd'hui cruelle.
 Ce berceau d'orangers, dont l'ombrage fidèle
 m'enhardit à plus d'un larcin ,
 vient d'être mutilé par elle.

Nos chiffres, doux garans d'une amour mutuelle,
 nos chiffres sont, hélas ! effacés de sa main.

On me hait, on me-déteste.

Quel monstre a pu causer un éclat si funeste ?
 Quel monstre a pu plonger le poignard dans mon sein ?
 Mais Laure , pour moi fut si tendre !

elle se plaisoit tant à me voir , à m'entendre !
 elle m'a tant juré que toujours même ardeur. . . .

Non, ma Laure a beau s'en défendre,

l'Amour calmera sa fureur :

si l'envie aujourd'hui peut me ravir son cœur,
 l'Amour demain va me le rendre.

Par M. ROMAN.



A MADAME DE**,

Qui fit faire un vœu pour avoir des enfans.

CHACUN, au temple de l'hymen,
offre pour vous son cierge & sa priere :

l'Amour ne veut pas que son frere,
à leurs desirs réponde *amen*.

Eglé, vous ne serez point mère...

vous, mère ! le bel agrément !

non, non, votre sort est de plaire ;

jamais Grâce ne fut maman.

Mais votre époux ... son nom ... quelle chimère !

Eh, quoi ! s'il plaît à Monsieur d'être père,

faut-il, pour son contentement,

qu'op sacrifie un teint charmant,

la taille & le sein d'une Belle ?

que Vénus devienne Cybèle

& laide par arrangement

sans compter encor le tourment

d'être neuf mois persécutée

par tous ces gens à froids bons mots ;

le mois d'après complimentée

par l'université des fots !

Du moins, si c'étoit l'étriquette,

que sur votre Ottomane, en énorme cornette,

vous mari représentât pour vous !

que, chargé des minauderies,
 il fit assaut avec les effigies
 qui se donneroient rendez-vous
 pour le voir en cérémonie !

Mais, le moyen qu'on coëffe votre époux !

Est-il un mari, je vous prie,
 qui veuille s'immoler pour nous ?
 Et nous, nous avons la foiblesse
 de n'avoir que leur volonté !...

Croyez-moi, charmante Comtesse,
 pour les Amours gardez votre beauté,
 votre fraîcheur, votre jeunesse ;
 puis, dans l'âge de la sagesse,
 vous pourrez travailler pour la postérité.

Par Madame la Baronne DE BOURDIGNON.

INSCRIPTION

*Pour un portrait de Voltaire, peint
 par un homme qui m'a volé un
 cheval en s'en allant.*

DANS cette image un peu grossière,
 on n'a pas attrapé, dit-on, l'original :
 si le peintre a manqué Voltaire,
 il n'a pas manqué mon cheval.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.
REMERCIEMENT.

REMERCIEMENT

A S. A. S. Madame la Grande-Duchesse de Russie qui, avant son départ de Pétersbourg pour la France, avoit fait remettre à l'Auteur une très-belle médaille d'or, représentant l'Impératrice.

VOTRE présent, grande Princesse,
à mes regards n'a point de prix,
puisqu'il m'offre les traits chéris
de l'Héroïne qui sans cesse
sait honorer les bons écrits,
& donne à ses voisins surpris
leçons de gloire & de sagesse.
Mon bonheur eût été complet,
si, par une faveur divine,
j'eusse encor vu votre portrait
sur le revers de l'Héroïne.
Ah! ce seroit trop à la fois;
dans les transports de mon ivresse,
je n'eusse point trouvé de voix
pour rendre grace à Votre Altesse.
Mais si j'en crois certain journal,
quand je recherche votre image,
bientôt dans mon séjour natal

Année 1785.

H

j'aurai sans doute l'avantage
 de contempler l'original ,
 & mettre à ses pieds mon hommage,
 Paris sur jadis adjuger.
 la pomme d'or à la plus belle.
 Je suis plus fier que ce Berger ;
 car c'est moi qui la reçois d'elle.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

LA CRAINTE RIDICULE.

L'AUTEUR très-vain d'une plate brochure ,
 qui prétendoit vouloir être ignoré ,
 disoit un jour : « Je suis désespéré !
 » par une étrange & fatale aventure ,
 » dans le public , on va savoir mon nom.
 » L'incognito n'est pas chose facile :
 » d'un confident quelque indiscretion ,
 » femmes , amis , répandus par la ville ,
 » peut-être un peu de réputation ,
 » tout a rendu mon silence inutile.
 » D'ailleurs , moi-même aidant la trahison ,
 » n'ai-je pas mis mon secret dans mon style ,
 » dans mon ouvrage enfin ? — D'honneur ! Eh !
 » mais !
 » s'il n'est que-là , dit l'ingénu Surville ,
 » embrassons-nous , tu peux dormir tranquille ;
 » va , ton secret ne se saura jamais ».

Par M. B. D. V.

ÉPITRE A UNE ÉPOUSE,

Imitée, en quelques endroits, de Tibulle.

SÈCHE tes pleurs, ô mon Adèle,
prends tes ornemens les plus beaux;
& de l'hymen rallumant les flambeaux,
porte au Dieu du printems une offrande nouvelle.
Sensible à ta prière, il a calmé mes maux,
& forcé la Parque cruelle
à reprendre pour moi son fil & ses fuseaux.

Depuis que sa présence a paré de verdure
les champs devenus mon séjour;
depuis que les Zéphirs, avec lui de retour,
m'ont réchauffé de leur haleine pure,
il semble, chaque jour,
que je revais à mon tour
comme la nature.

Déjà sur toi la nuit obscure
a vu mes yeux fermés par le sommeil;
déjà, sans hâter mon réveil,
sur mon toit l'hirondelle & gazouille & murmure,
accusant de lenteur les regards du soleil.
Au lait qui m'alimente, à la fraise nouvelle,
mon palais trouve une saveur.
La fleur naissante à mes yeux paroît belle;

avec plaisir j'en savoure l'odeur ;
 & sans ta voix qu'ici tout me rappelle ,
 chaque soir , plein de mon bonheur ,
 j'irois , des chants de Philomèle ,
 enivrer dans ces bois mon oreille & mon cœur.

Oh ! que j'ai souffert , mon Adèle !
 Quelle torture, ô Dieux ! Quels tourmens sans repos ,
 quand de ses mains de fer le mal brisant mes os ,
 m'entraînoit sans pitié dans la nuit éternelle !
 Hélas ! j'ai vu la tombe entr'ouverte à mes yeux :
 j'ai vu des morts le nocher ténébreux
 apprêter sa barque fatale ,
 & sourd à tes cris douloureux ,
 appeller ton époux sur la rive infernale.

Un abîme éternel alloit nous désunir.
 Souris charmans, chaste caresse ,
 doux regards , doux propos , bonheur , transports ,
 plaisir :
 tout ce que m'offre ta tendresse ,
 le Styx inexorable alloit tout engloutir.

Tes baisers rappelloient mon ame fugitive.
 Au bruit de tes sanglots j'ouvrais un œil mourant ,
 & dans mes foibles mains prenant ta main craintive ,
 je la posois sur mon cœur défaillant.
 A ce gage chéri de mon bonheur suprême ,
 il s'animoit, palpitoit sous tes doigts ;
 & de nouveau , pour la dernière fois ,
 sembloit te dire , *je vous aime*.

Hélas ! ce mot si doux , ma voix
 ne pouvoit plus le redire elle-même.
 Tes sanglots redoubloient à ce cri de l'amour.
 Muette , éperdue à ton tour ,
 tu t'élançois sur mes lèvres tremblantes ;
 tu me pressois contre ton sein ,
 & je sentoïis soudain
 mon visage inondé de tes larmes brûlantes.

Tu me pleureras donc , quand je ne serai plus ,
 beauté chérie , épouse sans modèle :
 tu pleureras ; mes vœux ne seront point déçus ;
 n'as-tu pas un cœur tendre , un cœur tendre & fidèle ?
 Une froide langueur , un incurable ennui
 flétriront ces beaux jours promis à ta jeunesse.
 Tu t'écriras dans ta détresse ,
 ah ! qui jamais m'aimera comme lui ?

Viens donc , puisque les Dieux veulent que j'aime
 encore ,
 puisque tu mets quelque prix à mon cœur ,
 Adèle , viens ici retrouver le bonheur ,
 & de nouveau pour moi le faire éclore.
 Que ces prés fleuris , ces bois verds
 à mes yeux seront beaux , parés de ta présence !
 Auprès de toi , qu'importent des déserts !
 Que m'importe la ville , & ses plaisirs divers ,
 & son fracas , & sa magnificence !
 N'es-tu pas , pour moi l'univers ?

J'ai sous mon humble toit deux jeunes courtoises,
 beautés jumelles,

que de mes mains avec soin je nourris ;
 & qui fières déjà de leurs yeux de rubis ,
 & de leurs pieds de rose , & de l'or de leurs aîles ,
 s'exercent aux baisers qu'un jour leurs cœurs fidèles
 donneront aux époux dignes d'un si beau prix.

Je les destine en offrande à Cypris.

Le jour même où le sort propice
 l'amènera dans mon nouveau séjour ,
 sous ses yeux la mère d'Amour
 les verra toutes deux tomber en sacrifice.

L'autel fumant , & l'encens allumé ,
 je lui dirai : « Déesse de Cythère ,
 » comble de tous tes dons celle qui m'a charmé :
 » je ne forme pour moi qu'une seule prière ;
 » fais que j'en sois toujours aimé ».

Alors armant mon bras du couteau sanguinaire....

Mais que dis-je ? Adèle jamais
 pourra-t-elle approuver des meurtres & des crimes ?
 Non ; ses mains délieront les tremblantes victimes ;
 & calmant leur effroi par un baiser de paix :

« Vivez , dira-t-elle ,
 » oiseaux innocens ;
 » vivez , & long-tems
 » soyez le modèle
 » des époux constans ».

A ces mots , échappés de ses mains bienfaisantes ,
 ils fuiront dans les cieux , d'un vol mal assuré ;
 Zéphir les soutiendra sur ses aîles brillantes ;

& Vénus admirant leur plumage doré,
 voudra les joindre aux colombes charmantes
 qui tirent son char azuré.

Adèle, il est au bois un antre foliaise
 qu'à mes pas vagabonds la fortune a montré.
 Loin des sentiers connus, sous un roc-tutélaire,
 d'arbres épais il se cache entouré.

Le gazon, vierge encor, qui lui sert de barrière,
 dit que du chasseur même il étoit ignoré.

Là gémit à l'écart une Nymphe craintive
 qui condamnée aux pleurs par son destin,
 sur un sable d'argent épand une eau plaintive
 que la terre engloutit soudain.

Nayade infortunée ! ah ! vous aimiez sans doute !
 Sans doute à votre cœur plut quelque beau Sylvain :
 mais il vous fut ravi par le sort inhumain ,
 & vous vîntes pleurer sous cette sombre voûte.

Est-ce lui qui dressa ce trône de gazon ,
 ce berceau frais, respecté d'Aquilon,
 dont un chêne aux cent bras couvre au loin la pelouse ?
 Que ces lieux sont rouchans ! qu'aimable est leur
 séjour !

Belle Nymphe, ah ! souffrez qu'un instant mon épouse
 y repose à son tour.

Approche, Adèle, viens ; c'est ici que l'on aime ;
 c'est ici que deux cœurs se juroient chaque jour
 un éternel amour.

Jurons comme eux , aimons de même.
 Que nos sermens , gravés sur les troncs d'alentour ,
 bravent des ans la puissance suprême.

Hélas ! en voyant tant d'ardeur ,
 la Nymphé encor versera quelques larmes.
 L'ombre de son amant gémissa de douleur ;
 & peut-être en secret leur cœur
 nous envira-t-il un bonheur ,
 dont nous goûterons seuls les charmes.

Par M. LE GRAND D'AUSSEY.

LE VER-A-SOIE ET L'ARAIGNÉE ,

F A B L E.

L'ARAIGNÉE , en ces mots , railloit le Ver-à-soie :
 « Bon Dieu ! que de lenteur dans tout ce que tu fais !
 » Vois combien peu de tems j'emploie
 » à tapisser un mur d'innombrables filets.
 « — Soit , répondit le Ver ; mais ta toile est fragile ,
 » & puis , à quoi sert-elle ? A rien.
 « Du moins mon ouvrage est utile ;
 » si je fais peu , je le fais bien.

Par M. LE BAILLY.



MES MALHEURS, STANCES

*Du Souffleur de la Comédie à Sainte-
Affise.*

EH ! voici bien une autre histoire !
J'arrive pour souffler , mais non....
Voyez combien j'ai de guignon !
tout le monde a de la mémoire.

Pour faire essai de ma science ,
je cherche l'Acteur en défaut :
mais pour me réduire au silence ,
on s'est , je crois , donné le mot.

En vain je porte la parole ;
mon zèle n'aboutit à rien :
on semble avoir appris son rôle ,
exprès pour se passer du mien.

Ne me soufflez , dit telle & telle ,
que quand je vous regarderai.
Avoir un regard d'une Belle !...
Oh ! oh ! je vous observerai.

J'observe donc ; hélas ! j'épie
l'instant où l'on se troublera.
Ah ! plus chaque Actrice est jolie ,
& plus j'aurois l'ame ravie
d'en voir au moins une à quia.

H v

Comme on punit d'un téméraire
 le desir trop ambitieux !...
 jamais je ne vois deux beaux yeux
 solliciter mon ministère.

Pour comble de maux, la nature
 ne m'a mûni que de deux mains ;
 or, il m'en faudroit, je vous jure ,
 deux fois plus qu'aux autres humains.

Mon calcul est simple & facile :
 il m'en faut deux premièrement
 pour tenir un livre inutile,
 & pour la forme seulement.

Et quand, par un jeu plein de charmes,
 le Souffleur se sent attendrir,
 il en faut deux pour applaudir ,
 & deux pour essuyer ses larmes.

Par M. BEFFROY DE REIGNY.

V E R S

Pour le portrait de M. MOLÉ.

TOUR-A-TOUR, sublime & charmant,
 des cœurs il a trouvé la route la plus sûre :
 on est tenté de croire en le voyant
 que l'Art, pour former son talent,
 avoit donné le mot à la Nature.

Par M. VIGÉE,

EXHORTATION

*A tous les Zoïles d'Andalousie
ou de Vandalousie.*

LANCEZ sur Beaumarchais les traits de la critique,
les traits de la satire : il les a mérités ;
sur la scène à vos yeux ramenant le comique ,
il a joué vos mœurs , & dit vos vérités.

Et vous le souffririez , enfans trop débonnaires !
Montrez-vous hautement semblables à vos pères.
Que vos chastes Beautés à nos vœux si contraires ,
brûlant l'une pour l'autre & fuyant notre amour ,
que ce Tartuffe en robe , & ce Marquis de Cour ,
& ce Seigneur toujours empruntant quelque somme ,
en flattant avec art un Bourgeois-Gentilhomme ,
pour venger la vertu se réunissent tous !

Qu'ils portent à l'Auteur ces coups , ces rudes coups ,
dont jadis leurs ayeux ont atterré Molière !

Avec le même goût , reprenez aujourd'hui
tous ces mêmes défauts que l'on blâmoit en lui :
licence de la scène , expression grossière ;
& l'emploi rebutant d'un bas ou méchant mot ,
ici tarte à la crème , & là fater mon pot ;
un Dieu venu du Ciel pour commettre adultère ,
& procréer un fils au Général Thébain ;
le Médecin tâtant le sein de la Nourrice ;

Clitandre séduisant l'épouse de Dandin ;
 Tartuffe, tout pétri d'un pieux artifice ,
 convoitant & la femme & l'argent du prochain.
 Sur-tout ne souffrez pas ces syllabes infâmes ,
 dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.
 Il m'a pris. . . . Eh ! quoi donc ? Qu'est-ce qu'il vous a
 pris ?

Il m'a pris le ruban. Qui ne seroit surpris
 d'un très-juste courroux à tout ce verbiage ?
 Beaumarchais, il est vrai , dans son piquant langage ,
 n'a pas jusqu'à ce point poussé le badinage ;
 de semblable équivoque, il n'a jamais usé.
 N'importe ! par vos cris qu'il en soit accusé ,
 plutôt que de souffrir que sa verve comique ,
 en peignant vos travers , ne soit trop véridique.
 Cabalez à la Cour, courez au Parlement ,
 dénoncez en Sorbonne , & si subtilement
 vous n'en obtenez pas vingt Arrêts bien sévères ,
 retournez aux François , & sur les spectateurs
 lancez d'un bras nerveux dans vos saintes fureurs
 d'une lâche épigramme un millier d'exemplaires (1) :
 cette vengeance est noble , & d'un très-grand éclat ;
 c'est défendre les mœurs , & c'est servir l'Etat.
 Oh ! que si vous pouviez , embarrassant les rues ,
 du Spectacle par-tout fermer les avenues ,
 en écarter la foule accourant à grands pas ,

(1) Quelques personnes placées aux quatrièmes loges du Théâtre François lancèrent en effet à l'une des premières représentations du *Mariage de Figaro* , des milliers d'exemplaires d'une épigramme très-satyrique contre la Pièce de l'Auteur.

applaudissant tout haut & riant aux éclats ;
 à la décence , aux mœurs , aux loix , à la patrie ,
 à la Religion par vous si bien sentie ,
 quel service éminent ne rendriez-vous pas ?
 Continuez du moins à crier au scandale ;
 faites sentir combien la Pièce est immorale ,
 cette Pièce indécente où l'on nous a montré ,
 qu'un nom ne suffit pas pour être révééré ,
 qu'un Seigneur , quel qu'il soit , peut , par son incon-
 duite ,
 éprouver les chagrins qu'elle traîne à sa suite ,
 & de ses propres gens devenir le jouet ;
 cette Pièce où l'on peint un insolent valet
 disputant sans pudeur son épouse à son maître .
 C'est outrager les mœurs , vous avez bien raison ;
 c'est de l'Etat blesser la constitution .
 Voilà ce qu'il faut dire & faire bien connoître ,
 Éclairer l'auditeur qui se trompe peut-être .
 On n'osera plus rire à ces traits malfaisans
 qu'un insensé par terre a trouvés si plaisans .
 Oui , si contre l'airain de ce comique ouvrage ,
 vous voyez se briser les dents de votre rage ,
 ne vous rebutez pas , jetez de nouveaux cris ;
 & pour faire à l'Auteur un monde d'ennemis ,
 supposez à des Ducs une lettre adressée ;
 c'est une calomnie adroite & bien sensée :
 on n'en pourra douter . D'ailleurs , que craignez-vous ?
 Que peut-il opposer à de si nobles coups ?
 Quelques amis ardens à lui rendre justice ,
 un cœur exempt de fiel , d'envie & d'artifice ,

& la voix du public qui soupçonne aujourd'hui
 que ses nombreux talens vous arment contre lui :
 de semblables appuis ne défendent personne.
 On ne vous croira pas pour peu que l'on raisonne :
 mais vous aurez pour vous tous ces gens dont l'esprit
 croyant tout, admet tout , & redit ce qu'on dit.
 La foule en est immense, & doit vous satisfaire.
 Vous avez soixante ans, calomnié Voltaire ;
 vous l'attaquez encore au fond de son tombeau.
 Vous avez fait bannir l'un & l'autre Rousseau ;
 quiconque a des talens est sûr de vous déplaire ;
 ne vous lassez donc point d'attaquer Beaumarchais ;
 déjà son ame active apprête un autre ouvrage :
 craignez qu'incessamment , par de nouveaux succès ,
 il n'aille ranimer votre équitable rage ,
 & vous faire tomber dans de plus noirs accès.

LE MOT D'AVIS.

EH bien ! Rôlet , toujours fripon !
 Je viens encor de vous y prendre ;
 la première fois , sur mon nom !
 • foyez sûr que je vous fais pendre.
 — Ce que Monsieur le Président
 par amitié vient de me dire ,
 est on ne peut pas plus plaissant :
 il a toujours le mot pour rire.

Par M. l'abbé DOURNEAU.

A MADEMOISELLE ***.

QUOI ! vous serez jeune & jolie ,
 sans qu'on ose vous en parler ?
 il faudra voir sans se troubler ,
 au sentiment la grâce unie !
 Avec ivresse on entendra
 votre voix brillante & légère ,
 & lorsqu'à peine on vous louera ,
 votre œil charmant se baissera ,
 votre front décent rougira ,
 on aura peur de vous déplaire.
 Eglé , de tous ces dons chéris
 l'assemblage est-il si funeste ?
 L'encens qu'à vos pieds l'on a mis ,
 craignez-vous qu'on vous le conteste ?
 Ayez moins d'attraits réunis ,
 ou soyez un peu moins modeste.

Pour votre âge , il faut l'avouer ,
 on a toujours de l'indulgence ;
 du talent voit-on l'apparence ,
 c'est le talent qu'on va louer ;
 ainsi , dans les jardins de Flore ,
 rival heureux du papillon ,
 Zéphir caresse le bouton
 de la rose qui veut éclore.
 Mais sur ce point , j'en suis garant ,

chacun en sonne voir saffaire ;
on peut passer votre talent,
on peut oublier un moment,
à votre âge, & votre figure.

Par M. VIGÉ.

CONTE.

UN de nos Forbans du Palais,

au Tribunal même, & pour son propre compte,

ne se ne fais quel procès ;

ce qu'il voit, sur les moindres objets,

il s'en va sans fin, sans honte,

à son ton tac à l'exces,

à son Maître Machat, à quoi bon tous ces frais ?

« Ce n'est que la matière,

est si douteux, le crois, que le succès

est incertaine affaire.

« Mais, dit-il, répondit le corsaire ?

« Mais, dit-il, ne le saurais jamais ;

« Mais, dit-il, ne pouvons mieux faire.

« Mais, dit-il, une fois

« Mais, dit-il, on n'en a pas ;

« Mais, dit-il, on n'en a pas ;

« Mais, dit-il, on n'en a pas ;

« Mais, dit-il, on n'en a pas ;

LES PIEDS MIGNONS.

A. M. B.

*Chanson faite à l'occasion de plusieurs
autres, pour & contre les yeux noirs
& les yeux bleus.*

AIR : Chantez, dansez.

MES chers amis, selon ses vœux,
chacun chante ce qu'il préfère;
vous avez célébré les yeux,
souffrez que de vous je diffère;
vantez les yeux dans vos chansons,
moi, je suis pour les pieds mignons.

Si vous aimez voir de beaux yeux,
regardez ceux de ma Bergère;
c'est là qu'Amour puise ses feux,
c'est sa demeure la plus chère!
cependant, malgré ces raisons,
moi, je suis pour ses pieds mignons.

Admirez Eglé, dans nos jeux,
d'un bal parcourant la carrière,
on eroit voir Zéphir amoureux
animer sa danse légère,
& les cœurs, de mille façons,
s'enchaîner à ses pieds mignons.

Bijoux charmans , présent des Dieux ,
 en révélant un doux mystère ,
 vous êtes le présage heureux
 des plaisirs qu'on goûte à Cythère !
 Mortels , chériffiez rous les dons
 qu'Amour attache aux pieds mignons.

D'un scrupule trop rigoureux ,
 n'écoutez pas la voix austère ,
 suivez mes avis généreux ,
 Belles qui désirez de plaire ;
 faites accourir vos jupons
 & laissez voir vos pieds mignons.

Par M. J. DES GRANGES.

A M. LE COMTE DE LA TÔURAILLE ,
Qui m'avoit envoyé son Epître à la raison.

TROMPÉ par de tristes Docteurs ,
 j'avois cru la raison pédante
 & l'ennemie intolérante
 de la jeunesse & des erreurs ;
 mais depuis que votre magie
 lui prête d'aimables atours ,
 elle est bonne , douce , polie ,
 & n'écarte point les Amours :
 l'enjouement revient sur ses traces ,
 le plaisir dicte sa leçon ;
 c'est à la toilette des Grâces
 que vous habillez la raison.

Par M. DOIGNY.

LE RÉTABLISSEMENT DE LA MARINE FRANÇOISE, O D E.

Montfort-l'Amaury , 20 Juillet 1780.

LA superbe Carthage avoit fait son domaine
du vaste domaine des flots ;
ses guerriers & ses matelots
ensanglantoient l'aigle Romaine.
Ville de Mars ! de toi les Dieux sembloient laïssés ;
au sauvage Annibal , ils te livroient en proie ;
les murs de la seconde Troye
par le foc vont être effacés.

Non , l'excès du malheur irrite un grand courage :
Rome , de sa vengeance , a chargé Scipion ;
il part , & ce jeune lion ,
de la fille de Tyr dévore l'héritage ;
Scipion ne laisse à Carthage
qu'une ruine immense & le bruit du grand nom.

Dans ces mémorables exemples ,
c'est toi-même que tu contemples ,
républicain farouche , insulaire imprudent ,
tu voulois à tes mâts enchaîner la fortune ,
& des mains de Neptune
arracher le trident.

Dis-nous : te souvient-il de cette voix altière ,
qui de tes longs succès préconisoit le cours ;

qui, sans frein, sans pudeur bravoit l'Europe entière?
 Ecoute : les voici tes arrogans discours.

« Les destins, disois-tu, m'ouvrent une carrière
 « où ma haute puissance ira croissant toujours ;
 « il faut que désormais l'œil du père du jour
 « me retrouve par-tout où sera sa lumière.

« Déjà mon trésor s'est accru
 « de tous les trésors de la terre ;
 « de l'Orient mon tributaire,
 « les lys François ont disparu.
 « La voyez-vous, la cité fortunée,
 « qui s'élevoit de gloire couronnée,
 « Pondichéri, tomber devant mes léopards ?
 « Il n'est plus, & la place où furent ses remparts,
 « de celui qui la cherche à peine est soupçonnée.

« En Europe, l'éclat de ma prospérité
 « offense vainement tous les rois ; je les brave.
 « Du Lusitain aveugle & du foible Batave,
 « je tiens dans mes filets le commerce arrêté ;
 « mon heureux pavillon navige respecté
 « de Catherine & de Gustave ;
 « de l'impuissant Danois il flotte redouté ;
 « la France de ses ports pleure la liberté,
 « & Gibraltar est mon esclave.

« Et vous, Américains que mes flancs ont portés,
 « du nom de mes enfans soyez déshérités ;
 « vous servirez ma gloire en instrumens serviles ;
 « n'invoquez plus la loi :

« que vos champs & vos villes
 « n'enfantent que pour moi ».

Albion le disoit, & le droit de l'épée,
 qui mêle & confond tous les droits,
 l'élevoit triomphant sur la mer usurpée :
 mais voilà l'Amérique au tyran échappée,
 & le jour est venu des vengeances des Rois.

Il est venu. Du haut des sphères éternelles,
 sanctuaire resplendissant,
 où vivent des héros les ames immortelles,
 porté sur de rapides aîles,
 vers son jeune héritier le grand Louis descend.
 Les plus riches lauriers, les palmes les plus belles
 lui font de leurs rameaux fidèles,
 un diadème florissant,

« Quelle solitude sans gloire !

« mon fils , quel silence en tes ports !

« ils ont disparu de nos bords ,

« ces mâts chéris de la victoire ,

« De son pavillon insolent ,

« l'Anglois seul domine les ondes ,

« & devant lui , dans les deux mondes ,

« tout autre disaroit ou s'abaisse en tremblant.

« Eveille-toi , mon fils , le moment est propice ;

« l'Amérique indignée appelle ton appui :

« le léopard combat sous un sinistre auspice ,

VERS A ÉGLÉ.

AH! que l'Amour fait bien entre les Belles,
pour ses desseins partager ses faveurs!
là, deux beaux yeux domptent les plus rebelles;
grâce modeste ici gagne les cœurs.
L'une a la taille élégante & légère,
l'autre un éclat dont les lys sont jaloux.
Tous les moyens d'attacher & de plaire,
charmante Eglé, se rencontrent chez vous.

Qu'on est charmé, que l'oreille est contente,
quand votre lyre à vos doigts obéit!
comme aux accens de votre voix touchante,
le cœur ému s'étonne & s'attendrit!
Ainsi que vous, Melpomène soupire;
si vous dansez, vous nous enchantez tous.
Ce que l'on aime & ce que l'on admire,
brillante Eglé, ne se trouve qu'en vous.

Par Madame, VERDIER.

VERS

*Gravés au bas d'un miroir donné à Madame **.*

D AIGNEZ consulter ce miroir,
vous pourrez vous convaincre, en voyant votre image,
que vos yeux, sûrs de leur pouvoir,
font plus d'un malheureux, mais jamais un volage.

Par M. l'Abbé DE SCHOSNE.

LES

LES DEUX PERDRIX,

CONTE

Imité librement d'un Fabliau.

CERTAIN Curé partant pour la pipée,
 laissoit chez lui deux perdrix de son choix,
 & comptoit bien qu'en revenant du bois,
 il en feroit une bonne lippée ;
 mais il comptoit sans son hôte , ou plutôt
 sans Jeanneton qui les mit à la broche.
 De soixante ans la Gouvernante approche ;
 la gourmandise est un peu son défaut :
 n'avons-nous pas, Lecteur, chacun le nôtre ?
 moi, je croirois qu'à tout âge il en faut ;
 car à vingt ans elle en avoit un autre.
 Qu'il est heureux, disoit-elle à part soi,
 Messire Jean ! manger deux perdrix grises
 à son soupé, c'est un plaisir de Roi !
 Il est sorti... Si je les mangeois, moi ;
 je lui dirai que le chat les a prises :
 mon Maître sait que Raton est voleur ;
 d'un pareil tour il le croira capable :
 de femme à chat, c'est un petit malheur,
 quand l'innocent pâtroit pour le coupable !
 A ce discours, d'un coup de main, voilà
 les deux perdrix de la broche tirées ;

Année 1785.

Jeanne les goûte, & ne s'en tient pas-là ;
 en moins de rien elles sont dévorées.
 On dit bien vrai, mes frères, ici-bas
 que les plaisirs sont de courte durée !
 Pour faire en hâte un assez bon repas ,
 à quels remords Jeanne s'est préparée !
 Tout a changé pour elle en un moment ;
 elle maudit son naturel gourmand ;
 comment sera sa faute réparée ?
 comment tromper un Curé bas Normand ?
 charger Raton , est une foible ruse !
 Jeanne cherchoit une meilleure excuse ,
 quand bien à point, par un heureux hasard ,
 dans la cuisine entra certain Frocquart ,
 membre zélé de l'Ordre Séraphique ,
 simple d'esprit , animal pacifique ,
 bon desservant , beau dîneur , rien de plus.
 Père Grichard ne fut jamais en garde
 contre les tours que l'on joue aux Reclus.
 En soupirant Jeanneton le regarde :
 — Eh ! quoi, c'est vous ? — Ton Maître est-il ici ?
 — Nouveau soupir. — Que veut dire ceci ,
 ma chère enfant , & quel malheur étrange ? ...
 — Si vous sachiez... Mon pauvre Maître... Hélas !
 depuis huit jours sa tête se dérange ;
 il devient sec , sec comme un échalas ;
 il dort à peine , il ne boit ni ne mange ;
 jeudi dernier, entrant d'un air hagard
 dans ma cuisine, il prend mon tranche-lard ,
 il le regarde, & s'écrie : « A merveille !

« Mon cher ami, mon bon Père Griebard,
 « voilà de quoi couper vos deux oreilles ».

— Ciel ! que dis-tu ? Quoi ! cet homme si doux
 use envers moi de menaces pareilles,

lui qui cent fois me fit boire à grands coups
 de son vin vieux les meilleures bouteilles !

ah ! Jeanneton, ce que c'est que de nous !

— Avez-vous eu maille à partir ensemble ?

En vous quittant l'autre jour, il me semble
 que vous étiez bons amis : — Oui, vraiment.

— Eh bien ! jugez de mon étonnement,
 jugez sur-tout si sa tête est frappée !

Hier au soir il m'a parlé latin ;

mais il m'a dit en françois ce matin,

(à ricoter là j'étois occupée) :

« Le Révérend viendra nous voir demain ,

« il n'a jamais de bâton ni d'épée ,

« je te promets qu'il aura de ma main ,

« & sous tes yeux, chaque oreille coupée ».

C'est lui qui frappe... ou je suis bien trompée ;

mon Père, on doit se méfier des fous...

par le jardin, croyez-moi, sauvez-vous !

Le Moine part : Jeanne court à la porte.

— Vite, Monsieur !... — Quoi donc ? — Vos
 deux perdrix...

Père Griebard. — Eh bien ? — Malgré mes cris,

sous son manteau, voilà qu'il les emporte ;

le voyez-vous là-bas dans le jardin ?

Et le Curé de poursuivre soudain

mon Révérend, qui craignant sa furie,

couroit , Dieu fait... Messire Jean lui crie :
 Père Grichard , le tour seroit affreux !
 Une ; rien qu'une , & vous garderez l'autre ,
 mon cher ami ! — Curé , je suis le vôtre ;
 mais j'entends bien les garder toutes deux.

Par M. PONS DE VERDUN.

A UNE JEUNE PRINCESSE,

Après une représentation d'Orphanis.

ORPHANIS , abusant du don de la beauté ,
 conduit le jeune Arcès au bord du précipice ;
 de cet objet plein d'artifice
 l'original n'a jamais existé :
 mais s'il faut peindre une Princesse
 aimant le bien & le faisant sans cesse ;
 dont la vertu jamais ne se dément ;
 dont les graces & la jeunesse
 font de sa cour le plus bel ornement ;
 que tout un peuple adore avec ivresse ;
 en qui , sans nuire au sentiment ,
 la gaité brille & l'esprit étincelle ,
 Princesse auguste , on devine aisément
 où j'irai prendre mon modèle.

Par M. BLIN DE SAINMORE.



V^e J^e R^e S^e
A MONSIEUR LE COMTE
DE ST....

CHACUN, dit-on, a sa folie :
 cher Comte, soit dit entre nous ,
 la mienne est d'être auprès de vous ,
 atteint d'un peu de jalousie.
 Avec vous renaît le plaisir ,
 il disparoît en votre absence ;
 chaque jour un nouveau desir
 vous prépare une jouissance :
 tandis qu'encor dans mon printemps ,
 mon ame , & mon corps au régime ,
 forment l'ensemble cacochime
 d'un invalide de vingt ans.
 Je fais les plans imaginaires
 d'un Poëte , ou d'un amoureux ;
 c'est dans le pays des chimères ,
 qu'en rêvant, je me crois heureux.
 Une Beauté toujours nouvelle ,
 fait prévenir tous vos souhaits ;
 vous êtes heureux , & fidèle ,
 quoiqu'époux , & quoique Français .
 Enfin, dans mon triste hermitage ,
 j'ose crayonner les attraits

d'une Belle modeste & sage ,
 qui pour moi n'exista jamais :
 je la peins sensible , fidèle ,
 je forme un ensemble parfait ,
 & quand je trace ce portrait ,
 vous seul possédez le modèle.

Par M. GOULARD.

LE SOLLICITEUR TROP MODÊTE.

POUR remplacer certain homme d'esprit,
 selon l'usage, un idiot s'offrit.
 Eh! bon jour donc! mon cher Monsieur Cohue,
 dit le Ministre au stupide importun
 qui vient chez lui faire le pied de grue.
 Vous demandez la place, & l'auriez eue
 sans un oubli. — De moi? — Sans doute, aucun,
 plutôt que vous, ne l'aurait obtenue;
 mais vous devez, pour notre honneur commun,
 solliciter encore une autre grace.
 — Pourquoi, reprit ce roi des ignorans,
 si de Damis je ne veux que la place?
 — C'est trop modeste. — En homme de bon sens
 que puis-je encor desirer? — Ses talens.

Par M. B. D. V.



EN ATTENDANT THÉMIRE

A LA B. . . .

OUI, pour jamais Thémire a ma tendresse.
 J'allois au bois pour m'en entretenir ;
 seul, mais heureux, je rapprochois sans cesse
 d'un doux espoir un tendre souvenir.
 Seul ! non , l'Amour me suivoit sans rien dire ;
 car dès long-temps ai remarqué cela ,
 que chaque fois que je songe à Thémire ,
 de jour , de nuit, Amour est toujours là.
 Or , il me dit : Ce soir , je te ramène
 jeune Beauté qui te tient sous mes loix ;
 cueille un bouquet dans le bois , dans la plaine ,
 je gage ici mon arc & mon carquois ,
 que tu n'auras nul regret à la peine.
 Quand sur son sein tu l'iras déposer ,
 ta bouche alors est si près de la sienne ,
 qu'entre les deux , sans que je l'en prévienne ,
 baiser viendra doucement se poser.

C'est fait , Thémire ! & le bois , la prairie ,
 de leurs tributs ont enrichi ma main.
 Sans mon bouquet , serois assez fleurie ;
 mais laisse-moi le placer sur ton sein.
 C'est à l'Amour d'ordonner , de défendre ,
 & c'est à nous , Thémire , d'obéir.
 Obéis donc ; mais dans ton souvenir ,

conserve aussi ce que je vais t'apprendre :
 plaisir vient tard, & trop vite il s'en va.
 Quand ce baiser, dont l'espoir me console,
 entre ta bouche & la mienne viendra ,
 ferons si fort, que plus il ne s'envole.

L E D É C L I N , T R I O L E T S .

QU'ELLE a disparu promptement
 la belle saison de ma vie !
 La jeunesse n'est qu'un moment :
 qu'elle a disparu promptement !
 Faut-il, ô regrets ! ô tourmens !
 que le rendre amour l'ait suivie ?
 Qu'elle a disparu promptement
 la belle saison de ma vie !

Il est bien faux, ce mot brillant,
 qu'il est des hochets pour tout âge !
 mon cœur affligé le dément ;
 il est bien faux, ce mot brillant !
 Nous perdons tout en vieillissant ;
 languir est notre seul partage :
 il est bien faux, ce mot brillant,
 qu'il est des hochets pour tout âge !

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

A UNE ACTRICE

DE LA COMÉDIE FRANÇOISE.

SI-TÔT que du printems le gracieux retour
chassera loin de nous les vents & la froidure ;
si-tôt que dans nos champs les fleurs & la verdure
rappelleront les Jeux , les Graces & l'Amour ;

au fond d'un solitaire asyle
qui va bientôt à Ris s'élever par vos soins ,
sous les ans vous irez oublier sans témoins
les tracas du Théâtre & l'ennui de la ville.
Chérissant , cultivant un art délicieux ,
là , nous verrons Lolotte , à vos leçons fidelle ,
dessiner avec art des fleurs moins fraîches qu'elle ,
peindre des papillons moins brillans que ses yeux.
Et quelque jour prenant un vol ambitieux ,
voulant d'une bergère aussi tendre que belle ,
offrir à sa maman le tableau gracieux ,
en être en même-tems le peintre & le modèle.

Là , dans le plus doux des loisirs ,
poursuivant sa douce carrière ,
Cailhava nous prépare entre Plaute & Molière
des ouvrages nouveaux & de nouveaux plaisirs.

Tantôt errant sur le rivage
que la Seine embellit & baigne de ses eaux ,
tantôt errant sur les côtesaux

qui de ses bois Sennart ombre,
 il va, sous de rians berceaux,
 guetter Thalie à son passage,
 & lui dérober ses pinceaux.

Pour vous, mère sensible autant que douce amie,
 à ces deux voluptés attachant vos destins,
 je vous verrai semer les fleurs à pleines mains
 sur les instans de votre vie.

Je vous verrai goûter les paisibles douceurs
 des doux bienfaits que la campagne étale,
 sans renoncer aux plaisirs enchanteurs
 que pendant les frimas offre la Capitale.

Du fruit de vos talens vous y saurez jouir ;
 de très-bon cœur à ceux des autres
 je vous verrai même applaudir,
 & leurs succès feront les vôtres.

Vous réunirez vos amis
 dans une douce courtoisie ;
 auprès de vous, ils passeront leur vie
 entre des jeux, des danses & les ris ;
 & si l'on vous connoît jamais des ennemis,
 ce seront ceux des arts, la cabale & l'envie.

Par M. LE GRAND.



AUX MANES

D'UN AMI.

O TOI, qui me fus cher dès l'âge le plus tendre !
 tu n'es donc plus, hélas ! & tu ne peux m'entendre !
 Plongé dans la douleur, d'une plaintive voix
 je te demande en vain à tout ce que je vois.
 Si la mort n'éteint point notre ame toute entière ;
 si ce flambeau sacré survit à la matière ;
 si jusqu'aux sombres bords mes chans peuvent percer,
 reçois ces derniers vers que je viens de tracer.
 Sous le poids du malheur quand mon ami succomba,
 permets-moi de jeter quelques fleurs sur sa tombe.
 Hélas ! il te souvient de ces heureux-momens
 où nos cœurs se livroient à leurs épanchemens,
 où victime à regret d'une amante perjure ,
 tu venois dans mes bras déplorer son injure.
 O cœurs jadis si doux ! O touchans souvenirs !
 Je partageois ses maux, ses goûts & ses plaisirs.
 Que de fois dans ces jours où l'ame ensevelie
 s'abandonne aux douceurs de la mélancolie,
 cherchant tous deux le calme au milieu des déserts,
 de Racine en pleurant nous lisions les beaux vers !
 Voltaire plus hardi, dans sa marche nouvelle,
 des vertus dans nos cœurs ranimoit l'éternelle ;

son génie électrique embrâsoit nos esprits ,
 entraînés malgré nous par ses brillans écrits.
 En quittant Mahomet, Mérope, Amédaïde ,
 nous disions, tout est bien , avec le bon Candide.
 Faut-il , ô mon ami ! te perdre dans le tems
 où les Arts tour-à-tour couronnoient ton printemps ?
 Faut-il donc que le vice , armé de l'impudence ,
 promène en un char d'or une longue existence ,
 tandis que la vertu , sans appui , sans secours ,
 en leur jeune saison voit moissonner ses jours ?
 Ne sauras-tu jamais distinguer tes victimes ,
 ô Mort ? Tu mets ta gloire à protéger les crimes ?
 Le mérite élevé fatigue tes regards ,
 & tu romps , sans pitié , le sceptre des Beaux-Arts.
 Quand l'amitié n'est plus , dois-je à l'amour volage
 adresser des soupirs trop indignes du sage ?
 A ses pieds prosterné , le front couvert de fleurs ,
 dois-je envier le sort de ses adorateurs ,
 & sans cesse bercé d'illusions nouvelles ,
 porter en soupirant les chaînes de vingt Belles ?
 Je dédaigne l'amour , & son fatal poison
 ne peut changer mon cœur , ni troubler ma raison.
 Sans les biens , les vrais biens , que l'amitié dispense ,
 est-il quelque plaisir pour le mortel qui pense ?
 Où trouver le bonheur ? Irai-je du Dieu Mars
 arborer les drapeaux , flottans de toutes parts ,
 & précédé toujours du flambeau de la guerre ,
 pour mériter la gloire ensanglanter la terre ?
 Esclave ambitieux , à la porte des Grands ,
 irai-je mendier des honneurs & des rangs ,

& courber, sans rougir, le front devant l'idole ?
 Non, des vaines grandeurs le sage se console ;
 en cultivant en paix les Arts, la vérité ,
 il ennoblit son être & sert l'humanité.
 C'est par de vrais talens que son pouvoir se fonde ,
 & l'homme de génie est le seul roi du monde.
 Fuyez, vils Courtisans, dont la perfide voix
 s'insinue avec art dans l'oreille des Rois ,
 & prêtant des attraits à la laideur du vice ,
 par un chemin de fleurs les mène au précipice.
 Fuyez... La Cour, hélas ! du jour le plus heureux
 bien souvent d'un regard fait un jour orageux.
 C'est aux champs qu'il faut vivre. O douce solitude !
 toi seule fais trouver des charmes à l'étude.
 Pénétrant chaque jour dans le fond des forêts,
 j'irai de la nature arracher les secrets.
 La nature me plaît : au milieu des campagnes,
 dans les riches côteaux, au sommet des montagnes,
 l'imagination, citoyenne des cieux,
 prend un vol plus rapide & plus audacieux.
 Mais, hélas ! vains projets ! la douleur opprimée,
 retentit lentement au fond de ma pensée.
 J'aperçois l'Amitié sur le bord d'un cercueil,
 triste... & le front couvert des longs voiles du deuil,
 dans ses bras elle presse une urne funéraire....
 O mon ami ! pardonne aux vœux d'un téméraire
 laisse-moi me traîner au pied de ce tombeau.
 Je veux à la lueur d'un lugubre flambeau,
 à tes mânes chéris, confiant mes alarmes,
 jouir de la douceur de répandre des larmes.

Puissai-je en ces momens aux plaintes consacrées ,
 rejoindre d'un ami les restes séparés !
 Puissai-je , prolongeant la douleur qui me presse ,
 te porter chez les morts mes pleurs & ma tristesse ;
 & calmant mes ennuis , tranquille auprès de toi ,
 ressaisir le bonheur qui s'enfuit loin de moi !

Par M. le Chevalier DU PUY DES-ISLETS.

IN-PROMPTU

*Donné au Prince HENRI pendant l'Opéra ,
 par un enfant à qui ce Prince venoit de
 demander s'il étoit né d'un œuf comme
 Castor & Pollux.*

MA naissance n'a rien de neuf ,
 j'ai suivi la commune règle :
 je me croirois sorti d'un œuf ,
 si comme vous j'étois un aigle.

Par M. le Chevalier DE B^{***}.



LES VŒUX DE L'AMOUR.

ORMES chéri de la terre & des cieux,
 j'ai, sur votre écorce polie,
 gravé le nom de la fidelle amie
 dont le cœur tendre & les beaux yeux
 font tout le bonheur de ma vie.
 Si nos mutuelles amours
 avec vous croissent d'âge en âge,
 si Lycoris sous votre ombrage
 avec moi se plaçoit toujours,
 vous seriez le roi du bocage.

Au doux son du hautbois, par l'écho répété,
 dansant autour de vous, les naïves Bergères
 consacreroient à la postérité
 un monument comme l'on n'en voit guère,
 un monument d'amour & de fidélité.

Que seroient près de vous le pin, vainqueur des ondes,
 le hêtre, le foible palmier,
 le chêne aux racines profondes,
 le funeste cyprès & le docte laurier ?

Jamais un rustique foyer
 ne vous verroit séduire en cendre.

Le Dieu protecteur des amans,
 sur vos rameaux feroit descendre
 les rossignols, les moineaux caressans,
 la fauvette & la tourterelle.

Moi, si je suis toujours aimé de Lycoris,

je chanterai toujours près de vous, & pour elle ;
vous saurez les secrets... Dieux ! avec l'infidelle,
j'apperçois l'amoureux Lyfis !

Arbre maudit ! que la coignée ,
que la foudre plutôt , des vents accompagnée ,
te déracine & t'écrase à l'instant !

Puisse avec toi périr ce bosquet sombre
où Lycoris viendrait à son nouvel amant ,
prodiguer des baisers sans nombre ,
& rire encore de mon tourment !

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

IN - P R O M P T U ADRESSÉ A MAUPERTUIS ;

*Fait à la toilette du Roi de Prusse ,
encore jeune.*

A M I, vois-tu ces cheveux blancs
sur une tête que j'adore ?
ils ressembtent à ses talens :
ils sont venus avant le tems ,
& comme eux ils croîtront encore.

Par VOLTAIRE.

LE BERGER LAPPON,

É L É G I E.

QUE fais-tu loin de moi, trop ingrate Orithie ?
 tu jouis des plaisirs qui font aimer la vie ;
 tandis que le Soleil dans les cieux éclipsé ,
 n'ose plus regarder notre climat glacé.
 Le fier dominateur des mers hyperborées ,
 vient de se déchaîner dans nos froides contrées ;
 tout languir & tout meurt : des chênes renversés
 il emporte avec lui les rameaux dispersés ;
 & son souffle entraînant la neige des montagnes ,
 d'un vêtement affreux a couvert les campagnes.
 Mais toi, tu ne crains point sa cruelle fureur ;
 d'un tranquille printems tu goûtes la douceur ;
 au sein de tes amis , dans ta grotte enfermée ,
 tu respires un air qu'échauffe la fumée ,
 & tu bois à longs traits , auprès de ton foyer ,
 un breuvage onctueux qui flatte ton gosier ;
 & moi, dans les frimats, je n'ai pour nourriture ,
 qu'une herbe sans saveur qu'a rongé la froidure.
 Souvent quand je conduis mes rennes , mes élans ,
 dans les creux des rochers , sur les monts éclatans ,
 je me sens dévoré par une soif cruelle ;
 soudain je me suspends à l'aride manuelle
 d'une renne impatient , prompt à me refuser ,
 & j'irrite ma soif au lieu de l'appaiser :
 je me repais alors d'une neige endurcie ,

qui semble éteindre en moi la chaleur de la vie;
 mais les feux de l'amour qui consume mon cœur,
 loin de s'anéantir, redoublent leur fureur.

Dans la nuit, quand tout dort, & qu'un affreux
 silence

laisse entendre des vents la sourde violence,
 assis sur des rochers, je veille, je gémiss;
 les échos effrayés répondent à mes cris :
 vainement je t'appelle, insensible Orithie !
 Le matin, quand du jour la lumière obscurcie
 fait pâlir l'horison qui répond au midi,
 épuisé par la faim, par le froid engourdi,
 sur ces mêmes rochers je te rappelle encore.
 Dans ma jeune saison, quel malheur me dévore !
 sans parens, sans amis, exilé loin de toi,
 chaque instant de ma vie est un tourment pour moi.
 Cependant tu connois mon sang & ma noblesse;
 fils d'un père chasseur, je vis dans la bassesse.
 Etois-je né, dis-moi, pour garder les troupeaux,
 pour être un vil pasteur couvert d'affreux lambeaux ?
 De cruels ennemis excités par ton frère,
 ont flétri ma famille, ont dépouillé mon père ;
 il est mort, la douleur a déchiré son cœur,
 & moi, je meurs aussi d'opprobre & de douleur :
 & pour surcroît de maux, une funeste flamme,
 toujours me consumant, vit au fond de mon ame.

L'autre jour je me crus au terme de mes jours.
 Auprès de ta chaumière, où je reviens toujours,
 ton frère m'aperçut assis au pied d'un chêne ;
 il s'avance à l'instant, & guidé par la haine,

il me décoche un trait qui m'effleure le front ;
 mais le trait frappe un arbre & frémit dans son tronc,
 Le cruel ! j'aurois pu le priver de la vie ;
 mais, non , je respectai le frère d'Orithie ,
 je méprisai ses coups ; l'amour rend généreux ,
 & ton frère jamais ne ressentit ses feux.
 J'échappai toutefois à sa rage effrénée ,
 & comme je fuyois , d'une main forcenée
 il lance encor vingt traits , qui parmi les ormeaux ,
 me cherchoient en sifflant & brisoient leurs rameaux.

Dis-moi? quand le Soleil , sur son char de lumière ,
 reviendra visiter notre froid hémisphère ;
 quand le cœur réjouï , devant lui prosterné ,
 j'adorerai son front de splendeur couronné ;
 lorsque tu quitteras ton obscure chaumière ,
 viendrai-je encor braver l'audace de ton frère ?
 obtiendrai-je un regard tendre & consolateur ?
 un regard tous les ans , voilà mon seul bonheur.
 Peut-être qu'à la fin devenant plus cruelle ,
 ou peut-être brûlant d'une flamme nouvelle ,
 tu fuiras , d'un œil prompt , mon aspect odieux.
 Hélas ! pourquoi me fuir ? déjà mes foibles yeux
 desséchés par les pleurs , supportent avec peine ,
 des glaçons & du jour la lumière incertaine ;
 & bientôt déchirés par le froid des hivers ,
 d'une éternelle nuit tu les verras couverts.
 Alors privé de tout , dans les désertes plaines ,
 un autre conducteur fera paître mes rennes ;
 & le maître inhumain qu'il me falloit servir ,
 au milieu des frimats me laissera périr.

Tu ne me verras plus alors, cruelle amante !
 mais , malgré tes mépris , mon ombre impatiente ,
 prompte comme les feux qui sillonnent la nuit ,
 du fond de ces déserts viendra dans ton réduit ,
 te lier dans ses bras d'une invisible chaîne ,
 & t'adorant toujours , te reprocher ta haine ;
 mais ses soupirs muets , ses vains embrassemens
 se perdront dans les airs sans effleurer tes sens.

Dans les nuits , cependant , si quelque bruit t'é-
 veille ,

si quelque cri plaintif affligeant ton oreille ,
 porte jusqu'à ton cœur la douleur & l'effroi ;
 eh bien ! ce cri plaintif , ce bruit , ce sera moi.
 Si debout près de toi , mon ombre gémissante
 pouvoit te voir alors éplorée & tremblante ,
 m'appeller par mon nom & gémir sur mon sort ,
 je bénirois le ciel d'avoir hâté ma mort.
 Mais non , je dois plutôt craindre la perfidie ;
 je dois dans mon malheur craindre tout d'Orithie.
 O Dieu ! si je voyois un amant criminel...
 Mais pourquoi lire ainsi dans l'avenir cruel ?
 pourquoi me désoler par ces noires images ?
 le présent m'offre assez de misère & d'outrages.
 Je souffre tous les maux que l'homme peut souffrir ,
 & je ne puis jamais achever de mourir.

Par M. le Chevalier DE RIVAROL.



LA VACHE DU CURÉ,

F A B L E.

A SON prône, un Pasteur, peut-être peu renté,
recommandoit beaucoup la charité,
en disant que la foi, l'humanité l'ordonne :
il fait voir par maint argument,
que charité sur-tout est bonne,
quand on la fait pour Dieu ; qu'il est reconnoissant,
& rend au double ce qu'on donne.

Un villageois qui nota ce point ci ,
dit à sa femme : « As-tu bien réfléchi,
» ma fille, à ce qu'a dit le Prêtre ?
» dans mon esprit il a fait naître
» un bon projet : or, le voici.
» La charité sauve notre ame ;
» c'est Dieu qui l'ordonne. Il faudroit
» donner pour lui, s'il paye un si gros intérêt,
» notre vache, aussi bien elle rend peu de lait.
» Qu'en penses-tu, ma femme ?
» — Si c'est pour avoir mieux, dit-elle, c'est bien
» fait ».

Cela dit, au Pasteur notre homme mène en-lesse
sa vache qu'il lui donne, en lui disant : « Pardon,
» si cette seule vache est toute ma richesse ;
» mais c'est au nom de Dieu que je vous en fais don ».

De bon cœur le Curé loua cette œuvre pie,
 & desira que son sermon
 eût mis dans tous les cœurs une aussi sainte envie.

Alors, d'un air content,
 il commande à son Clerc Etienne,
 de mener au courtil cette vache à l'instant
 avec la siennae;

ordonnant, en maître soigneux,
 qu'un lien commun les assemble
 par les cornes toutes les deux,
 pour les accoutumer à pâturer ensemble.
 L'ordre est exécuté soudain.

Mais ne voilà-t-il pas que la vache nouvelle,
 soit ennui, soit peur ou chagrin,
 tire, tire, entraîne avec elle
 l'autre vache, tant qu'à la fin,
 toutes les deux, de prairie en prairie,
 du villageois ont gagné l'écurie.

Celui-ci qui les voit venir,
 va conter ce miracle à sa femme étonnée;
 puis de remercier le ciel, de le bénir.
 « Le Prêtre a bien raison, femme, de soutenir
 « que charité par Dieu toujours est couronnée;
 « il paye au double évidemment :
 « car pour une vache donnée,
 « en voilà bien deux qu'il nous rend ».

Pour deux vaches, l'étable étant par trop petite,
 la nouvelle au marché fut vendue au plus vite.
 Ailleurs, le libéral sème toujours sans fruit;

dans mon histoire peu commune ,
celui qui donne fait fortune ,
celui qui reçoit s'appauvrit.

Par M. IMBERT.

A MADAME LA MARQUISE DE LA F^{te},

En lui envoyant la traduction de Tibulle.

LE voilà ce Dieu des Amans ,
ce Tibulle que l'on adore ,
dont la voix flexible & sonore
soupleira des vers si touchans ,
des vers qu'Amour redit encore !
Jeune, riche, aimable & galant ,
il encensa toutes les Belles ;
mais le moyen qu'il fût constant ?
il trouvoit si peu de cruelles.
Vous seule auriez pu le guérir
d'une si douce maladie ;
en vous voyant, jeune Sophie,
il eût expiré de plaisir ,
& vingt Beautés de jalousie.

Par M. le Chevalier DU PUY DES-ISLETS.



IMITATION DE PÉTRARQUE.

QUAND la nature créa celle
 que son courage & ses attraits
 rendent des Belles la plus belle,
 où trouva-t-elle des objets
 qui lui servissent de modèle ?
 Parcourez la terre & les cieux ;
 choisissez Déesse ou Bergère ,
 la mienne aura plus blonds cheveux ,
 teint plus frais , taille plus légère ,
 cœur plus tendre & plus vertueux ;
 la mienne aura reçu des Dieux
 plus de droits au talent de plaire.
 Ah ! Laure est un nouvel objet
 dont jamais n'exista l'image ;
 qui n'a point vu ce bel ouvrage ,
 n'a jamais vu d'objet parfait.
 Qui ne connoît son doux sourire ,
 son doux regard , son doux parler ,
 ne fait point jusqu'où peut aller
 de l'Amour le puissant empire.

Par M. ROMAN.



L'OMBRE

L'OMBRE DE M. DE GEBELIN,

A

M. LE COMTE D'ALBON (1).

SUR les bords du Léthé quand je porte mes pas,
cher d'Albon, que viens-je d'apprendre ?
un sentiment fidèle & tendre
dans ton cœur généreux survit à mon trépas !
Quand par de vains regrets l'amitié si stérile
croît assez honorer celui qui ne vit plus,
dans les bosquets de Franconville,
beaux lieux qu'autrefois j'ai connus,
mon ami me donne un asyle.
Sur un gazon couronné d'arbres frais,
tes mains déposeront mon urne funéraire ;
tes mains planteront les cyprès,
dont tu dirigeras l'ombrage tutélaire.
Les pleurs du sentiment mouilleront ta paupière,
je jouirai de tes regrets.

(1) M. le Comte d'Albon a obtenu du Roi la permission de donner à M. Court de Gebelin une sépulture digne de cet homme célèbre. Action bien recommandable dans un siècle d'égoïsme & d'indifférence, & qui honore également le Monarque qui fait connoître le prix de la science & de la vertu, l'ami sensible & le savant qui est l'objet de ses soins généreux. (*Note de l'Auteur.*)

Année 1785.

K

De ces tristes devoirs mon ombre est plus charmée
que de tous les honneurs qu'on promet à mon nom.

Le vain éclat qu'offre la Renommée,
ne séduit plus ici notre raison.

Les prestiges brillans du Temple de Mémoire
sont pour les morts des objets de pitié ;
une larme de l'amitié

souche plus notre cœur que vingt siècles de gloire.

Quelquefois , égaré dans ces rians bosquets,
ton œil rencontrera mon solitaire asyle ;

L'aspect religieux de cet abri tranquille,
ces marbres, ces lauriers enlacés de cyprès,
viendront te retracer un souvenir utile.

Mais, quand tu marcheras sur ces débris muets,
crois que si des enfers le Monarque terrible,
aux vœux des plus ardens peut devenir sensible,
je saurai m'affranchir de la commune loi ;

& qu'alors mon ombre invisible
planera sur sa tête, & veillera sur toi.

Par M. BODARD.

ÉPIGRAMME.

VOICI, ma sœur, le saint tems de carême,
disoit Chloé ; nos péchés sont bien grands !

Il faut fléchir la Justice suprême :

que ferons-nous ? — Faisons jeûner nos gens.

Par feu M. BODÉ.

LE PRIX DE LA GLOIRE.

DIVINITÉ parmi nous si vantée,
 qu'adosent les Héros, souvent même les Rois,
 qui par l'opinion fus jadis enfantée,
 & qui fus, en naissant, mère des grands exploits;
 toi, dont l'aspect irrite & fait pâlir l'envie;
 Gloire, qui nous promets des lauriers immortels,
 dont tant de fois mon ame fut ravie,
 faut-il enfin te consacrer ma vie ?
 faut-il qu'un foible encens brûle sur tes autels ?
 Dis-moi quel est le prix de cette renommée,
 que l'on achète à force de travaux :
 dis-moi, faut-il pour un peu de fumée
 sacrifier sa vie ou son repos ?

Je n'irai point dessécher, sur un livre,
 des tems passés commenter les écrits ;
 tristes savans, orgueilleux érudits,
 n'est-ce qu'avec les morts qu'il faut songer à vivre ?

Je n'irai point au milieu des combats
 chercher la mort d'un héros subalterne :
 que peut d'un vaste corps le cent millième bras ?
 la gloire est toute entière au chef qui le gouverne

Mais sans courir tant de hasards,
 aux rives du Permesse, ainsi qu'aux champs de Mars,
 on peut, me dira-t-on, trouver encor la gloire,

on peut sur l'Hélicon moissonner des lauriers ;
 aux favoris du Pinde , ainsi qu'aux grands guerriers ,
 une place est promise au Temple de Mémoire . . .
 S'il faut , pour arriver à la postérité ,
 dans les bornes d'un vers resserrer sa pensée ,
 poursuivre , sans relâche , une rime insensée ,
 & garder dans ses fers un air de liberté ,
 je renonce aux honneurs de l'immortalité.

Cependant aux jeux du théâtre ,
 dont tout Paris est idolâtre ,
 on doit envier des succès ;
 la gloire s'y présente avec tous ses attraits.
 Combien de fois , hélas ! je l'aurois désirée ! . . .

Quand l'élite des beaux-esprits
 appelle un auteur à grands cris ,
 Dieu sait de quel plaisir sa Muse est enivrée !
 Mais il faut d'une actrice éprouver le dédain ,
 du comité connoître les intrigues ,
 concilier les différentes brigues ,
 au lever d'un acteur assister le matin ;
 attendre qu'on vous joue , essayer la critique ,
 redouter des sifflets la disgrâce publique . . .

Non , non , je laisse aux favoris
 de Thalie & de Melpomène
 les lauriers dont ils sont épris.
 Pour moi , les honneurs de la scène
 seroient trop payés à ce prix.

Ainsi , je renonçois aux charmes de la gloire ,
 à l'espoir orgueilleux dont on est si flatté ,

de faire, après sa mort, revivre sa mémoire :
ce projet à mes yeux n'étoit que vanité.
Je cherchois le bonheur, le seul bien où j'aspire,
je le trouvois dans les yeux de Thémire :
mais Thémire à mon cœur inspire un autre orgueil.
« Que tes talens, dit-elle, honorent ta patrie ;
» si je suis, de toi-même, une moitié chérie,
» dois-tu te condamner tout entier au cercueil ?
» Que ma voix désormais t'anime & te soutienne ;
» si la loi de l'Amour est ta suprême loi,
» tu dois songer que ta gloire est la mienne,
» qu'aux yeux de l'avenir je dois revivre en toi ;
» qu'en voyant tes travaux, un jour l'on puisse dire :
» voilà, voilà l'ouvrage de Thémire ;
» c'est au mérite seul qu'elle a donné sa foi ».
A ces tendres accens qui pénètrent mon ame,
je me crois animé d'une céleste flamme,
j'aime la gloire. & Thémire encor plus.
Encouragé par une voix si chère,
je veux du moins entrer dans la carrière,
je lui devrai peut-être des vertus.
Je viendrai chaque jour, dans l'ardeur de lui plaire,
de ma Muse à ses pieds apporter les tributs ;
j'y craindrai peu le sort & son caprice,
j'y braverai l'envie & l'injustice.
Pour vaincre mes dégoûts, quand j'aurai combattu,
j'y viendrai recueillir les fruits de ma victoire :
si l'Amour quelquefois nous rend à la Vertu,
il est encor le prix le plus doux de la gloire.

Par M. VOIRON.

K iij

L'AMOUR COMME IL VA.

LE premier jour, d'un aveu l'on s'amuse ;
 le second, on se plaint de l'importunité ;
 le troisième , on écoute avec moins de fierté ,
 le quatrième , en tremblant , on refuse ;
 le cinquième , on se trouble , on résiste à demi ,
 le sixième , en chemin , à regret , on s'arrête ;
 le septième , l'on perd la tête ;
 le huitième , tout est fini.

Par M. VIGÉE.

LA DOULEUR LÉGITIME.

TANDIS qu'un Duc pleuroit un fils unique ,
 un bon Curé qui, de sa rhétorique ,
 étoit au bour.... Croyez ce que je dis ,
 (s'écrioit-il) il est en Paradis ,
 vous l'y verrez ; calmez votre tristesse.
 Paix donc , Buror ? lui répond la Duchesse ,
 si cet enfant cause son désespoir ,
 c'est qu'il est sûr de ne le plus revoir.

Par M. DE LA PLACE.



É P I T R E

*A Madame la Baronne de Bourdic , sur
ses relations avec le Docteur Franklin.*

DU célèbre Franklin , charmante & digne amie ,
que j'aime à vous ouïr, vive, jeune & jolie,
avec tant d'intérêt rappeler ces momens
où fuyant de Paris les vains amusemens ,
vous couriez à l'autel de la Philosophie ,
porter avec respect, vos vœux & votre encens ?
Quel spectacle de voir une femme à trente ans ,
soudée au bruit du plaisir, des applaudissemens ,
quitter une foule éblouie
du vif éclat de ses talens ,
s'arracher d'une ville où l'antique Fée rie
semble avoir rassemblé tous les enchantemens ,
pour voler en secret vers de paisibles champs ,
honorer les vertus , rendre hommage au génie
d'un vieux Docteur à cheveux blancs !
Que disoit alors, je vous prie ,
ce frivole essaim d'élégans
dont vous deviez être assailli ?
J'en crois entendre un qui s'écrie :
Peut-on si mal sentir le prix du tems ?
Oh ! vraiment la bonne folie !
laisser le bal , la comédie ,
pour un Quakre ! il faut que j'en rie ,

car le trait est des plus plaisans.

C'est un Sage , dit-on ! Sage , soit , j'y consens ;
mais ennuyeux , je le parie.

Ce Nestor de Philadelphie

doit-il jouir à nos dépens ,

répond un Bel-Esprit plein de minauderie ?

Non ; qu'il borne ses vœux aux honneurs éclatans
que personne ne lui dénie ;

que pour ses grands travaux , dans les deux Continens,
on l'adore , on le déifie ;

c'est assez que sa main hardie

arrache aux Dieux la foudre , & le sceptre aux tyrans.

Mais que par lui , Bourdic ne nous soit point ravie ,

qu'il nous laisse admirer cette Muse chérie ,

cette fleur des beaux-arts par le goût embellie ,

qu'ont vu croître les heureux champs

de la belle Septimanie ,

& dont la Seine enorgueillie

pour se parer n'a qu'un printems.

Tandis que par ce bavardage ,

ces Messieurs gémissaient de votre prompt départ ,

introduite sans étalage ,

près de votre auguste Vieillard ,

soute entière au plaisir d'entretenir un Sage ,

vous osiez hardiment affronter le hasard

de manquer l'Opéra , d'arriver un peu tard

à la lecture d'un Ouvrage

que son illustre Auteur destine au Boulevard.

Dans un paisible tête-à-tête ,

causant avec Franklin , pensant , prenant du thé ,

vous savouriez dans sa retraite,
 les douceurs du repos, de la simplicité;
 par l'admiration votre esprit exalté
 se croit dans le séjour de l'immortalité,
 asyle du Savant, du Héros, du Poète,
 à jamais par l'envie & le tems respecté. . . .
 'Ah! si cet homme illustre, & que son siècle admire,
 de ses rares succès est tant soit peu jaloux,
 en vous voyant, il a bien dû se dire
 heureux d'avoir vécu dix lustres avant vous.

Sur le rivage de la Seine,
 qu'il vous eût rencontrée au printems de ses jours,
 c'étoit fait de lui pour toujours;
 vous auriez de son cœur devenant souveraine,
 de ses brillans destins bouleversé le cours.

Trop frappé lui-même, sans doute,
 des rapides éclairs échappés de vos yeux,
 aux éclairs destructeurs qui nous viennent des cieux,
 il n'auroit pu prescrire une paisible route;
 & vaincu par l'amour, par lui seul emporté,

l'Apôtre de la liberté,

(Bourdic, j'emprunte ici votre charmant langage,)
 pris dans vos fers, n'auroit vanté
 que les douceurs de l'esclavage.

Heureusement pour vous, pour le monde & pour lui,
 le Ciel vous a formés long-tems l'un après l'autre,
 & la tendre amitié qui vous joint aujourd'hui,
 accroit & sa gloire & la vôtre.

Par M. DE P. . . .



IN-PROMPTU

*Sur la nomination de M. de Suffren,
à la dignité de Vice-Amiral de l'Inde.*

QUAND le fier Scipion fut vainqueur de Carthage,
on vit tout le peuple Romain
aux honneurs du triomphe élever son courage,
& le surnommer l'*Africain*.

O toi, brave Suffren, toi, l'honneur de la France,
toi, son invincible soutien!

ah! permets que la voix de la reconnaissance
te nomme aujourd'hui l'*Indien*.

Par M. DU HAMEL DE LANDELLÉ.

LA BONNE FOI.

ON demandoit à Lyfimon
quelles gens voyoit Emilie.

« Je n'en fais rien, dit-il : brouillé pour tout de bon,

» je m'informe peu de sa vie;

» mais la Belle voyoit mauvaise compagnie,

» quand je fréquentois sa maison ».

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

LES FRATERS ET LE CHIEN,

F A B L E.

EN sortant de Saint-Côme, un jour quelques
 Fraters,
 de s'instruire en leur art ayant la noble envie,
 après avoir formé mille projets divers,
 firent celui de prendre un chien en vie,
 & de le différer. Robin brûlant d'amour,
 la gueule ouverte, & l'ame émue,
 attendoit alors dans la rue
 Flore qui le payoit du plus tendre retour.
 On l'environne, on le caresse, on loue
 de son long poil l'éclat & la blancheur,
 quoiqu'il soit tout couvert de boue.
 Robin vire la queue, & rit de leur erreur.
 L'un cependant défait sa jarretière,
 & doucement au collier de Robin
 la passe, & fait un nœud. Alors la troupe fière
 s'écrie avec transport; allons, marche, marche.
 Robin désespéré, pleure & résiste envain,
 il faut les suivre, à grands coups d'étrivière;
 l'autre avec son mouchoir le chasse par derrière.
 Ah! quel moment affreux sur-tout pour un amant!
 Au fond d'un grenier on se rend;
 le scalpel à la main, la troupe forcénée
K. vj

entre, & va de Robin trancher la destinée.

Il voit tout le danger dont il est menacé;

il le voit, & ne fait que faire

pour l'éviter. Eh! comment s'y soustraire?

mordre, ou grincer les dents, seroit-il salutaire?

Il prit un parti plus sensé.

Le premier qui s'approche est par lui caressé;

aux autres avec grace il présente la patte.

Il danse, & de sa queue, en passant, il les flatte.

On se regarde, on rit. Robin s'en aperçoit,

& sent au fond du cœur renaître l'espérance.

Il se casse le col. Tubieu! qu'il est adroit!

disent nos Carabins. — Il fait la révérence.

On rit plus fort, — Il se tient droit,

monte la garde, & d'un air d'assurance,

se tourne à droite, à gauche, en portant pour
mousquet,

sur son épaule un cotteret.

On n'y tient plus: de la troupe ennemie

ce dernier tour calme l'ame adoucie.

Qu'il vive, dit l'un d'eux, & qu'il reste chez nous;

puisqu'à faire des tours il est vraiment habile,

nous en prendrons un autre, ignorant, inutile:

mais, amis, celui-ci doit nous apprendre à tout

combien le talent est utile.

Par M. FALLET.



A F A N T E.

MES jours , perdus pour le plaisir ,
 languissoient dans l'indifférence ;
 plus de trouble , plus de desir ,
 & partant plus de jouissance.
 J'ignorois jusqu'à l'espérance
 de pouvoir retrouver un jour
 cette heureuse & douce existence ,
 qu'autrefois je dus à l'amour.
 Mais enfin , j'ai connu ton ame ,
 Fanie , & mes yeux près de toi
 ont brillé d'une humide flamme ,
 & le bonheur renaît pour moi.
 Tous les mouvemens d'un cœur tendre ,
 que je crus à jamais perdus ,
 ils viennent de m'être rendus ,
 quand je n'osois plus y prétendre.
 Si je respire , si je vis ,
 ce n'est plus seulement pour vivre :
 à mes premiers goûts je me livre ,
 à ces goûts que m'avoit ravis
 le sombre ennui de me survivre ,
 De ce magique changement
 applaudis-toi , jeune Fanie :
 tu l'opéras en un moment ;

& Poète, aussi-tôt qu'Amant,
 j'ai retrouvé tout mon génie.
 De mon absence ne crains rien :
 le charme dont ton cœur me lie ,
 doit être mon dernier lien.
 Eh ! le moyen que je t'oublie !
 Je me connois , je t'appartien ,
 pour être à toi toute ma vie.
 Va , crois-moi, je ne donnerai
 que peu de soins à la fortune ;
 sa poursuite m'est importune :
 c'est pour t'aimer que je vivrai.
 Mon amoureuse inquiétude
 s'en va cherchant la solitude ;
 de toi, j'y vais m'entretenir ;
 j'y goûte mieux ton souvenir.
 J'en ai pris la douce habitude ,
 & je lui dois la certitude
 des beaux jours d'un long avenir.
 Assez heureux de ta tendresse,
 assez heureux de ton amour ,
 mon cœur retrouve sa jeunesse ,
 je l'y sens , elle est de retour.
 Je connois des tendres alarmes ,
 les mouvemens délicieux ;
 & c'est un effet de tes charmes ,
 si l'Amour de ses douces larmes
 vient encore humecter mes yeux.



A M O N E T L S.

NUL n'a vu tous ses jours filés d'or & de soie.
 Aux dégoûts, aux chagrins, l'univers est en proie.
 On passe en un moment de la joie aux douleurs ;
 Le matin dans les ris & le soir dans les pleurs.
 Tu connois le destin des jumeaux de la fable.
 Ce couple tour-à-tour heureux & misérable,
 après avoir foulé l'Olympe radieux,
 & goûté le nectar à la table des Dieux,
 victime d'une loi rigoureuse & fatale,
 descendoit tristement sur la rive infernale.
 Emblème ingénieux dont le sens est très-clair !
 Le ciel, c'est le plaisir ; la peine, c'est l'enfer.

Crains d'un lâche repos la fatigue accablante ;
 préfère à la mollesse une vie agissante.
 A trente ans, tu diras, des plaisirs détrompé :
 l'homme le plus heureux, c'est le plus occupé.
 Tout travaille & se meut dans la nature entière.
 Le plus petit insecte agit dans la poussière.
 Vois cette eau qui croupit : l'air en est empesté.
 Admire la fraîcheur & la limpidité
 de cette onde qui court, par des routes fleuries,
 féconder nos vergers, embaumer nos prairies.
 Le tems est un éclair pour le mortel actif.
 Le tems avec l'ondeuse pèse sur l'homme oisif.

Mais quel que soit l'état où ton penchant t'appelle ;
que la probité soit ta compagne éternelle.

La réputation est aisée à flétrir ;

c'est un cristal poli qu'un souffle peut ternir.

Le desir de l'honneur à tel point nous anime ,
qu'on veut être estimé de ceux qu'on mésestime.

On peut tout immoler , tout souffrir à ce prix.

On pardonne à la haine & jamais au mépris.

Le monde est une mer qu'agitent mille orages.

J'ai connu des écueils par mes propres naufrages.

Pilote mal-adroît , mais par ma faute instruit ,
je veux te voir au moins en recueillir le fruit.

Tout mon cœur sur les flots suit ta nacelle errante.

Un souffle du zéphir me glace d'épouvante ;

je crois ouïr gronder l'aquilon furieux ;

j'implore en ta faveur & les vents & les Dieux.

Vá , j'empêcherai bien qu'un calcul parricide ,

que souvent forme un fils barbarement avide ,

te fasse supputer le terme de mes jours :

j'en fais un sûr moyen : c'est de t'aimer toujours.

Ton père , à ton amour , à ta reconnoissance ,

a des droits plus sacrés que ceux de ta naissance ;

& prévenant sans cesse ou comblant tes souhaits ,

il veut régner sur toi par le droit des bienfaits.

Sans être misanthrope , aime la solitude ,

fais-y du cœur humain la difficile étude.

Que la Rochefoucauld , la Bruyère , Charon ,

s'apprennent à sonder cet abîme profond.

Qu'ils soient dans tous les tems tes oracles , tes guides ,

Ces amis-là , mon fils , ne sont jamais perfides.

L'homme bien rarement se montre tel qu'il est.
 En public il est vu sous le jour qui lui plaît.
 Il donne à ses défauts d'élégantes surfaces ;
 à la difformité l'apparence des graces.
 Dans ses déguisemens l'amour-propre est subtil :
 celui qui n'a qu'un œil se montre de profil.
 Au choix de tes amis sois donc lent & sévère ;
 examine long-tems ; la méprise est amère.
 Fuis les excès : l'avare est le bourreau de soi ;
 le prodigue est esclave , & l'économe est roi.
 Sans souci , sans terreur , il voit le jour naître ;
 lui seul est bienfaisant , & lui seul il peut l'être.
 Sous un vil intérêt ne sois point abattu.
 L'argent le cède à l'or & l'or à la vertu.
 Souvent de l'équité la borne est un peu juste :
 qui n'est pas généreux est tout près d'être injuste.
 D'homme adroit & rusé méprise le renom.
 Tout honnête homme est franc ; qui dit fin dit fripon.
 Que le destin te soit ou propice ou sévère ,
 de quelqu'infortuné soulage la misère.
 Tu le pburras , mon fils. Si tu naquis sans biens ;
 apprends l'art d'être utile avec peu de moyens.
 Hélas ! ce malheureux qu'on fuit , qu'on appréhende ,
 plaignons-le ; c'est souvent tout ce qu'il nous de-
 mande.
 D'une oreille attentive écoute ses revers ;
 il aime à raconter les maux qu'il a soufferts.
 Si ton cœur ne palpite au récit de ses peines ,
 puisse ton sang bientôt se tarir dans tes veines ?
 Ce souhait est celui d'une ardente amitié ;

Il vaut mieux n'être pas que d'être sans pitié.
 Rien ne doit l'étouffer dans une ame sensible.
 C'est une vérité peut-être , & bien horrible ,
 que l'homme en général naquit fourbe & pervers.
 L'intérêt est le dieu qui régit l'univers.
 Je le fais ; mais le tien te prescrit l'indulgence ,
 l'humanité , l'oubli , le pardon de l'offense.
 Qu'un orgueil dangereux n'aille point t'abuser ;
 il n'est point d'ennemi qu'on doive mépriser.
 Le plus foible souvent suffit pour nous détruire.
 Un sot même a toujours assez d'esprit pour nuire.
 En consacrant tes jours à de nobles travaux ,
 tu peux , sans les heurter dépasser tes rivaux.
 Sois hardi dans tes vœux : ce n'est pas au vulgaire ,
 c'est aux esprits bien-faits qu'il faut tâcher de plaire.

De ceux qui ne sont plus on vante les talens ;
 on n'aime point les morts , mais on hait les vivans.
 Si le ciel t'a doué d'un rayon de génie ,
 un jour tu sentiras l'aiguillon de l'envie.
 Au mérite , aux succès toujours son fiel se joint.
 Travaille à l'exciter , mais ne l'irrite point.
 Si tu veux défarmer sa vengeance funeste ,
 oppose à sa furie un air humble & modeste.
 Ainsi que la pudeur , de son doux incarnat
 colorant une Belle , augmente son éclat ,
 la modestie ajoute au talent qu'on renomme ,
 le pare & l'embellit : c'est la pudeur de l'homme.
 La modestie enchante , & l'amour-propre aigrit.
 C'est par le cœur qu'on plaît bien plus que par
 l'esprit.

Par des sues meurtriers ma paupière offensée
 D'un travail sérieux détournant ma pensée ,
 ma plume vagabonde , à coups précipités ,
 te trace en badinant , de fages vérités.
 De toi seul occupé dans ce champêtre asyle ,
 je veux que mon loisir te soit encore utile.
 Mais que vois-je? Déjà l'aurore au teint vermeil ,
 par sa foible lueur préparant ton réveil ,
 me déconvre tes traits qu'un doux sommeil repose.
 Ah ! je cours t'embrasser.... Mais j'hésite & je n'ose ...
 (Il n'est pas tems encor que ton œil s'ouvre au jour.)
 Mon amour me défend cette marque d'amour.

Par M. ROYOU.

IN-PROMPTU

SUR LES GLOBES.

TOUT globe tend à s'élever ,
 témoins ceux qu'on voit à Cythère.
 A ceux de Montgolfier combien je les préfère !
 c'est par eux qu'on peut se trouver
 dans les cieux , sans quitter la terre.

Par M. D'HERMITTE DE MAILLANNE.



LE FRÉLON ET L'ABEILLE.

F A B L E.

COMME tout a dégénéré,
 (disoit le Frélon à l'Abeille,)

 bien que votre travail forttement admiré,
 passe encor pour une merveille,
 nous autres connoisseurs, nous savons qu'en penser.
 Jadis, il avoit droit de nous intéresser.

Mais aujourd'hui... c'est autre chose.

« Comment, répond l'Abeille en travaillant toujours,
 » je n'entends rien à vos discours.

» Des mêmes sucs notre miel se compose.

» Ce sont les fleurs des champs, c'est le thym, c'est
 » la rose,

» ce sont les bouquets odorans

» qu'on employoit du vivant de ma mère.

» J'ai son secret & sa manière.

» Quel mal vous ai-je fait ? De mes petits talens

» me voyez-vous enorgueillie ?

» Je ne mérite point de susciter l'envie ;

» contentez-vous de vivre à mes dépens ».

Combien de Frélons dans le monde
 qui pourroient s'appliquer cette moralité !

Véritables fléaux de la société,

la Cour n'en manque point, & Paris en abonde.

Par M. NOGENT.

A P E R E T T E .

LA voyez-vous , cette jeune Perette ,
 aux pieds légers , quoique peu délicats ,
 en bavolet , en cheveux plats ,
 en jupe simple , mais proprette ?
 Eh bien ! de la pauvre fillette ,
 je voudrois pour toujours assurer le bonheur ,
 Ah ! qui me fait sentir le plaisir d'être aimée ,
 à des droits sacrés sur mon cœur !
 Par sa naïveté , Perette m'a charmée .
 En me versant du lait , salubre liqueur ,
 mon seul nectar , le soutien de ma vie ,
 elle me dit , avec l'air de candeur ,
 qu'elle m'aimoit à la folie :
 & puis , elle ajouta d'un accent enchanteur ,
 si j'ai dit , *je vous aime* , excusez , je vous prie ;
 contre moi , si ce mot excitoit votre humeur ! . . .
 Dans ce moment , quoique bien attendrie ,
 je ris de sa naïve peur ;
 mais après pour toujours Perette en fut guérie .
 O doux pouvoir du sentiment !
 Depuis cet aveu si touchant ,
 tout ce qu'elle fait fait me plaire ;
 elle a de l'esprit , des appas ,
 mon potage est meilleur , & mon lait est plus gras ;

présenté par la main de cette Ménagère.
 Perette, dans tes goûts ne sois jamais légère.
 Si tes soins assidus ne se démentent pas ,
 je te promets cette belle génisse ,
 aussi blanche que mes agneaux ,
 & qu'on auroit jadis offerte en sacrifice
 aux Dieux protecteurs des hameaux.
 Je te promets encore une brebis choisie,
 & je pourrai même à ce don
 ajouter ma chèvre chérie,
 la plus féconde du canton.
 Dans peu, ma gentille Bergère ,
 ton petit troupeau grossira ,
 & pour d'autre que moi ton cœur s'attendrira,
 Berger fidèle alors, sera très-nécessaire.

Tendre Perette, tu l'auras,
 oui, de ma main tu recevras
 pour Berger, pour époux l'amant le plus sincère ;
 qui connut l'amitié sentira mieux l'amour.
 Aime donc ta Maitresse en attendant ce jour ,
 & ne crains jamais sa colère.
 Si quelquefois tu pouvois me déplaire ,
 de la froideur si je prenois le ton ,
 reviens, reviens au moment même
 me dire encore, *je vous aime* ,
 & ta faute, ma chère, obtiendra son pardon.

*Par Madame la Marquise DE LA FÉ**.*



RETOUR A SAINT-MAUR.

JE vous revois , aimables lieux ,
 paisible & solitaire asyle ,
 où , loin du fracas de la ville ,
 tous les jours sont délicieux .

Mon cœur sent à votre présence
 tout ce qu'éprouve un tendre ami ;
 lorsqu'il revoit l'objet chéri
 dont il avoit pleuré l'absence .

Déjà le souffle du printemps
 a fait rajeunir la nature :
 les bois reprennent leur parure ;
 les prés , leurs tapis odorans .

Je reconnois ce doux ombrage
 où je bravois les feux du jour ;
 pour le silence & pour l'amour ,
 le Ciel fit naître ce feuillage .

Déjà sur les jeunes rameaux
 j'entends gémir la tourterelle ,
 exemple d'un amour fidèle ,
 rare , même chez les oiseaux .

Déjà Philomèle plaintive
 veille pour le plaisir des bois ;

& des sons touchans de sa voix
entretient la nuit attentive.

Voici les rivages fleuris
où, dans sa course tortueuse,
la Marne, moins impétueuse,
se joue, encor loin de Paris.

Malgré le penchant qui l'attire,
elle évite par cent détours
le lieu funeste, où pour toujours
elle doit perdre son empire.

Fuyant à regret de ses bords,
bientôt ses Nymphes éperdues
verront sous des loix inconnues
couler leurs humides trésors.

La Seine en son urne fatale
reçoit le tribut de ses eaux;
& sourit parmi les roseaux
des vains efforts de sa rivale.

Fière de paroître à nos yeux
dans tout l'éclat de sa richesse,
elle court au sein de LUTÈCE
rouler ses flots victorieux.

Vain orgueil ! fragile victoire !
Monté, tributaire à son tour,

elle voit finir sans retour
son nom, son empire & sa gloire.

Elle foumet aux flots amers
cette onde, long-tems invincible ;
& , comme une goutte insensible ,
se fond dans l'abîme des mers.

Fidèle & redoutable image
du sort qui menace les Grands ,
tu fais pâlir les Conquérans ,
mais tu n'étonnes point le Sage.

Ses jours coulent comme un ruisseau ,
qui, par des routes vagabondes ,
porte nonchalamment ses ondes
au lieu marqué pour son tombeau.

Saint-Maur , dans tes vertes prairies ,
ainsi vont s'égarer mes jours :
ainsi j'en charmerai le cours
par d'innocentes rêveries.

Et dans l'instant trop redouté ,
dernier bienfait de la nature ,
j'irai me perdre sans murmure
dans les flots de l'éternité.

Par M. GINGUENÉ.

À MESDAMES LA C. DE N. ET LA C. DE L.

Partant pour la campagne.

C'EN est fait ! vous partez , & dites hardiment
que vous n'êtes que deux à faire le voyage ;
vous comptez donc pour rien ce jeune & bel enfant ,
qui de vous ne diffère , hélas ! que par son âge ?

Il me semble que je le vois
entre vous deux tapi , vous luttant sans cesse ,
& pour prix de sa hardiesse ,
recevant sur ses petits doigts ,
mille coups d'éventail donnés avec adresse ,
mais sans colère toutefois ,
Pendant cette petite guerre ,
autour de vous on dira tout-à-tour :

Quel est cet enfant ? ... c'est l'Amour...
Mais de ces deux Beautés , laquelle est donc la mère ?

C'est celle-ci ... c'est celle-là ... mais , non.
Pour l'une vous gagez ? ... nous , nous gageons pour
l'autre ;
voyez ces yeux , ce teint , & ce corset mignon...
Oh ! Vénus , c'est la mienne... Oh ! non , car c'est la
nôtre...

Et parmi tous ces cris , ils auront tous raison.

Mesdames , croyez-moi , pour éviter le blâme
d'avoir ainsi pour rien causé tant de rumeurs ,
écoutez un conseil que je crois des meilleurs ;
qu'ainsi que vous , l'Amour mette un habit de femme ,
on vous prendra pour les trois sœurs.

Par M. LEGRAND.

LE VRAI DANS LE FAUX, OU LE CAPRICE, ROMANCE.

AIR : *Ces jours passés mes moutons s'égarèrent.*

DES cœurs trahis j'ignorois le martyre,
& j'en faisois plus d'un conte joyeux ;
pleurs de dépit m'avoient toujours fait rire ;
pleurs de dépit mouillent enfin mes yeux.

O gens de bien qu'on trompe & qu'on délaisse,
vous n'êtes pas si fols que je croyois ;
il n'est pas sûr que j'en pleure sans cesse,
mais je réponds de n'en rire jamais.

Eglé m'aimoit, m'adoroit, disoit-elle ;
j'étois l'unique & j'étois le premier :
je la rendois aussi folle que belle...
O gens de bien ! à qui donc se fier ?

J'y crus enfin, je devins sa conquête ;
mais je ne sais ce qu'il en arriva :
à peine, hélas ! j'avois perdu la tête ;
dans son bon sens Eglé se retrouva.

Beauté sans foi, ris de ma plainte amère,
ris, mais ton cœur sera bientôt frappé ;

L ij

las ! un jour vient que l'on est plus sincère,
 c'est ce jour-là que l'on est plus trompé.

Ainsi Lindor déplorait sa misère ;
 l'Amour passa : « Dis-moi, malin enfant,
 » Eglé fut-elle ou menteuse ou légère ?
 » est-ce noirceur ? n'est-ce que changement ?

» Hélas ! mon fils, dit l'Amour, c'est caprice ;
 » par fois on trompe avec sincérité ;
 » heureux encore, Amans, quand il se glisse,
 » dans le mensonge, un peu de vérité » !

Par M. GROUVELLE.

A LA MARQUISE DE * ,

*Tandis qu'elle soupait avec son amant ,
 qui étoit borgne.*

HO, sans avoir l'art de feindre,
 d'Argus fut tromper les cent yeux ;
 nous n'en avons qu'un seul à craindre :
 pourquoi ne pas nous rendre heureux ?

Par VOLTAIRE.



LA PÊCHE,

Fragment d'un Poëme sur le Printems.

Sous ces arbres penchés, qui de leur ombre immense,

des ruses du pêcheur protègent le silence,
l'eau tranquille languit dans son cours paresseux ;
elle baigne, & l'on voit le long des bords mousseux,
une écume blanchâtre, & monter & descendre,
& l'humide limon se noircir & se fendre.

Sur la rive du lac, le pêcheur matinal,
de la pêche a porté le champêtre arsenal,
le cordonnât mobile, & la ligne étendue,
qui dans ses mains s'allonge, & dans l'eau diminue,
la mouche, l'hameçon & sous ces faux appâts,
qui promettent la vie & donnent le trépas.

Aux premiers feux du jour, les habitans de l'onde,
ont ranimé sans bruit leur retraite profonde.

Le pêcheur, de leurs jeux paisible observateur,
leur présente avec art son hameçon trompeur ;
l'hôte imprudent des eaux vient, fuit, revient encore,
suit l'amorce perfide, & de l'œil la dévore,
glisse, descend, remonte, & la saisit soudain.

Si la victime est foible, alors avec dédain,
on rend à leur séjour diaphane & mobile,
de ce peuple muet la jeunesse inutile.

Mais quand du sein profond de leur sombre palais,

à travers les détours de leurs roseaux épais,
 ou de l'abri fangeux de l'antique racine
 des arbres dont le front sur les ondes s'incline,
 la ligne se courbant sous de riches fardeaux,
 enchaîne avec honneur les souverains des eaux;
 le pêcheur attentif & palpitant de joie,
 adroitement, fatigue & dirige sa proie :
 il attire tantôt l'anguille au corps d'argent,
 qui s'arrondit, serpente & glisse en s'allongeant;
 tantôt la truite agile aux couleurs inégales,
 que des taches de feu marquent par intervalles;
 la carpe aux bords légers, & qui rebelle encor,
 fait vaciller l'éclat de ses écailles d'or,
 & la perche azurée, & le brochet avide,
 tyran dévastateur de l'empire liquide.

Par M. DE BOISSOSLIN.

LE MIDI.

IL est midi, c'est l'heure où Clémentine
 va se montrer dans le Palais Royal;
 au même lieu maint Bourgeois s'achemine,
 pour y régler sa montre qui va mal;
 dans le salon d'un Grand qui le protège,
 je vois entrer l'intrigant Sélicourt;
 vers l'autre neuf où Thémis tient le siège,
 l'Avocat marche & le Procureur court;
 chemin faisant, le plaideur les assège :
 maint grand Seigneur demande s'il est jour ?
 plus d'un Gascon se dit : Où dinérai-je ?

Par M. PONS DE VERDUN.

JÉ L JÉ G T JE.

POURQUOI ne me rendez-vous pas
les doux instans de ma jeunesse ?

Dieux puissans ! ramenez la course enchanteresse
de ce tems qui s'enfuit dans la nuit du trépas.

Mais quelle ambition frivole !

Ah, Dieux ! si mes desirs pouvoient être entendus,
rendez-moi donc aussi le plaisir qui s'envole

& les amis que j'ai perdus !

Rien ne peut, dans la vie, être toujours le même ;
ce qu'on aimoit jadis n'est plus ce que l'on aime :

le cœur enfin doit s'épuiser ;

je le sens, je n'ai plus l'âge heureux de l'ivresse ;
la froide expérience amène la sagesse,

& mes songes dorés vont bientôt s'effacer.

O rive d'Arpajon ! solitude riante

où l'Orge fait couler son onde transparente !

les vers que ma main a gravés

sur tes saules chéris, ne sont-ils plus encore ?

le tems les a-t-il enlevés,

comme les jeux de mon aurore ?

O désert ! confident des plus tendres amours ;

depuis que j'ai quitté ta retraite fleurie,

que d'orages cruels ont tourmenté mes jours ?

ton ruisseau, dont le bruit flattoit ma rêverie,

plus fidele que moi, sur la même prairie,

fait constamment le même cours;
 ton bosquet porte encore une cîme touffue,
 & depuis dix printems, ma couronne a vieilli,
 & dans les régions de l'éternel oubli,
 ma jeune amante est descendue.

Quand irai-je revoir ce fortuné vallon
 qu'elle embellissoit de ses charmes?
 quand pourrai-je, sur son gazon,
 répandre mes dernières larmes!

D'une tremblante main, j'écrirai dans ces lieux:
 c'est ici que j'étois heureux!

Amour! Fortune, Renommée!

vos bienfaits ne me tentent plus!

la moitié de ma vie est déjà consumée,
 & les projets que j'ai conçus
 se sont exhalés en fumée.

De ces moissons de gloire & de félicité
 qu'un trompeur avenir présentait à ma vue,
 malheureux! qu'ai-je rapporté?

l'empreinte de ma chaîne & mon obscurité:

l'illusion est disparue;

je pleure maintenant ce qu'elle m'a coûté;

je regrette ma liberté

aux Dieux de la faveur si follement vendue...

Ah! plutôt que d'errer sur des flots inconstans,
 que n'ai-je eu le destin du laboureur tranquille!
 dans sa cabane étroite, au déclin de ses ans,
 il repose, entouré de ses nombreux enfans:
 l'un garde ses troupeaux, l'autre porte à la ville,
 le lait de son étable ou les fruits de ses champs,

& de son épouse qui file
il entend les folâtres chants.

Mais le tems même à qui tout cède,
dans les plus doux abris, n'a pu fixer mes pas !
aussi léger que lui, l'homme est toujours, hélas !
mécontent de ce qu'il possède
& jaloux de ce qu'il n'a pas.

Dans cette triste inquiétude,
on passe ainsi la vie à chercher le bonheur.
A quoi sert de changer de lieux & d'habitude,
quand on ne peut changer son cœur ?

Par M. LÉONARD.

LA MAISON DE SILVIE.

POUR être heureux, voudriez-vous, Lélie ;
suivre mon conseil, le voici.
Faites comme l'on fait ici,
râchez d'être admis chez Silvie.

Notre cité par elle est embellie ;
on y tient de mauvais discours
contre elle & contre ses amours ;
mais on est admis chez Silvie.

A radoter elle passe sa vie :
nul ne l'écoute ; & cependant,
malgré ce babil assommant,
on veut être admis chez Silvie.

L v

Cette héroïne est assez peu jolie ;
 mais enfin cela fait honneur.
 Tout le monde vous dit : « Monsieur,
 » vous êtes admis chez Silvie.

De la santé, c'est la grande ennemie ;
 & quand un homme est décharné,
 languissant, pâle & ruiné,
 c'est qu'il est admis chez Silvie.

Des louis d'or souvent l'ont attendrie,
 bien qu'elle parle sentiment ;
 & tout homme pour son argent,
 est bientôt admis chez Silvie.

De tous états elle fait compagnie ,
 Guerriers, Commis, Robins, Traitans,
 Moines, Abbés, Bourgeois, Manans,
 sans choix, sont admis chez Silvie.

J'en dois aussi, moi, faire la folie.
 J'attends : c'est là comme au moulin ;
 mais mon tour viendra d'être enfin ,
 comme un autre, admis chez Silvie.

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.



A M. LE VICOMTE DE B. B.

*En réponse à des vers qu'il m'avoit adressés
à Fontainebleau.*

LASSÉ de tout, en proie à la tristesse,
depuis long-tems j'étois mort aux plaisirs ;
 & le Chantre de la tendresse
 n'avoit plus même de desirs :
 lorsqu'à ma paupière éblouie,
 dans le plus brillant appareil,
se matin vint s'offrir, à l'instant du réveil,
une Beauté piquante au visage vermeil,
aux épaules d'albâtre, à la gorge arrondie.
Répandu sur ses traits, un reste de sommeil
 la rendoit encor plus jolie.

Je reconnus la Muse si chérie,
 qui toujours promenant sa foi,
de mes liens jadis, sans trop savoir pourquoi,
 s'étoit brusquement dégagée :
 je crus qu'elle étoit corrigée,
 & qu'elle revenoit à moi.

Je voulus l'embrasser : arrête, me dit-elle,
 « B... m'offre aujourd'hui son zèle ;
« pour lui seul désormais je garde ces appas.
« Tu me servis trop mal : tiens, je sors de ses bras ;
 « regarde comme je suis belle !
 « lis ce billet qu'en vers plus doux
« n'eût point tracé jadis l'ingénieux Horace ;

L vj

« il l'écrivit sur mes genoux ;
 « en le dictant j'ai signé ta disgrâce ;
 « il faut nous séparer : adieu.
 « Tu ne me verras plus, car B... me rappelle :
 « tous les amans que j'eus, Anacréon, Chapelle,
 « la Fare & Saint-Aulaire, & Vendôme & Chauvieu,
 « je les retrouve en lui, je lui serai fidelle ».

Par M. le Chevalier DE BERT.*

Cette pièce & les deux autres du même Auteur, insérées dans ce volume, sont tirées du Recueil de ses Œuvres, qui doit paroître incessamment, chez Hardouin, Libraire, au Palais Royal. (*Note de l'Editeur.*)

A UNE FEMME FACILE.

QUOI, votre cœur cède au premier assault !
 ah ! c'est aussi plus vite qu'il ne faut.
 Pour Dieu, Madame ! ayez donc plus de tête,
 & , fussiez-vous plus belle que Vénus,
 si vous voulez garder une conquête,
 sachez du moins accorder un refus.

Par M. NOGENT.



É P I T R E

A une Femme de dix-huit ans.

DEPUIS les femmes à vapeurs ,
 jusqu'aux plus sublimes coquettes ,
 des colombes jusqu'aux fauvettes ,
 j'avois promené mes ardeurs ;
 victime de ma bonhomie ,
 je voulois déjà prudemment
 borner le roman de ma vie ,
 & finir par le sentiment.

Mais ton humeur douce & volage
 vient bouleverser mes projets.

Me voilà guéri pour jamais
 du ridicule d'être sage.

Oui, j'en jure par ton œil noir ,
 & l'art de ta coquetterie ,
 par les coussins de ton boudoir ,
 & je reviens à la folie.

Comment ! que vois-je ? à dix-huit ans ,
 perfectionner la science

de la plus longue expérience !
 avoir trompé dix-huit amans !

Toujours plus friponne & plus belle ,
 dire des sermens que tu fais ,
 & multiplier tes attraits
 par le plaisir d'être infidèle ;

te réserver pour le moment,
 un caprice qui te réveille ;
 oublier l'amant de la veille ,
 n'adorer que l'objet présent ,
 & quelquefois par fantaisie ,
 par régime avoir d'autres goûts ,
 & revenir à ton époux ,
 pour te guérir de l'insomnie ;
 voilà de la philosophie !
 Je sais qu'un vulgaire hébété ,
 qui n'ayant jamais eu d'estime
 que pour la médiocrité ,
 ne pardonne point au sublime ,
 va t'importuner de clameurs :
 as-tu besoin d'être estimée
 de tes imbecilles censeurs ?
 tu n'as besoin que d'être aimée.
 Dis-moi si dans l'obscurité
 d'une bourgeoise cotterie ,
 la vertu confinoit ta vie ,
 aurois-tu la célébrité
 des Graces & de la Beauté ?
 Ninon tristement vertueuse
 pour son siècle n'eût rien été :
 Ninon , philosophe , est fameuse ,
 & passe à la postérité.
 De ses talens sois idolâtre ,
 promets toujours, toujours trahis ,
 & que tes billets soient écrits
 comme le billet à la Châsse

En tout , il faut aller au grand ;
 un parjure , une perfidie ,
 un scandale bien éclatant ,
 annoncent toujours du génie :
 Moi , qui suis un observateur ,
 quand je vis ta brillante aurore
 promettre au monde le bonheur ,
 comme un printemps qui vient d'éclore ,
 je dis , prévoyant tes succès ,
 une merveille va paraître :
 conviens-en , tes premiers essais
 ont tous été des coups de maître .
 Tu n'as point eu l'air débutant
 d'une jeune & simple novice ,
 ni cette innocence factice ,
 que l'on rapporte du couvent .
 L'Amour & tout son pathétique
 ne t'ont pas émue un instant ,
 & tu traitas le sentiment
 comme on traite une erreur gothique .
 Au lieu de l'ingénuité ,
 & de ces paupières baissées ,
 qui d'un cœur neuf & tourmenté
 cachent les timides pensées ,
 des yeux périllans de desir ,
 une démarche cavalière ,
 t'annoncèrent dans la carrière
 tout le monde put concourir :
 dans cette carrière honorable
 tout le monde vola soudain ;

à tes yeux, le plus libertin
 eut droit d'être le plus aimable.
 Oh ! c'est bien juste ! on dit de plus
 que le vainqueur dans son délire
 ne prit point de soins superflus,
 pour se former, & pour s'instruire.
 Bien mieux que lui tu connoissois
 les voluptés enchanteresses ;
 tu sens épuiser les caresses,
 de l'Amour éguiser les traits ,
 te livrer à lui sans scrupule ,
 fixer les desirs rajeunis ,
 & sur la tête d'Adonis
 placer la couronne d'Hercule.
 Sais-tu que cet art est profond ?
 Et nos coquettes honoraires,
 qui n'ont jamais goûté Platon ,
 feroient, ma foi, tes écolières.
 Le désordre de ton maintien,
 cette parfaite indifférence ,
 pour une sorte bienfaisance,
 feront époque, & prouvent bien
 que tu veux réformer Cythère ,
 enseigner à tous les amans
 un autre art d'aimer & de plaire ,
 supprimer soupirs & tourmens,
 d'un long siège épargner la gêne,
 & courir vite au dénouement ,
 tandis qu'une prude est à peine
 au premier feuillet du roman.

Tout Paris te rendra justice.
 Paris, ton théâtre brillant,
 a besoin d'une grande actrice,
 qui lui montre un nouveau talent.
 Oui, tu vivras dans la mémoire :
 après tant de galans exploits,
 sans trop d'amour-propre, tu crois
 qu'on ne peut surpasser ta gloire.
 Qu'il ne soit donc rien dérobé
 à cette gloire qui t'honore :
 il ne te faut plus qu'un abbé,
 si tu veux t'illustrer encore.
 Peut-être aussi j'aurai mon tour,
 moi, qui ne fers qu'en volontaire
 sous les étendards de l'Amour ;
 prends-moi, quitte-moi, tour-à-tour,
 comme un soldat auxiliaire.
 Va, c'est une variété
 qui n'aura point de conséquence ;
 je te permettrai l'inconstance :
 elle est bonne pour ma santé.
 Dans une belle nuit d'été,
 nous pourrons, sans trop de mystère,
 fredonner d'une voix légère
 un cantique de volupté.
 Enivre mes sens de délices,
 ouvre-moi ton temple charmant :
 je te promets les sacrifices
 d'un pontife jeune & fervent.
 Je vais vivre dans l'espérance

d'être deux heures ton amant ;
 je te jure , qu'en attendant ,
 j'aurai beaucoup de patience ;
 tu me verras vite accourir ,
 lorsque tu voudras me sourire ;
 adieu , ne perds point à me lire ,
 des momens faits pour le plaisir.

Par M. DOIGNÉ.

ÉPITAPHE

*De Madame la Marquise de Tourny ,
 gravée sur son tombeau dans l'Eglise
 de la Falaise , près de Meulan.*

ESPRIT, grace, jeunesse, & fortune & beauté,
 sous ces titres si chers, où notre orgueil se fonde,
 Tourny, dans un seul jour, hélas! a tout quitté,
 & possédant son ame en une paix profonde,
 sans effroi, sans regret, elle a vu fuir le monde,
 & s'avancer l'éternité.

Par M. ROUCHER.



LA CONSOLATION,

CONTE IMITÉ D'ATHÉNÉE.

LAS de Psyché, las de sa mère,
 & voulant user de ses droits,
 l'Amour s'envola de Cythère,
 y laissant flèches & carquois.
 Flèches ! je faux, il en prit une.
 Tandis qu'il solâtre en chemin,
 la flèche échappe de sa main.
 Il en rioit ; mais la Fortune
 la détourne si dextrement,
 qu'au lieu du cœur de l'inhumaine,
 qu'auroit blessé ce Dieu charmant,
 elle effleura le pied d'Ismène.
 Ismène crie. A ses sanglots,
 déjà l'Amour est auprès d'elle.
 Verra-t-il souffrir une Belle,
 sans vouloir soulager ses maux ?
 « Ne regrette point la blessure
 » que je t'ai faite innocemment.
 » Que mon nom, dit-il, te rassure ?
 » je ne promets rien vainement ;
 » entre en partage de mes charmes ;
 » allume & sens tous mes desirs,
 » & que la source de tes larmes
 » devienne celle des plaisirs ».

Par M. le Marquis DE XIMENÈS.

STANCES SUR L'ITALIE.

QU'AI-JE donc vu dans l'Italie ?
misère, astuce, pauvreté,
grands complimens, peu de bonté,
& beaucoup de cérémonie.

Des Monsignors soi-disant. Grands,
seuls dans leurs palais magnifiques,
de sots, d'illustres fainéans,
sans argent & sans domestiques,

La nature envain bienfaisante
veut enrichir ces lieux charmans :
des bigots la main désolante
étouffe ses plus doux présens.

Ces beaux lieux du Pape bénis
semblent habités par les diables,
& ses habitans misérables
semblent damnés en paradis.

Par VOLTAIRE,



SUR LE LUXE (1).

SORS de la tombe, fors, réveille-toi, Boileau;
 rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau;
 mais laisse en paix Corin, misérable victime,
 immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
 Près des mauvaises mœurs, que font les mauvais vers?
 laisse-là nos écrits, & combats nos travers;
 viens, je veux à tes traits les livrer tous ensemble;
 le luxe, dans lui seul ce monstre les rassemble.
 Quoi! sur nos mœurs encor des sermons importuns,
 des déclamations, de tristes lieux communs!
 Des lieux communs! non, non. Si je disois : Dorante
 fait briller à son doigt deux mille écus de rente;
 ce Commis, échappé de l'ombre des bureaux,
 fait courir deux valets devant ses six chevaux;
 de l'épais Dorilas, que Paris vit si mince,
 le fallon coûte autant que le palais d'un Prince;
 ce Traitant dans un jour consume plus dix fois,
 qu'il ne faut pour nourrir son village six mois :
 voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue,
 Mais si je dis : cet homme attendu sur la roue,
 pour son faste orgueilleux courbe tout devant lui;
 ce qui perdit Fouquet, l'absoudroit aujourd'hui;
 ce vieux Prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'énivre,
 qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre;

(1) Cette pièce est attribuée à M. l'Abbé de Lille, de l'Académie Française.

cette Beauté vénale , émule de Deschamps ,
 des débris de vingt Ducs scandalise Longchamps ;
 de sa vile moitié ce trafiquant infâme ,
 étale impudemment l'or que paya sa femme :
 sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?
 Non ; grâce à vos excès , mes vers seront nouveaux.
 Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zèle ex-
 trême

donne tort au bon droit & rend faux le vrai même.
 Equitables censeurs , fuyons dans nos écrits ,
 les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
 Sur un petit Etat jugeant un grand Royaume ,
 je ne viens point loger nos Princes sous le chaume ;
 ravalier nos Crassus aux Romains du vieux temps ;
 des pois de Curius régaler nos Traitans ;
 à nos jeunes Marquis , si fous de leur parure ,
 du vieux Cincinnatus faire endosser la bure ;
 à nos galans Seigneurs citer le dur Caton.
 Non , je serois Gothique ; & le morne Barton ,
 fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire ,
 à de pareils discours se pâmeroit de rire.
 Il est un luxe utile & décent , j'en conviens ,
 permis aux grands états , aux grands noms , aux
 grands biens ,

qui jusqu'au dernier rang refoulant la richesse ,
 fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
 Il est un autre luxe au vice consacré ,
 de l'active industrie enfant dénaturé.
 L'orgueil seul éleva ce colosse fragile ;
 son simulacre est d'or , & ses pieds sont d'argile.

La vanité le sert ; l'orgueil à ses genoux ,
 immole sans pitié , fils , femme , pere , époux.
 Squelette décharné , son étique figure
 affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure.
 Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux ,
 & son trône s'élève au milieu des tombeaux.

Mais j'entends murmurer de graves Politiques ,
 Gens d'état , Financiers , Auteurs économiques ;
 de leurs discours subtils j'aime la profondeur ;
 mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.

Voyons : d'un luxe adroit les savans artifices ,
 ont de nos jours , dit-on , varié les délices.
 Malheureux qui se fie à ses prestiges vains !
 de nos biens , de nos maux , les ressorts souverains ,
 quels sont-ils ? la nature , & sur-tout l'habitude.
 En vain de ton bonheur tu te fais une étude ;
 sous l'humble toit du sage , heureux sans tant de soins ,
 le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins ,
 Dis-moi : quand l'air plus pur & la rose nouvelle ,
 loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle ,
 si d'un riche parterre , orné de cent couleurs ,
 mille vases brillans ne contiennent les fleurs ,
 si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages ,
 si l'eau ne rejailit parmi des coquillages ,
 en retrouves-tu moins le murmure des eaux ,
 le doux baume des fleurs , le doux chant des oi-
 seaux ?

L'art se tourmente en vain : la fraise que le verre
 par de fausses chaleurs , couve au fond d'une serre ,
 a-t-elle plus de goût ? faut-il que ces pois verts ,

pour flatter ton palais , insultent aux hivers ?
 Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche ,
 d'un jus plus savoureux parfume-t-il la bouche ?
 Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
 d'altérer la nature & de gâter ses biens.
 L'art te donne , à grands frais , d'imparfaites pré-
 mices :

des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.
 Ces dons prématurés sont moins piquans pour toi ,
 que ceux que la nature assaisonne pour moi.
 Va , rassemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
 joins l'hiver à l'été , le printems à l'automne ;
 transporte , pour languir dans l'uniformité ,
 la cité dans les champs , les champs dans la cité ;
 qu'enfin le jour en nuit , la nuit en jour se change ;
 de tous ces attentats la nature se venge ,
 & ne laisse , en fuyant , que des sens émoussés ,
 un cerveau vaporeux & des nerfs agacés.
 Puis vante-vous le luxe & ses recherches vaines !
 stérile en vrais plaisirs , adoucit-il nos peines ?
 charme-t-il nos douleurs ? ce monde de valets
 a-t-il du fier Chyrifès chassé les maux secrets ?
 d'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille ,
 où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
 Demande au vieux Narcis si sa bague une fois
 calma le dur accès qui vint tordre ses doigts.
 Non , dans de vains dehors le bonheur ne peut être ,
 & dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
 Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
 prétend-il vivre ? Non , il ne veut qu'éblouir.

Dans

Dans les discours publics il met sa jouissance.
 De l'éclat ruineux de sa folle dépense,
 veut-on le corriger ? le moyen n'est pas loin ;
 ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
 Faites qu'incognito sa maîtresse soit belle ;
 & je veux, dès demain, le voir époux fidèle.
 Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
 & je me fais garant de sa frugalité.

L'or, pauvre genre-humain, vous fut donné, je
 pense ,
 pour être le hochet de votre vieille enfance.
 L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement ;
 l'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
 Dis-moi, de ces deux fous lequel l'est davantage,
 ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,
 ou le sot fastueux qui, fier d'un vrai fracas,
 le dépense en objets dont il ne jouit pas ?
 Le chef de ses concerts lui choisit sa musique,
 des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
 un cuisinier ses mets. Jouissant par autrui,
 il ne voit, ni entend, ni ne mange pour lui.
 Heureux encore, heureux, si les airs qu'il se donne
 font rire à ses dépens, sans ruiner personne !
 car nous sommes bien loin de ce siècle grossier,
 où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.
 O quels pleurs verseroit un nouvel Héracrite !
 que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
 s'il voyoit chaque état d'un vain faste s'enfler,
 jusqu'à l'homme opulent, le pauvre se gonfler,
 le seigneur aux commis disputer l'élégance,

Année 1785.

M

le Duc des Traitans même affecter la dépense ,
& ceux-ci dans un wist hazarder sans effroi
plus qu'en six mois entiers ils ne rendent au Roi !

Toutefois dans le luxe il est un trait que j'aime ,
c'est qu'au moins il nous venge & se détruit lui-même ,

& toujours son désastre est près de ses succès ;
car dans un tems fécond en monstrueux excès ,
envain vous m'étalez des sottises vulgaires ;
vîte engloutissez-moi tout le bien de vos pères :
ou dans votre quartier obscurément fameux ,
dans vos salons bourgeois végétez donc comme eux.

Mondor de cet avis sentit bien l'importance ,
déployant dans son faste une noble insolence.

Mondor se ruinoit avec un goût exquis.

Boucher lui vendoit cher ses élégans croquis ;

Géliote chantoit dans ses fêtes superbes ,

Préville & du Gascon lui jouoient des proverbes.

Sa Laïs à prix d'or lui vendant son amour ,
traitoit aux frais du sot , & la ville & la cour.

Enfin, son bilan vint : plus d'amis , sa maîtresse
d'avance avoit ailleurs su placer sa tendresse.

Lui, sans pain, sans asyle, & d'un fatal orgueil ,
en habit jadis noir, portant le triste deuil ,

dans quelque vieux grenier va cacher sa misère ,
& pour comble de maux ... il est époux & pere.

Damis vous soutiendra , qui l'eût pu soupçonner ?
que pour faire fortune il faut se ruiner.

Je le veux : toutefois peut-être est-il peu sage
de risquer ce qu'on a pour avoir davantage.

Il a beau répéter, prodigue intéressé :

« le Roi fait qu'aux états j'ai seul tout éclipsé.

» Au dernier camp, la cour en doit être informée;

» j'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée ».

Le Roi, la cour, malgré des services si beaux,
laissent en pleine rue arrêter ses chevaux.

Trop heureux le mortel, dont la sage balance
donne un juste équilibre à sa noble dépense,

qui fait avec l'éclat joindre l'utilité,

l'abondance au bon goût, au plaisir la santé,

sans prodigalité comme sans avarice !

Qui l'eût cru que le luxe unit ce double vice ?

tout est plein cependant d'avares fastueux.

Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux.

Il pouvoit rendre heureux sa famille & lui-même ;

sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;

un bon maître eût instruit ses enfans ; ses amis

à sa table, à leur tour, se seroient vus admis ;

& d'un bon vin d'Aï l'influence féconde

eût fait courir les ris & la joie à la ronde.

Mais, placé par le sort près d'un riche voisin,

sur sa magnificence il veut monter son train ;

& pour l'air d'être heureux, perdant le droit de
l'être,

il s'est fait indigent, de peur de le paroître :

pour son lesté équipage, il fondit ses contrats ;

le foin de ses chevaux est pris sur ses repas.

En faveur des rubis, dont sa femme étincelle,

hier chez l'usurier on porta la vaisselle.

Son cocher coûte cher. En revanche à son fils

M ij

il achete , au hazard , un pédant à bas prix.
 Et le cruel enfin condamne dans sa rage ,
 sa fille au célibat , & sa femme au veuvage.
 Eh , mon ami , crois-moi , ton éclat fait pitié !
 le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pié ;
 & ton char fastueux promène la misère.

« En effet , me répond ce gros millionnaire !
 » ce discours , que j'approuve , est bon pour un
 » faquin ,

» dont l'aisance éphémère expirera demain.
 » Avoir du goût chez lui seroit une insolence ;
 » mais moi , chargé du poids d'une fortune immense ,
 » je dois m'en délivrer avec le noble éclat
 » que demande mon nom , qu'impose mon état ».

Quoi , ton or t'importune ? ô richesse imprudente !
 pourquoi donc près de toi cette veuve indigente ;
 ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim ,
 & ces filles sans dot , & ces vieillards sans pain !
 Ton or te pese , ingrat ! connois la bienfaisance ,
 sois pour les malheureux une autre providence.

Aux mains de ton pasteur cours déposer le prix
 des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.

Dote les hôpitaux : qu'une aumône secrète
 surprenne l'indigent au fond de sa retraite.

Du moins si tes bienfaits n'osent rester obscurs ,
 encourage nos arts & décore nos murs.

La Peinture à tes soins remet ce jeune élève ;
 ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'achève :
 ce monument gothique offense les regards. . . .

Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres & d'arts

Vois-tu près de tes parcs , sous ton château superbe ,
 ces spectres affamés qui se disputent l'herbe ?
 vois-tu tous ces vassaux , filles , femmes , enfans ,
 de ton domaine ingrat abandonner les champs ?
 Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile ;
 laisse-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile ;
 & que ses humbles toits , réparés à tes frais ,
 pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

F I N.

T A B L E.

MONSIEUR D'ARNAUD , *Conseiller
d'Ambassade de Saxe.*

A M. le Comte de Haga , page 5

M. ARTAUD.

A M. le Marquis de Villette ; 84

M. BEAUGEARD , de Marseille.

Le Borgne avare , 144

M. BEFFROY DE REIGNY.

Couplets à une jeune Danseuse , 159
Mes malheurs , Stances du Souffleur de la Comédie
de Sainte-Assise , 177

M. BER * *.

La Violette , 25
Les Talens d'emprunt , 104

M. le Chevalier DE BERT *.

A Madame la Marquise de * * , 35
A Madame la Comtesse de Saint-Anl * * , 97
A M. le Vicomte de B. . . . 251

M. BLIN DE SAINMORE , Censeur Royal.

Remercement à S. A. I. Madame la Grande-
Duchesse de Russie , 169
A une jeune Princesse à la représentation d'Orpha-
nis , 196

M. BODARD.

L'Ombre de M. de Gébéliu , à M. le Comte d'Albon ,
257.

M. DE BOISJOLIN.

La Pêche , fragment d'un Poëme sur le Printems ,
245

Fau M. BORDE , de l'Académie de Lyon.

Epigramme , 31
Autre , 28

M. le Chevalier DE B**.

Vers pour le Buste du Prince Henri ; 12
In-promptu fait à l'Opéra de Castor , 206.

Madame la Baronne DE BOURDIC.

Épître de Coriolan à M. de la Harpe , 119
A Madame de ** , qui fit un vœu pour avoir des
enfants , 167.

M. B. DE V.

A l'Amitié , 32
Le Peureux , 103
La crainte ridicule , 170
Le Solliciteur trop modeste , 198.

M. DE CHATEAUGIRON , Officier au
Régiment de Normandie.

Epigramme , 36

M. DE LA CHABEAUSSIÈRE.

Boutade , 95

M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

Bagatelle , 7
Lettre d'un Père , 23
Les Noms propres , 42
Le Départ , 108

Epigramme,	139
Style du Palais ,	160
Les Vœux de l'Amour,	207
La Bonne-foi ,	226
La Maison de Silvie ,	249

M. l'Abbé DELILLE, de l'Académie Française.

A Madame le Brun, de l'Académie Royale de Peinture ,	72
Sur le Luxe ,	261

M. DES GRANGES.

Les Pieds mignons, Couplets ;	185
-------------------------------	-----

**M. D'HERMITTE DE MAILLANE ,
Conseiller au Parlement de Provence.**

Description de la fontaine de Vaucluse ,	45
Sur les Globes ,	235

M. DOIGNI, Gentilhomme ordinaire du Roi.

Aux mânes de ma mère ,	29
La servitude abolie dans les Domaines du Roi ,	57
A M. le Comte de la Touraille ,	186
Epître à une femme de dix-huit ans ,	253

M. l'Abbé DOURNEAU, C. D. S. D.

La politesse Gasconne ,	112
Le mot d'avis ,	181

M. DROBECQ.

Les Charades ,	117
----------------	-----

M. DU CHOSAL, Avocat en Parlement.

Epître à l'Editeur d'un Recueil de Poésies ,	63
--	----

T A B L E.

275

M. DUHAMEL DE LANDELLE.

In-promptu sur la nomination de M. de Suffren
à la dignité de Vice-Amiral de l'Inde, 126

M. le Chevalier DUPUY DES-ISLETS.

Epigramme , 41
Autre, 98
Épître à M. le Marquis de G ** , 161
Aux mânes d'un ami, 103
A Madame la Marquise de ** , en lui envoyant la
traduction de Tibulle, 115

M. D.

La carrière du Théâtre , 81

M. FALLET.

Les Fraters & le Chien , Fable , 227

Madame la Marquise DE LA FÉR**.

La Vache & le Loup , Fable, 17
Le Cheval & l'Ane, Fable, 71
Le Lion , le Cheval & le Renard , Fable, 87
A Perette, 227

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

L'avantage du nombre , 87
Mot d'un ancien , 129

M. FRÉRON.

Couplets chantés chez M. d'Estaing , 69

M. GARNIER.

La Femme inconsolable , Chanson ,

M v

M. GINGUENÉ.

Épître à une mère de famille	19
La Confession du Confesseur,	241
Le Retour à Saint-Maur,	239

M. GORSAS.

Adieux d'une mère à son enfant, dont elle étoit obligée de quitter la nourriture,	39
---	----

M. GOULARD.

Adieux à Thémire,	109
Vers à M. le Comte de * * ,	297

M. le Marquis DE GOURDON.

In-promptu ,	56
Couplets à Madame de L * * pour sa fête ,	111

Feu M. GRESSET, de l'Académie Française.

Quatorze ans, Couplets,	6
-------------------------	---

M. GROUVELLE, Secrétaire des Commandemens de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, de l'Académie de Dijon.

Stances à M. D. sur sa retraite	67
Le vrai dans le faux, ou le Caprice, Romance ,	243

M. HOFFMAN.

Le Généalogiste ,	32
Élégie,	49

M. l'Abbé HOLLIER.

La Navigation aérienne, Ode ;	54
-------------------------------	----

M. IMBERT, de l'Académie de Nîmes.

Le Mandat ,	27
Couplets à Mademoiselle Contat le jour de sa fête ,	122
La Vache du Curé, Fabliau ,	213

M. LE BAILLY.

Le Ver-à-soie & l'Araignée, Fable, 176

M. LEBRUN.

A Mademoiselle ** qui avoit couronné l'Auteur de
lauriers, 140

M. LEGRAND.

A une Actrice de la Comédie Française, 201

A Mesdames **, partant pour la campagne, 142

M. LE GRAND D'AUSSY, *Auteur de la
traduction des Fables.*

Epître à une Epouse, 171

M. LÉONARD.

Tableau du Midi, & description de la zone
torride, 131

Elégie, 247

M. L.

Epitaphe d'un Procureur, 96

M. MARMONTEL, *de l'Académie Française.*

Vers à Madame Saint-Huberti, 10

M. NOGENT.

Remerciement à M. le Marquis de Ximènes, 66

Le Frélon & l'Abeille, Fable, 236

A une femme facile, 252

M. NOTARIS.

Silène, traduction de la sixième Eglogue de Virgile,

143

M vj

M. P A N I S.

Sur un legs connu , 118

M. le Chevalier DE PARNY, Capitaine de Dragons.

Réponse à des vers de M. D. 24

M. DE LA PLACE.

L'Agnès, Conte, 80
 Triolet, 110
 Les Amours bien logés, 145
 La douleur légitime, 222

M. PONS DE VERDUN.

L'Echo singulier, 11
 L'oubli involontaire, 33
 La punition injuste, 70
 Les deux Lettres, Conte dialogué, 85
 L'Art oratoire, 9
 Les deux Perdrix, Conte, 199
 Le Midi, 246

M. POTHIER DE BIELE.

Epigramme, 28
 A Zulmis, 86
 Le Penreur, Conte, 121

M. le Comte RAIECKI.

Petits vers à un grand Médecin, 123

M. le Chevalier DE RIVAROL.

Le Berger Lapon, Elégie, 209

M. ROCHON DE CHABANES.

Les Souhairs, imitation libre de Juvénal, 147

M. ROMAN.

Imitation de Pétrarque,	33
La Navigation aérienne , Ode imitée de l'Italien de M. l'Abbé Monti ,	91
Imitation de Pétrarque,	130
Autre,	166
Autre,	216

M. ROUCHER.

Envoi d'une écritoire ,	65
Le rétablissement de la Marine Française, Ode ,	187
Épithape de Madame la Marquise de Tourny ,	258

M. ROYOU, Avocat au Parlement de Bretagne.

Imitation de Martial ,	50
A mon fils ,	131

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

A un parvenu insolent ,	38
Inscription pour un portrait de Voltaire ,	168
Le Déclin , Triolets ,	200

Madame VERDIER.

Vers à Eglé ,	192
---------------	-----

M. VERNINAC DE SAINT-MAUR.

Épître à Figaro ,	13
Le Siècle de Louis XVI ,	99

M. VIGÉE, Secrétaire du Cabinet de MADAME.

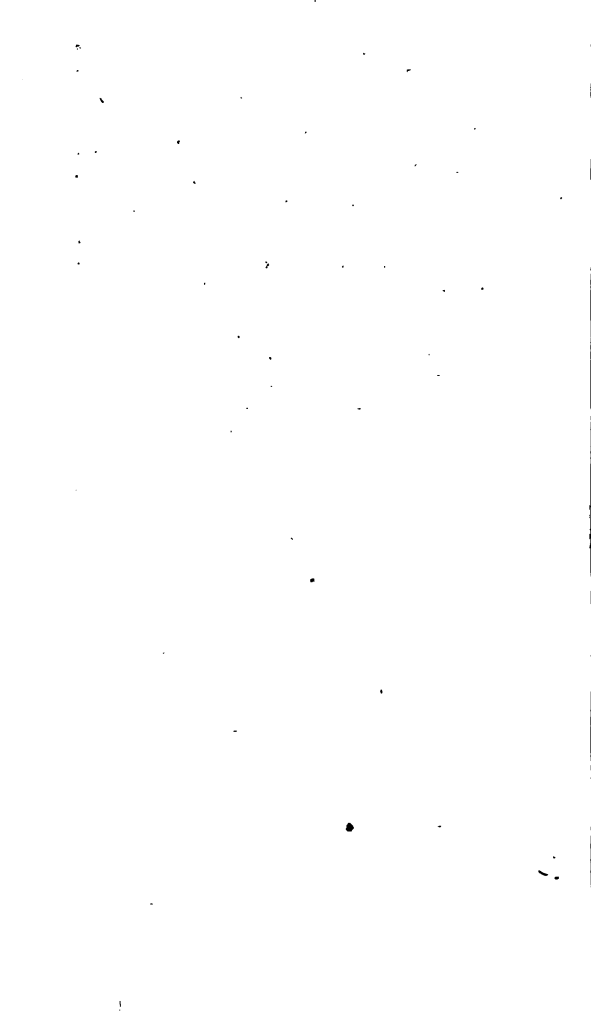
Épigramme ,	10
A M. de Calonne ,	43
A Mademoiselle Contat , jouant le rôle de Suzanne ,	94

A Mademoiselle ** ,	185
Vers pour le portrait de M. Molé ;	178
L'Amour comme il va ,	212
M. DE SAUVIGNY, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis.	
Epiere aux jolies Femmes ,	135
M. l'Abbé DE SCHOSNE.	
Vers pour le portrait de Madame ** , après sa mort ,	83
Vers gravés au bas d'un miroir ,	192
M. le Marquis DE VILLETTE.	
La Veuve affligée , Conte ,	158
M. VOIRON.	
Le Prix de la gloire ,	219
Feu M. DE VOLTAIRE, de l'Académie Française.	
Quatrain ,	36
In-cription pour un cadran solaire ,	55
In-promptu fait à la toilette du Roi de Prusse ,	208
A la Marquise de * ,	244
Stances sur l'Italie ,	260
M. le Marquis DE XIMENES.	
Aux mânes de Voltaire ,	73
La Consolation , Conte imité d'Athénée ,	259
A N O N Y M E S.	
A l'année 1783 ,	1
Le Vœu du Dramomane ,	42
L'Intolérant & le Philosophe ,	48

T A B L E.

	279
Vers pour le portrait de M. Mesmer ;	72
Le Mesmérisme, ou Epître à M. Mesmer ;	105
Le Mari du siècle, Conte,	134
Dialogue entre un Gascon & son ami,	146
Epigramme,	165.
Exhortation à tous les zôiles d'Andalousie & de Vandalousie,	179
Conte,	184
En attendant Thémire,	199
Epître à Madame de Bourdic,	222
A Fanie,	229

Fin de la Table.

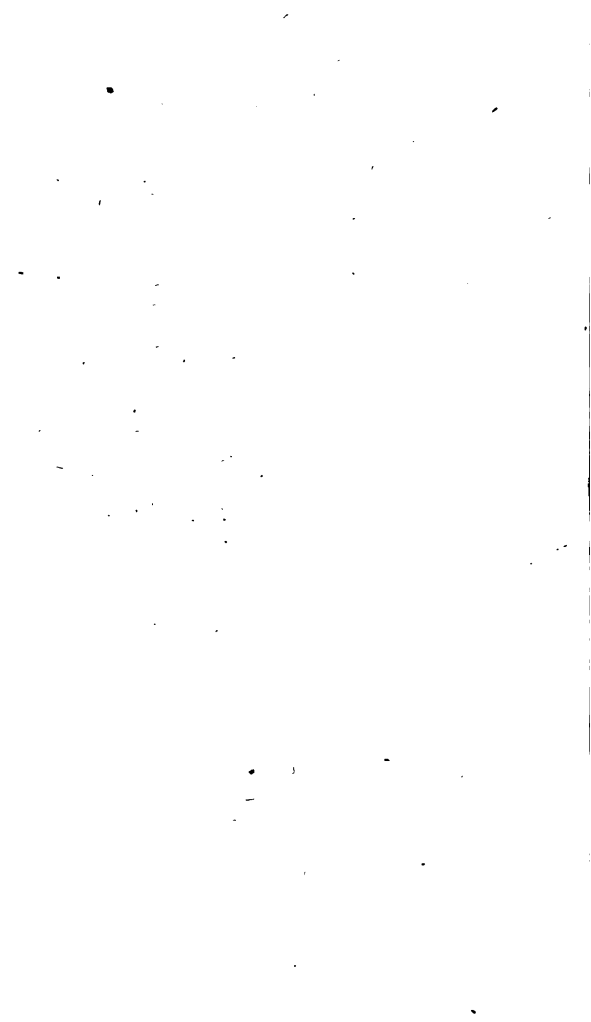


NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1784.





NOTICE DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1784

POÈMES.

(*) **L**A. PHILIPPIDE, ou l'Avènement de Philippe de France à la Couronne d'Espagne, Poème en quatre chants, par M. de Vixouze, Lieutenant particulier au Présidial d'Aurillac, & Subdélégué de l'Intendance d'Auvergne, des Académies de Clermont & des Arcades de Rome. Aurillac, Vialanes; Paris, Mérigot jeune, in-8°. de 257 pages.

Poème compris dans la Notice de 1779 ; & qui alors étoit intitulé : Louis XIV, ou la Guerre de 1701.

Beaucoup de corrections, dont plusieurs sont heureuses. Les vers de mesure inégale supprimés. Peu d'imagination & de coloris : versification médiocre. Des beautés dans

(*) Cet astérisque marque les nouvelles Editions.

différentes tirades , sur-tout dans le portrait de la Nature , que le Poëte personnifie.

Marlboroug, Poëme comique, en prose rimée, par le cousin Jacques, avec des notes de M. de Kerkor - Kurrayladeck, Gentilhomme Bas-Breton. Londres ; Paris, in-8°. de 94 pages.

Mauvais genre de plaisanterie. Marlboroug obtient de Pluton la liberté de revenir sur la terre, & d'aller en France s'assurer par lui-même de toutes les belles choses qu'on y debite sur son compte, pourvu cependant qu'il n'ait aucune foiblesse avec le beau sexe. Travesti en Petit-Maitre, il met dans ses meubles la Demoiselle Goton, qui le laisse-là quelques jours après. Puis il voit l'Opéra, la Comédie, & s'en va en Provence. C'étoit-là précisément que l'Amour l'attendoit. Le Dieu malin, sous la figure d'une biche, le conduit aux pieds d'une Bergerette jeune & jolie. Marlboroug oublie la condition que Pluton lui a imposée, & se retrouve dans les enfers.

Tu plains tes maux, pauvre Milord!

mais n'en accuse que toi-même ;

de Pluton la rigueur suprême

te donne une seconde mort !

Regardez-moi le bel ouvrage !...

Un moment, dit-il plein de rage,

a pour jamais fixé mon sort.

Ah, dame ! il falloit être sage.

* **Les quatre Ages de l'homme**, Poëme. Paris, Moutard, petit format.

Versification soignée, mais un peu monotone. Un grand nombre de tirades charmantes dans les deux premiers chants. Du talent pour les peintures riantes & douces. Le troisième chant sur l'Age viril, ne contenant qu'une aventure d'amour assez commune & des détails très-vagues. Le chant de la Vieillesse, moins foible que dans la première édition.

Le Bal en Carême, Poëme de Carnaval, par M. de Miramond. Belin, in-8°. de 34 pages.

Plan fort embrouillé. On devine seulement que la Folie épouse le Carnaval, auquel le Poëte donne des noms bizarres tirés du Grec. Mélange de détails sérieux ou bouffons à l'excès. Plusieurs endroits qui ont de l'élégance & de la facilité.

La Mesmériade, ou le Triomphe du Magnétisme animal, Poëme en trois chants, dédié à la Lune. Paris, Couturier, in-8°. de 15 pages.

Ouvrage attribué à un Médecin; il est sûr du moins qu'il n'est pas d'un Poëte, comme on peut en juger par les vers suivans., qui ne sont pas les plus mauvais de ce prétendu

Poëme, où l'on cherche à ridiculiser le magnétisme animal :

Vous voilà confondus , médicaux personnages !
 Il ne vous reste plus qu'à brûler vos ouvrages ;
 votre règne se meurt , & Monsieur Galien ,
 ainsi que son Mentor , tous deux ne sont plus rien.
 Boerhaave n'est plus , Sydenham est en cendre ;
 Haller babille en vain , on ne veut plus l'entendre ;
 De Sauvage est un sot qui court chez l'Epicier ,
 & qu'on n'achète plus qu'en payant le papier.

Deux vers assez plaisans dans la peinture des provinciaux qui accourent à Paris pour se faire magnétiser :

D'un côté vient un char plein de paralytiques ;
 de l'autre vient un fiacre écrasé d'hydropiques.

* La Henriade de Voltaire , nouvelle édition ,
 la plus correcte qui ait encore paru , avec des
 remarques, par M. Palissot. Paris , Moutard ,
 in-8°.

Remarques où M. Palissot paroît avoir principalement en vue de maltraiter les autres Commentateurs de la Henriade.

Blanchard , Poëme en deux chants, par M. du
 Chosal, Avocat en Parlement, & du Musée
 de Paris. Rouen; Paris, Marchands de nou-
 veautés , in-8°. de 13 pages.

Dans le premier chant , le bateau vo-

lant de M. Blanchard n'a aucun succès :

Aussi-tôt l'Euménide , au teint blême & hideux ,
qui cherche à tout flétrir de son souffle odieux ,
descend chez nos Cotins , inspire le sophiste ,
& dicte des extraits au pauvre journaliste.

*Dans le second, M. Blanchard s'élève au
moyen d'une machine aérostatique , & tout en
planant dans les airs , il s'entretient avec la
Déesse de l'immortalité :*

Tes critiques mourront , mais tu ne mourras pas ;
du parodiste obscur les stériles fracas
viendront comme un ruisseau se perdre dans la
France ;

on oubliera bientôt les vers de l'ignorance , &c.

• *Les Physionomies , Poëme , par M. l'Abbé de
la Valette. Paris , Mérigot jeune , in-8°. de
14 pages.*

*Essai d'un jeune-homme ; sujet neuf , peu
développé. Quelques morceaux qui annoncent
du talent.*

**L'Observatoire volant & le Triomphe héroïque
de la Navigation aérienne & des Véhicules
amusantes & célestes , Poëme en quatre
chants , &c. Paris , Marchands de nouveautés.
*Echantillon de la poésie de l'Auteur.***

Je ne puis détourner le goût qui me séduit ,
ni éteindre le feu qui me brûle & me suit.

Pourquoi donc après tout étouffer dans mon ame
un feu dont les neuf Sœurs alimentent la flamme ?
Un feu qui ennoblit, & qui fait respecter
le génie bien ou mal capable d'enfanter ?

**Le Momon, ou la Nuit du Joueur, Poëme
Héroï-comique en six chants, par M. D. T** ,
suivi de quelques poésies fugitives du même
Auteur. Paris, Vasse, in-8°. de 69 pages.**

*Le Momon est un jeu de dex. L'Auteur, qui
est le heros du poëme, joue à Bordeaux chez
un nomme Bardineau, & perd son argent. Le
tout est orné de fictions & de diverses
aventures.*

*Pas plu. d'intérêt que de comique ;
versification négligée ; mais quelques ta-
bleaux très-agréables, comme cette descrip-
tion de la danse de deux jeunes amans :*

La musique est d'accord, & déjà l'on figure ;
Théon part le premier, tourne & saute en mesure ;
& Camille après lui s'élançant comme un trait ,
croise deux pieds mignons & rase le parquet.
C'est un faon qui bondit à côté de sa mère ,
ou plutôt une Muse, une Nymphé légère ,
& telle qu'on en voit aux fêtes de Cypris ,
danser autour du Temple, & disputer le prix.
Ses pas sont dégagés, vifs & pleins de souplesse ;
Théon met dans les siens plus de force & d'adresse ;
ceux-ci plus soutenus annoncent la vigueur ,
& ceux-là plus moëlleux peignent mieux la douceur.

Il s

Ils sont dès deux côtés dessinés avec grace ;
 & pour plaire à Théon Camille se surpasse ;
 elle imite ses sauts & ses bonds passagers ;
 elle suit avec soin ses mouvemens légers ,
 se jette dans les bras de Théon qu'elle adore ;
 puis s'échappe , revient , fuit & revient encore ,
 & ne voyant que lui dans ses tours & détours ,
 s'éloigne , se rapproche & voltige toujours.
 A Théon , en sautant , Camille s'abandonne ;
 Théon avec transport l'enchaîne & la couronne :
 tous les yeux sont sur eux réunis à la fois ,
 & pour les célébrer l'on n'entend qu'une voix.

Poème sur le Globe , par M. Luce de Lancival , &c. Paris , Hardouin , in-8°. de 13 pages.

Les Dieux voient un Globe s'élancer vers l'Olympe. Il s'agit de savoir si l'on favorisera cette nouvelle invention. Les uns sont pour , les autres contre , suivant leurs intérêts. Jupiter conclut à permettre les ballons , pourvu qu'on ne les dirige jamais.

Ouvrage d'un jeune-homme qui a fait des vers moins négligés.

Le Carnaval de Paphos , Poème , par M. Grainville , Paris , Marchands de nouveautés , in-8°. de 17 pages.

Fiction peu piquante , traitée d'une manière commune.

Parmi les masques de ce carnaval parait
 Année 1785. N

un Militaire d'une charmante tournure : ce qui éveille la jalousie du Dieu Mars ; il se trouve que c'est Vénus qui s'est ainsi déguisée.

Les Saisons , Poëme , par M. l'Abbé Coninck.
Paris ; Liège , le Marié , petit in-8°. de 96 pages,

Sujet mille fois rebattu , & sur lequel on a de meilleurs vers que ceux de M. Coninck.

L'Enéide de Virgile traduite en vers François , avec des notes critiques , par M. Fontaine de Saint-Fréville , Chef d'une maison d'éducation. Paris, Nyon jeune , 2 vol. in-12.

Voici comme M. Fontaine traduit Virgile :

Vis-à-vis les canaux où le Tibre à son but
dans le sein de Thétis épanche son tribut ,
fut une ville antique , opulente & guerrière ,
Carthage que Didon habita la première ;
il n'étoit aucun lieu que Junon préférât ,
aucun que plus souvent sa présence honorât.
C'est-là qu'étoit son char , là reposoient ses armes :
c'est-là que si jamais le destin l'eût permis ,
elle eût vu l'univers courber un front soumis.
Mais du sang des Troyens un peuple devoit naître ,
indomptable à la guerre , au loin souverain maître ,
qui de sa ville un jour iroit sapper les murs ;
Junon l'avoit appris : ces arrêts étoient sûrs.

L'Iliade d'Homère traduite en vers François , &c.
par M. d'Obremès. Paris , veuve Duchesne ,
Nyon jeune , &c. 3 vol. in-8°.

O D E S E T F A B L E S.

L'INDÉPENDANCE des Etats-Unis de l'A-
mérique, Ode sur la paix, par M. Foix,
Paris, Cloufier, in-4°. de 8 pages.

Anglois, où portez-vous? est-ce au Cap d'Espérance?

C'est Washington, c'est lui qui force l'Angleterre

à terminer la guerre,

& maître d'Yorck-Town, désarme Cornwallis.

Le Globe aréostatique, Ode, par le P. Paris
de l'Oratoire, Professeur de Rhétorique au
Collège de Marseille. Paris, Cailleau, in-12.

*Des strophes qui annoncent du talent,
dans quelques-unes de l'obscurité.*

L'abus du Génie, Ode, par M. l'Abbé de
Launay. Paris, Pierres, in-8°. de 8 pages.

Strophe curieuse :

Il est heureux qu'on se souviene

qu'il n'est point d'esprit renommé

dont le possesseur ne parvienne

à l'honneur d'être blasphémé.

Sans abuser de son génie;

on terrasse la calomnie

qui gémit d'un tel ascendant.

— Ainsi le loup maria s'élance

sur Neptune, qui, par vengeance,

le renverse de son trident.

On peut s'écrier avec l'Auteur :

Qu'il est beau de franchir l'espace
où se perd la foible raison !

Ode sur la paix , par M. la Brut. Paris , au Louvre , sous le vestibule du coq.

Ode au Roi à l'occasion du retour de M. de Suffren , &c. Paris , Bailly , in-8°. de 8 pag.

Ode à M. de Montgolfier , par M. le Marquis d'Av***, ci-devant Officier au régiment de Bresse. Paris , Marchands de nouveautés , 8 pages.

Le Globe-Montgolfier , par M. G. H. Leroy , Ode. Paris , in-8°. de 8 pages.

Fables nouvelles suivies de Poésies fugitives , par M. le Bailly , Avocat en Parlement , du Musée de Paris , petit in-12.

Un assez grand nombre de fables bien faites , comme celles intitulées : Les Jeux Olympiques , le Pêcheur-Chasseur , le Paon & le Rossignol , &c.

D'autres faiblement écrites , ou dont le but n'est pas clairement indiqué.

Fables choisies de Jonh Gay , mises en vers François , par M. D. M. Officier d'Infanterie. Paris , Prault , petit in-8°.

Des traits de naturel charmans. De la prolixité dans la narration.

P I È C E S

*Présentées pour le prix de l'Académie
Françoise.*

RUTH, Eglogue sainte qui a remporté le prix de poésie de l'Académie Françoise en 1784, par M. de Florian, Capitaine de Dragons & Gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre. Paris, Demonville, in 8°. de 12 pages.

Peu de Poésie : mais de l'élégance, de l'harmonie, une simplicité intéressante, un ton patriarcal très-analogue au sujet.

Le Patriarche, ou le vieux Laboureur, Eglogue qui a concouru pour le prix de Poésie de l'Académie Françoise en 1784. Extrait de ladite Eglogue, lu à la séance du 25 1784, par M. Marmontel, distribué au profit des pauvres. Paris, Demonville, in 8°.

Beaucoup de talent naturel, de charmantes images, souvent des vers bien tournés.

Des fautes qui prouvent que l'Auteur ne connoissoit pas les premières règles de la versification. Il est mort avant de savoir le sort de son Ouvrage. C'est Dom Gérard, Religieux & Bibliothécaire de l'Abbaye de Trois-Fontaines.

ÉPÎTRES,

Lettres & Discours en vers, Satyres.

Épître à MM. les Administrateurs du Collège de Louis-le-Grand, par M. Desmoulins.
Paris, Esprit, in-8°.

Hommage d'un Jeune-Homme aux Administrateurs de la maison où il a été élevé. Des morceaux qui font honneur à son cœur, & qui promettent du talent.

Lettres en vers à Emma, ou les Amours du nouvel Eginard. Paris, Ballard, in-8°. de 25 pages.

Espèces d'Héroïdes où il n'est point question d'Eginard.

Expression d'une passion très-ardente en vers très-prosaïques.

• **La Carlo-Robertiade, ou Épître badine des Chevaux, Anes & Mulets de ce bas monde au sujet des Ballons, par M. de Piis, &c.** Paris, Cailleau, in-8°. de 8 pages.

Épître où les Chevaux & les Anes préfèrent les Ballons remplis d'air inflammable

*aux Montgolfieres. Quatre vers plaisans ;
ce sont les Chevaux qui parlent :*

La paille est un moyen funeste ,
on dira tout ce qu'on voudra ;
mais moins on en consommera ,
& plus nous en aurons de reste.

Discours en vers à la louange de M. de Voltaire, suivi de quelques autres Poésies , &c. par M. de Ximenès, Paris, Deseine, in-8°. de 48 pages.

Pièce insérée dans ce Volume avec des changemens très-considérables.

Les deux Opusculines. Paris, chez l'Auteur, rue des Fontaines au Marais, n°. 16.

Deux Discours en vers ; l'un intitulé : la douceur des peines ; l'autre , l'amertume des plaisirs. Celui-ci avoit déjà paru.

Vers tirés du premier Discours :

La douleur se renferme , & le plaisir s'enfuit.
Le remède du mal est un mal qui nous cuit,
Les grandes vérités tiennent du paradoxe.
Sur ce point de morale, il faut être orthodoxe.
Les biens sont relatifs, les maux le sont aussi.
Le plus court intervalle écarte le souci.

Discours sur la Société, par M. Th. H. S. D.

L. A. R. Paris , Onfroy , in-12. de 12 pag.

Sujet très-philosophique. Système opposé à celui de Rousseau de Genève. Plusieurs endroits qui décèlent le bon Versificateur & l'homme qui pense , tels que celui-ci :

Sur la scène du monde admirons le génie.

Les arts sont inventés. Foible sans leurs bienfaits ,
que l'homme paroît grand , quand on suit leurs progrès !

Où sont , & l'arbre creux , & la grotte profonde ,
demeures des mortels dans l'enfance du monde ?

Un palais prend leur place , élevé par nos mains.
Des peaux viles convroient les pères des humains.
Pour former nos habits , l'or se joint à la soie ,
ou tissée en un drap la laine se déploie ;
au gland ont succédé des fruits délicieux ;
nous rampions avilis , nous mesurons les cieux.

Les Devoirs de l'homme , discours en vers.
Orléans , Massot. Paris , de Bure.

*Discours au sujet duquel on a dit que
l'Auteur connoît les devoirs de l'homme , &
ne remplit pas ceux du Poëte.*

Le Siècle des Ballons , satire nouvelle , suivie
du Rival par amitié , Comédie en un acte &
en vers. Paris , Cailleau , petit format.

Satire sans amertume. Des détails assez

agréables ; des vers assez bien faits : il n'y est presque pas question de Ballons.

Le Cri d'un Citoyen, satire, par M. Clément.
Paris, Moutard, in-8°. de 14 pages.

Des lieux communs & de froides déclamations.

Quelques vers saillans & bien tournés, comme ceux-ci, en parlant des travers des gens riches :

Leurs campagnes jadis de moissons revêtues
se changent en jardins tout peuplés de statues ;
le pavillon chinois chasse le potager ;
ils livrent à la hache un fertile verger :
mais ils font avec soin cultiver des épines,
planter des arbres morts, & bâtir des ruines.

Mon Songe, satire imitée du grec de Lucien, &c. par M. du Chofal, Avocat en Parlement.
Paris, Cailleau, in-8°. de 46 pages.

Dans cette Satyre imitée de Lucien, les Parens de l'Auteur le querellent beaucoup sur la manie satyrique qui le travaille ; & pour pénitence, l'obligent à griffonner de la chicane :

Pour expliquer les mots, il se calloit la tête.

.....

Les mots qu'il écrivoit outrageoient la

*On rêve à ce qu'on aime ; la Satyre lui
apparoît en songe :*

Je m'enflammai pour elle.

*Depuis, tous les matins, je me rends en sa cour,
& le sombre vesper m'y trouve à son retour.*

POÉSIES DIVERSES.

**Recueil de quelques Pièces de Littérature en
prose & en vers. Glasou ; Paris, Prault
in-8^o. de 87 pages.**

*Après des discussions littéraires, pleines
d'esprit & d'érudition, un portrait du charla-
tanisme rempli de traits piquans, mais que
l'Auteur a peut-être trop étendu ; puis dans
un Poème des Echecs, des détails difficiles,
heureusement rendus, & une foule d'ingé-
nieuses comparaisons.*

**Pièces fugitives de M. Racine fils, de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres,
pour servir de suite à ses Œuvres. Paris,
Hardouin.**

*Pièces apocryfes : rémoins quelques-uns
de ces prétendus vers auxquels on n'a pas
craint de mettre le nom de Racine :*

*De mon ami la tendre amie
doit être aussi la mienne : on dit qu'en amour*

c'est une loi ; tous biens sont de moitié.

Je vous suis cependant, & pour toute ma vie ;
la raison me l'ordonne , en me disant qu'un bien ,
bien si charmant que vous , ne peut être le mien ,
puisque jamais je ne serai le sien.

Caprices poétiques , par M. Daillant de la
Touche. Paris, Cloufier, Guillot, in-12.
de 180 pages.

*Des Pièces fugitives pleines de naturel ,
de graces & de facilité. (On en a inséré
quelques-unes dans ce Volume.) Quelques
Epigrammes dont la malignité est cachée
sous un ton fort simple : plusieurs calembourgs
qui ne méritoient pas d'être versifiés
par l'Auteur,*

Les Hochets moraux , ou Contes pour l'Ado-
lescence , &c. par M. Monget, seconde
partie. Paris, Lambert, in-12.

*Narrations un peu sèches. Ce n'est pas
assez de moraliser la Jeunesse , il faut encore
l'amuser.*

Vers sur la Paix , par M. l'Abbé du Viquet ,
&c. Paris, Simon & Nyon , in-8°. de
8 pages.

*Vers d'un Rhétoricien. Peu d'idées , une
manière commune , comme celle de presque*

tous les Jeunes-Gens qui commencent à tourner des vers, Point de mauvais goût.

Essais en vers des Pensées & Maximes de l'Empereur Marc-Aurèle, d'après la Traduction de M. Joly. Paris, Delalain le jeune, in-16. de 141 pages.

Versification de l'Auteur de cet Essai :

Parle, lorsqu'admirant les merveilleux ressorts
qui composent ton être, & font mouvoir ton corps ;
qu'ensuite contemplant cet univers, ce monde ,
penses-tu n'y trouver qu'erreur, corruption,
qu'un aveugle hasard , qu'une confusion,
& qu'un chaos informe où le désordre abonde ?
compare ce grand tout à ton individu ;
vois dans ses mouvemens regner l'intelligence :
à cet ordre étonnant connois la Providence ,
& que ton cœur lui rende un hommage bien dû.

Les Travaux de M. l'Abbé Mouche. Paris, Clousier, Veuves Duchesne & Esprit, in-8°. de 68 pages.

A la suite d'un joli Roman dans le genre de Candide, des Pièces fugitives dont quelques-unes sont agréables ; le tout attribué à l'Auteur du Flatteur & de l'Impatient.

Les Fruits de la Paix, vers à ma Patrie, avec des remarques auxquelles on a joint les Nouvelles du Monde Lunaire, à l'occasion

du Globe aérostatique, du premier Décembre 1783, par M. l'Abbé Coquillot. Paris, Veuves Hérissant & Esprit, in-8°. de 20 pag.

De l'enthousiasme & de mauvais vers.

Dans les Nouvelles lunaires, les Astronomes de la Lune sont étonnés de l'apparition d'un Ballon qu'ils prennent pour une comète :

Ednalaëd le plus habile,
 & que l'on distingue entre mille,
 lui qui connoît le firmament,
 ainsi que son appartement,
 soupçonne une comète à queue :
 Mesurons, dit-il, la queue à
 plus deux, plus neuf, plus une lieue,
 vingt-deux, moins huit, rien par delà.

Traduction libre de l'Aminte du Tasse, par M. le Comte de Choiseul-Meuse, Maréchal des Camps & Armées du Roi. Paris, Desenne, in-12. de 118 pages.

Tableau politique du Voyage de S. A. I. Petrowits, Grand-Duc de Russie, dans plusieurs Cours de l'Europe, par M. Courtial. Peterbourg; Paris, Marchands de Nouveautés, in-8°.

La Coutume de Paris, mise en vers avec des

texte à côté, par M. G^{**}. D^{**}. Paris le Boucher.

Œ U V R E S.

Œuvres de M. le Marquis de Pompignan. Paris, Nyon aîné, 4 vol. in-8°.

Œuvres composées de Didon, l'une des meilleures Tragédies modernes ; de beaucoup de poésies sacrées, dont plusieurs sont réellement très-belles, malgré les sarcasmes de Voltaire ; d'Odes prophanes, parmi lesquelles on distingue celle de la mort de J. B. Rousseau, d'Operas qui n'excitent aucune curiosité, d'une traduction en vers des Géorgiques, très-inférieure à celle de M. l'Abbé de Lille, &c. &c.

Du talent, de l'excellente littérature, mais un ton d'austérité peu analogue au caractère dominant du siècle & de la nation.

Œuvres du Marquis de Villette. Paris, Cloufier, veuves Duchesne & Esprit, in-12.

Petites pièces de vers fort agréables. Une correspondance piquante entre Voltaire & l'Auteur, dont les lettres se font lire avec plaisir, même à côté de celles de son illustre ami.

Opuscules de M. le Chevalier de Parmy, quatrième édition. Paris, Hardouin, 2 petits vol. avec fig.

Poésies érotiques trop connues pour en faire de nouveaux éloges.

Recueil de quelques ouvrages de M. Watelet, de l'Académie Française & de celle de Peinture. Paris, Prault, in-8°.

Un Roman pastoral. Plusieurs petites Comédies, à la tête desquelles est Zénéide en prose, pièce revendiquée par M. Watelet, & que Cahuzac avoit mise en vers.

Œuvres mêlées de M. Dutent, &c. in-8°. de 387 pages.

A la fin quelques petites pièces de vers, où l'on voit un Auteur exercé à la poésie.

RECUEIL DE POÉSIES.

**Nouveau Recueil des meilleurs Contes, faisant suite à celui imprimé en 1774. Paris, Dela-
lain, in-8°. de 500 pages.**

Recueil amusant de Voyages, en vers & en prose, faits par différens Auteurs, &c. Paris, Nyon, 4 vol. in-12.

L'invention des Globes aérostatiques, hommage à MM. de Montgolfier, par M. le Comte d'Imbert de la Platière, &c. Paris, Cailleau, in-8°. de 23 pages.

Recueil de Chansons sur les Aérostats.

Annales poétiques, &c. tomes XXVIII, XXIX, XXX & XXXI. Paris, Mérimot jeune.

Entrennes lyriques , anacréontiques , pour l'année 1784 , présentées à Madame pour la quatrième fois , le 25 Décembre 1783. Paris , chez l'Auteur , rue des Nonaindières , in-12.

L'Almanach des Graces. Paris , Cailleau , in-12.

Almanach des Muses 1784 , ou Choix des Poésies de 1783. Paris , Delalain , in-12. de 303 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a trois Journaux dans lesquels on insère ordinairement des Poésies fugitives : le Mercure de France , le Journal encyclopédique & l'Esprit des Journaux. On en imprime aussi quelquefois dans l'Année Littéraire , dans les Petites Affiches , dans celles de Province , & souvent dans le Journal de Paris. Les autres Journaux se bornent à donner l'extrait des Ouvrages de poésie à mesure qu'ils paroissent.

THÉÂTRE FRANÇOIS.

Tragédies représentées.

Les Druides , Tragédie , représentée pour la première fois sur le Théâtre François , le 7 Mars 1772 , (par M. le Blanc). Paris , Bailly & veuve Duchesne , in-8°.

Pièce d'imagination dans laquelle l'Auteur

paroit avoir pour but de combattre le fanatisme.

Indumar, Roi des Carnutes, peuple des Gaules, craignant d'être vaincu par les Romains, a fait vœu, s'il échappe à leur joug, de consacrer Emirène sa fille aux mystères d'Hésus. Clodomir, Prince du sang royal, ayant ramené la victoire, Emirène est prête à subir son sort, quoiqu'elle aime éperdument Clodomir, & qu'elle en soit aimée. On doit le même jour immoler une victime humaine à Hésus, & c'est la nouvelle Prêtresse qui tirera de l'urne le nom de cette victime. Clodomir entraîné par sa passion, pénètre jusques dans le bois sacré pour voir sa chère Emirène : on l'arrête après un entretien qu'ils ont ensemble. La jeune Princesse, en prononçant ses vœux de Druidesse, peut sauver un coupable : elle se décide à se sacrifier pour soustraire Clodomir à la rigueur de la loi qui le condamne à la mort. Nouvelle victoire de Clodomir sur les Romains. Emirène forcée de tirer de l'urne le nom de la victime, regarde ce nom & le rejette parmi les autres au même instant. Cyndonax, Grand-Druide de toutes les Gaules, l'exhorte à garder le silence, & annonce qu'il va faire assembler le conseil de la Religion pour examiner cette loi sanguinaire. Emnon, Druide des Carnutes, veut qu'elle s'exécute. Clodomir vient

pour enlever la Princesse qu'il ne peut arracher de l'autel. Au dernier acte, Clodomir & le Roi prétendent tour-à-tour être la victime choisie par le sort : ce qui produit entr'eux un combat de générosité. Au dénouement, Cyndonax persuade aux Gaulois que leur culte est affreux, brise avec leur secours les autels d'Hésus, & marie Clodomir avec Emirène.

But moral fort inutile aujourd'hui, puisqu'il n'est question nulle part d'immoler des victimes humaines.

Beaucoup de mouvemens. Plusieurs situations intéressantes. Des beautés dans le rôle du Grand Druide, qui cependant est hors de toute vraisemblance. Des discours philosophiques très-déplacés dans la bouche du Roi lorsqu'il est prêt à se sacrifier lui-même.

Un style souvent forcé, mais cependant moins martelé que celui de Manco, Tragédie du même Auteur.

Coriolan, Tragédie en cinq actes & en vers, représentée pour la première fois à Paris, le 2 Mars 1784, &c. par M. de la Harpe, de l'Académie Française. Paris, Belin & Brunet.

Sujet qui paroissoit ne fournir que deux ou trois scènes, & que M. de la Harpe a

voulu féconder en commençant sa pièce avant l'exil de Coriolan , & en supposant que les Volsques sont campés sous les murs de Rome. De-là infiniment plus d'événemens qu'il ne peut s'en passer en vingt-quatre heures : mais aussi la facilité d'employer les beaux détails que présente cette histoire dans Tite-Live & Plutarque. De-là aussi les premiers actes très-supérieurs dans cette pièce aux premiers actes des autres Tragédies de Coriolan ; mais dans les derniers , une action fort étranglée. Ce n'est plus cette longue inflexibilité de Coriolan qui met si long-tems Rome en danger , & qui produit tant d'intérêt en suspendant les esprits par une grande attente : c'est Coriolan qui dans l'espace de quelques heures déserte chez les ennemis , resserre la ville de Rome , est fléchi par sa mère , & tué par les Volsques.

Belle situation dans le troisième acte. De l'énergie & de la fierté dans le rôle de Coriolan. Versification prolixie & négligée.

Tragédies non-représentées.

Macbeth, Tragédie en cinq actes & en vers , par M. Lefebvre , Baron de Saint-Idelphont. Utrecht , Wild ; Paris , Gogué , Née de la Rochelle & Barrois jeune , in-8°. de 139 pages.

Sujet imité de Shakespear comme la Pièce

de M. Ducis, représentée en 1784 au Théâtre François. Ici Macbeth n'est que l'instrument du crime. Ladi Macbeth sa femme lui ayant fait prendre un breuvage qui le rend furieux, il assassine son Roi dans un accès.

Des abominations inconcevables, mais une énergie & une profondeur étonnantes dans le rôle de cette Ladi.

Beaucoup d'incorrections & de trivialités.

Drame représenté.

Le Bienfait anonyme, Drame en trois actes en prose, représenté sur le Théâtre François, le 21 Août 1784.

Drame foiblement accueilli en 1783, & repris avec un grand succès au mois d'Août dernier.

Belle action du célèbre Montesquieu qui paye la rançon d'un père de famille esclave en Afrique. Il est enfin connu, malgré lui, pour son bienfaiteur.

Drame non-représenté.

Le Comte de Waltham, ou l'Amitié trahie, Drame en trois actes en prose, par Mademoiselle Parigot. Paris, chez l'Auteur, rue du Sentier, n^o. 40.

Basses & atrocités accumulées dans le rôle d'un traître qui veut enlever la femme

du Comte de Waltham & le faire assassiner.

Quelqu'intérêt causé par le péril où se trouve Charles II réfugié dans la maison du Comte.

Comédie représentée.

* *Le Bienfait rendu, ou le Négociant*, Comédie en cinq actes en vers, représentée sur le Théâtre François, le 18 Avril 1763, nouvelle édition, conforme à la représentation. Paris, veuve Duchesne, in-8°.

Intrigue froide. Un homme de qualité forcé, pour soutenir le faste de sa maison, d'emprunter d'un Négociant riche des sommes considérables, s'engage à donner sa fille en mariage au neveu de ce Négociant : mais l'exécution de cet engagement répugne au père lui-même, à la mère, au frère, & enfin à la fille.

Combat perpétuel entre la naissance proprement dite & la richesse dénuée de toute illustration.

Versification lâche & facile.

Comédie non-représentée.

La Colère de Xantippe, ou l'Edit des deux Femmes, par M * *, Secrétaire ordinaire de

MONSIEUR , Frère du Roi. Paris , Guillot ,
in-8°. de 148 pages.

Comédie peu susceptible de représentation.

*La République d'Athènes après avoir
essuyé la guerre & la peste , permet à chaque
Citoyen d'avoir deux femmes pour hâter un
peu la population. Socrate élève Myrto , fille
d'Aristide dont il est le tuteur : mais Xan-
tippe craint qu'il ne profite de la loi pour
épouser cette jeune personne. Autre sujet de
colère : Euclide le Mégarien se rendoit sou-
vent en secret chez Socrate avec des habits
de femme , parce qu'il y avoit une telle
animosité entre les habitans de Mégare &
d'Athènes qu'ils ne pouvoient aller les uns
chez les autres sans courir le risque de la
vie. Xantippe trompée par ce déguisement ,
soupçonne son mari de lui être infidèle.
Aussi l'accable-t-elle d'injures , & même de
quelque chose de plus désagréable : car
Socrate remarque très - philosophiquement
qu'il est tout inondé ; un Esclave se bouche
le nez , en criant :*

Ce n'est pas tout . . . l'odeur !

*A la fin Alcibiade épouse Myrto ; & l'on
reconnoît Euclide sous son déguisement.*

*Quelques morceaux de dialogue assez
plaisans. Le portrait de Socrate fait par sa
femme avec une sorte d'énergie dans sa*

mauvaise humeur. Versification d'une aisance extraordinaire. Souvent point de césure : mais en récompense des enjambemens à chaque minute.

Echantillon du goût de l'Auteur. L'Esclave de Myrto en parlant des courtisannes de Persépolis , dit à l'élégant Alcibiade :

Ces femmes vicieuses ,
je ne saurois penser qu'elles soient fort nombreuses ?

A L C I B I A D E.

Nombreuses ? il en pleut , il en pleut , Il en pleut ,
& pour de la monnoie on en a tant qu'on veut.

*Le Club des Dames, ou le Retour de Descartes ,
Comédie en un acte en prose. Paris , Bureau
de la Bibliothèque des Romans , in-8°.*

*Pièce entreprise pour enterrer Descartes
magnifiquement , avec le bénéfice de la
représentation.*

*Des Dames très-piquées de l'établissement
de certains Clubs où elles ne sont pas ad-
mises , veulent fonder un Club de femmes.
Descartes qui , comme on vient de le voir ,
est fort intéressé à tout cela , ressuscite exprès
pour venir présider à l'assemblée : on le
couronne au dénouement , après qu'il a pro-
mis d'acheter un frac , un gilet & un chapeau
rond pour gagner le cœur de ces Dames.*

Ce chef-d'œuvre alloit être représenté :

aussi-tôt grande cabale. « Je m'en console par un éclat de rire , dit l'Auteur ; mais Descartes reste - là.

La Fille bourrue , Comédie en un acte en prose , par M. de Valigny. Paris, chez l'Auteur , rue des Moulins , & Marchands de nouveautés.

Fille brutale qui distribue des soufflets avec prodigalité. Elle dit à un nommé Papon qui prétend à sa main : « Savez-vous à quoi » l'on s'expose quand on violente d'une fille » les inclinations ? Je vous l'ai dit : je ne » veux pas de vous. (Papon va pour parler.) » Taisez-vous. (Papon tire son mouchoir.) » Il ne faut pas déployer le mouchoir : prenez » votre parti ». Et elle finit par l'accepter au défaut d'un marquis qui épouse sa sœur. Elle dit qu'elle ne lui trouve plus un air défectueux.

Les Villageois détrompés , Comédie en trois actes , par M. D. L. C. Paris, Belin , in-8°. de 46 pages.

De riches villageois viennent à Paris pour y chercher le bonheur , à l'instigation de certain aventurier nommé la Rivoire. Il est près d'obtenir leur fille pour un prétendu neveu , qui heureusement se trouve avec le fils des villageois chez une courtisane , & veut l'enrôler sans le connoître , pour s'en débarrasser.

débarrasser. Le tout se découvre , & les villageois se hâtent de quitter Paris.

Les rôles du père & de la mère fort bien conçus ; sur-tout celui du père , qui , malgré ses propres lumières , a la foiblesse de suivre les volontés de sa femme.

Point d'action dans les deux premiers actes.

La Maison de Campagne à la mode , ou la Comédie d'après nature , Comédie en deux actes en prose , composée en 1777 , par M. Watelet. Paris , Prault , in-8°. de 66 pag.

Peinture plaisante des travers de ceux qui vont visiter une maison de campagne à la mode. Petite intrigue qui amène un dénouement intéressant.

Le Dieu désarmé , Allégorie en un acte en vers libres , mêlée de chants & de danses , à l'occasion de la paix. Paris , Desnos , Belin , Brunet , petit in-12 de 23 pages.

THÉÂTRE ITALIEN.

Comedies représentées.

HÉRACLITE , ou le Triomphe de la Beauté , Comédie en un acte & en vers , représentée sur le Théâtre Italien le 12 Décembre 1783 , Année 1785. O

par M. Ranquil-Lieutaud. Paris, Lejay, in 8°.

Fond très-usé, peu d'intérêt, de la facilité dans la versification. Beaucoup de rimes redoublées qui ne conviennent guère au style de la Comédie. Héraclite mécontent des hommes, s'est retiré dans une forêt avec Emile, son fils, qu'il éloigne avec grand soin de la présence des femmes, dont il lui fait un portrait fort défavorable. Il a révélé qu'un Diable viendrait ce jour-là même visiter son asyle. Traséas, son ami, arrive sur ces entrefaites, avec Céphise, sa fille. Emile, qui la rencontre seule, la prend pour la divinité que son père attend, quoiqu'elle ne laisse pas que de s'humaniser : mais Héraclite étant près de les surprendre, le jeune homme fait cacher la divinité dans une grotte, d'où elle prononce une espèce d'oracle. Le philosophe en est la dupe. On se moque de lui : il reconnoît Céphise, qu'il tenait avec Emile.

Le Conciliateur à la mode, ou les Etrences du Public, Divertissement en un acte, en vers & vaudevilles, par M. Patrat, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Comédie Italienne, en Janvier 1784. Paris, Brunet.

Dispute entre Thalie, le Vaudeville, la variété & la Comédie à ariettes, pour savoir à qui donnera des etrennes au Public. Le

Plaisir arrive, & leur conseille de se réunir tous pour faire leur compliment : ce qui amène des couplets dont le plus applaudi est pillé d'une Pièce de Legrand.

Une assez jolie définition du Plaisir, faite par lui-même.

Ariste, Comédie en cinq actes en prose, par M. Dorfenille, représentée sur le Théâtre Italien, le 9 Mars 1784. Paris, Courcier.

Pièce retouchée d'après un vieux manuscrit. On a essayé d'y montrer les inconvéniens de l'excès de foiblesse d'une part, & de l'autre, de trop de dureté dans l'éducation des jeunes-gens. C'est, comme de raison, la mère qui gâte son fils : mais il n'est pas assez mauvais sujet pour que l'on voye par cet exemple, les conséquences d'une mauvaise éducation.

La Confiance dangereuse, Comédie en deux actes & en vers, par M. de la Chaboussière, représentée pour la première fois à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 4 Mai 1784. Paris, Cailleau & Brunet, in-8°. de 56 pages.

Sujet pris d'une Pièce Angloise, traduite par Madame Riccoboni.

Un Comte de Belmon, homme à la mode, qui a des vues sur la femme d'un bourgeois nommé Dorimon, persuade à celui-ci qu'il a

mer sa femme est un grand ridicule ; mais Dorimon, qui aime véritablement la sienne, prend le parti de lui écrire des choses tendres. Alors Belmon se charge de remettre la lettre, & substitue à la place une déclaration pour son propre compte. Le mari l'engage à se cacher avec lui dans le cabinet voisin, pour voir comment la lettre sera reçue : ce qui amène une situation plaisante. Les deux époux se raccommodent au dénouement.

Des ressemblances avec le Préjugé à la mode ; des intentions comiques.

Le Duc de Benevent, Drame héroïque, en trois actes en vers, représenté sur le Théâtre Italien, le 16 Juillet 1784, par M. Rancquil-Lieutaud. Paris, Vente, in-8°.

Sujet emprunté de l'éducation d'un Prince, conte de Voltaire.

Action qui ne pouvoit guère être resserrée dans une Pièce de Théâtre. Style négligé. Scène comique, dans laquelle le Ministre paroît enchaîné avec son valet, qui se moque de lui.

L'Amour à l'Epreuve, Comédie en un acte en vers, représentée sur le Théâtre Italien, le 13 Août 1784. Paris, Prault & Brunet, in-8°. de 56 pages.

Intrigue assez légère, comme dans toutes les Pièces en un acte. Lainval, auteur de

Rosalie , s'est flatté d'abord de lui faire accepter sa main : mais voyant qu'elle aime Dorlis , il se propose de tourmenter un peu les deux amans , & de leur montrer ce qu'il en coûte pour triompher de son inclination. Il exige de Dorlis qu'il dise en propres termes à Rosalie qu'il ne l'aime pas ; & à Rosalie , qu'elle lui déclare qu'il perd son tems auprès d'elle. Scène très-agréable où les deux amans obéissent de mauvaise grâce. Le tuteur les unit.

Quelque invraisemblance.

Naïveté intéressante dans le caractère des deux amans. Personnage de soubrette neuf au Théâtre , puisqu'elle ne sert pas l'amour du jeune-homme & qu'elle paroît d'intelligence avec lui.

De jolis détails ; des endroits un peu foibles.

*Fanfan & Colas , ou les Freres de Lait , Comédie en un acte & en prose , par Madame de Beaunoir , représentée par les Comédiens Italiens le 7 Septembre 1784. Paris , Cail-
leau.*

Comédie qui a eu un grand succès. Intrigue prise de deux fables de M. l'Abbé Aubert , & si connue , qu'il est inutile de la rappeler.

Dénouement qui n'est pas assez préparé ,

se qu'on auroit pu corriger un peu en divisant la Pièce en plusieurs actes.

De l'intérêt, une excellente morale, beaucoup de naturel dans le dialogue & dans le rôle du petit paysan.

Comédies non représentées.

LA Confiance trahie, Comédie en un acte & en prose, par M. Mars... des V... Paris, Brunet, in-8°. de 66 pages.

Même sujet que celui de la *Confiance dangereuse*. Le mari, à l'instigation d'un certain Comte, croit qu'il est du bon ton de traiter rudement sa femme. Situation très-forcée où il lui parle avec brutalité quand il croit être aperçu du Comte, & avec douceur en se cachant de lui.

Les mêmes scènes à-peu-près que dans la Comédie de M. de la Chabeaussière, les deux Auteurs ayant puisé dans la même source.

Pièces mêlées d'Ariettes.

Le mal pour un bien, ou les Jardiniers, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, remise au Théâtre Italien le 26 Décembre 1783. Paris, Brunet.

Petit Opéra-Comique qui n'a point eu de succès.

Lison alloit épouser André qui lui plai-

soit, lorsqu'un ami de son père, nommé Dupré, qui a fait fortune, la demande en mariage. Le père retire su parole, & le Prétendu s'enrôle : mais le généreux Dupré se doute de la cause du chagrin de la jeune fille, dégage son rival, & donne de l'argent pour qu'il se marie avec Lison.

Le Droit du Seigneur, Comédie en trois actes en prose, mêlée d'Airiettes, par M. Desfontaines, représentée à Paris par les Comédiens Italiens, le 29 Décembre 1783. Paris, Brunet, in-8°.

Du comique & de l'intérêt mélangés avec adresse.

Julien & Babet vont s'épouser. Le fils du Seigneur a engagé son père à faire revivre le droit de vasselage, afin d'avoir l'occasion d'enlever Babet le jour même de ses nœces. On conduit la jeune fiancée dans un pavillon : mais au moment de l'entrevue, le Marquis, qui a pris des précautions pour sauver Babet, paroît avec les parens de la mariée. Le jeune Seigneur reste confondu, & a peine à obtenir la grâce, qui lui est enfin accordée.

Beaucoup de succès. De l'expression, de la variété, des morceaux brillans dans la musique, qui est de M. Martini.

Les deux Tuteurs, Comédie en deux actes & en prose, mêlée d'ariettes, représentée au Théâtre Italien, le 8 Mai 1784, (paroles de M. Fallet, musique de M. le Chevalier d'Alayrac.) Paris, Brunet, in-8°.

Situation extrêmement piquante, dans laquelle un M. Matthieu raconte comment son compère a été trompé, & dans le même instant on le trompe de la même manière. Pour montrer comment on a découvert les deux amans dont il conte l'histoire, il pousse une porte, & aperçoit lui-même celle qu'il veut épouser, & qui à son arrivée vient de se cacher avec un jeune-homme. L'ami dont il se moquoit, se moque de lui à son tour. On marie les jeunes-gens.

Imbroglia qui se trouve aussi dans la Folle journée, & que les deux Auteurs ont, dit-on, pris dans le même Roman.

De l'esprit & de la facilité dans la musique.

* **Isabelle & Ferrand, ou l'Alcade Zalaméa**, Comédie en trois actes en vers, mêlée d'ariettes, remise au Théâtre Italien, le 12 Juin 1784. Paris, Prault.

Fond très-intéressant, mais que le genre de l'Opéra - Comique n'a pas permis de développer.

L'Epreuve Villageoise, Opéra - Bouffon en deux actes en vers, représenté sur le Théâtre

Italien, le 24 Juin 1784, &c. par M. Desfor-
ges, musique de M. Gretry. Paris, Prault ;
in-8°.

*Opéra-Bouffon qui faisoit partie d'une
autre Pièce jouée avec un foible succès
quelques mois auparavant, sous le titre de
Théodore & Paulin.*

*Denise a deux amans : André qu'elle
aime, quoiqu'il soit jaloux, & Lafrance qui
fait l'important. Pour corriger le pre-
mier de sa jalousie, elle feint de vouloir
épouser Lafrance ; & pour guérir ce dernier
de sa fatuité, elle accepte réellement la main
d'André.*

*Peu de chose pour le fond ; mais de la
gaîté, des traits d'esprit & de charmante
musique.*

Richard-Cœur-de-Lion, Comédie en trois
actes en prose, mêlée d'ariettes, par M.
Sedaine, musique de M. Grétry, représen-
tée sur le Théâtre Italien, le 21 Octobre
1784. Paris, Brunet ; in-8°.

*Richard d'Angleterre étant prisonnier
dans une tour, entend quelqu'un qui chante
le premier couplet d'une Romance qu'il
avoit lui-même composée. Il continue le se-
cond couplet, & se fait ainsi connoître au
Troubadour, qui cherchoit depuis long-tems*

O v.

& qui trouve enfin le moyen de le délivrer.

Scène délicieuse, qui, avec la musique de M. Gretry, a le plus contribué au succès de cette petite Comédie. Du naturel & de la vérité dans le Dialogue, ce qui caractérise toutes les Pièces de Théâtre de M. Sedaine.

Pièces en Vaudevilles, Parodies:

L *e Marchand d'Esclaves, Parodie de la Caravane, en deux actes & en Vaudevilles, représentée sur le Théâtre Italien, le 27 Janvier 1784. Paris, Brunet.*

Parodie très-servile de la Caravane, & l'exception de la fin. On voit descendre des nues un char où est le père, dont on a besoin pour le dénouement.

L *éandre-Candide, ou les Reconnoissances, Comédie-Parade en deux actes en prose, représentée sur le Théâtre Italien, le 27 Juillet 1784. Paris, Brunet.*

Parade un peu libre. Reconnoissances que fait Candide de sa Maîtresse qui est dans un sérail du Baron qui en est le gardien, &c. Le Grand-Seigneur envoie le cordon au Maître de ce Sérail, & celui-ci fait présent de tout ce qu'il contient à la belle Cunégonde que Candide se proposoit d'enlever, & qui donne la liberté à ses Compagnons

l'esclavage. La Pièce se termine par le mariage des deux Amans ; & tout est pour le mieux.

Les Amours de Cherubin, Comédie en trois actes & en prose, mêlée de musique & de vaudevilles, représentée au Spectacle Italien, le 4 Novembre 1784. Paris, Brunet, in-8°. de 84 pages.

Caractère pris dans la Comédie de la folle Journée. Le Page aime à-la-fois quatre jeunes Filles, & leur signe à chacune une promesse de mariage. On le met sous la garde de deux vieilles Femmes : il s'esquive. Le Bailli veut qu'on s'affemble pour le juger. L'espiegle reparoit en habit de pelerine, & n'est point reconnu. Mais des Soldats qui sont à sa poursuite, le blâment d'avoir quitté le régiment au moment où l'on parle de guerre. A ce mot, il laisse son déguisement, obtient sa grace, & retourne au service. Point de succès.

Les Docteurs modernes, Comédie-Parade en un acte & en vaudevilles, suivie du Baquet de Santé, Divertissement analogue, mêlé de couplets, représentée pour la première fois à Paris par les Comédiens Italiens, le 26

Novembre 1784. Paris, Brunet, in-8°. de 69 pages.

Parade où l'on a cherché à ridiculiser le Magnétisme animal. Cassandre qui a le secret, veut s'associer un autre Docteur, & lui donner sa Fille : mais le Neveu de celui-ci est aimé de la jeune Personne, qui le magnétise : on le surprend à ses genoux. Il faut bien les marier.

Dans le Divertissement, des Malades rangés en diverses attitudes autour du Baquet. On les envoie ensuite dans la Salle des Crises.

De la gaieté, de bonnes ou de mauvaises plaisanteries, de jolis couplets.

Parodies non-représentées.

La folle Soirée, Parodie du Mariage de Figaro, en un acte, prose & vaudevilles, &c. Paris, Couturier, in-8°.

Parodie assez médiocre de la folle Journée.

Le Chevalier de Valsain, pendant l'absence du Comte son Père, veut donner un grand souper aux Acteurs qui jouent dans Figaro. La Comtesse, ainsi que toute la Société, va voir la Pièce, & on en porte dif-

féroces jugemens. Les Acteurs arrivent : Figaro raconte ses longues aventures. Le Comte revient : on éteint les lumières ; tout le monde se cache. Mais on apporte ensuite des flambeaux , & il retrouve sa femme , son fils , ses amis , les uns après les autres. Enfin une musulmane s'ouvre , & laisse voir tous les Acteurs rangés en cercle.

Coriolinet , ou Rome sauvée , Folie héroï-comique en vaudevilles & en trois actes , dédiée à Messieurs du Parterre. Paris , Vente , in-8°. de 76 pages.

Espèce de Parodie de Coriolan ; Folie qui ne fait pas rire.

PIÈCES DES BOULEVARDS.

Le Directeur Forain , Comédie-Episodique en un acte & en prose , par M. Guillemain , représentée sur le Théâtre des Variétés amusantes , le premier Février 1783. Paris , Cailleau.

Les deux font la paire , ou les Bottes de foin , Comédie en un acte en prose , par M. Pariseau. Grands-Danseurs du Roi , 30 Avril 1783. Paris , Cailleau.

L'Homme comme il y en a peu, Comédie en deux actes en prose, par M. Maillé, Ambigu-Comique, 27 Juillet 1783. Paris, Cailleau.

La Pension Genevoise, ou l'Education, Drame en un acte en vers, par M. Patrat, représenté sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 10 Septembre 1783. Paris, Cailleau.

La Ruse inutile, Comédie en un acte & en prose, par l'Auteur des Ombres anciennes & modernes, représentée sur le Théâtre des Variétés amusantes, le 28 Octobre 1783. Paris, Cailleau.

Le Ballon, ou la Physicomanie, Comédie en un acte en vers, représentée sur le Théâtre des Variétés amusantes, le 13 Novembre 1783. Paris, Cailleau.

Les cent Ecus, Drame poissard en prose, par M. Guillemin, représenté sur le Théâtre des Variétés amusantes, le 20 Novembre 1783. Paris, Cailleau.

Fanny, Comédie en un acte en prose, représentée pour la première fois sur le Théâtre

de l'Ambigu-Comique, le 15 Décembre 1783. Paris, Cailleau.

Mercuré & les Ombres, Pièce épisodique en vers, représentée sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 22 Décembre 1783. Paris, Brunet.

Le Bienfait récompensé, ou la suite des Bonnes-Gens, Comédie en un acte en prose, représentée sur le Théâtre des Variétés amusantes, le 25 Décembre 1783.

La Fête de Campagne, ou l'Intendant Comédien malgré lui, Comédie épisodique en un acte en prose, par M. Dorvigny, représentée sur le Théâtre des Variétés amusantes, le premier Janvier 1784. Paris, Cailleau.

Le Sculpteur, ou la Femme comme il y en a peu, Comédie en deux actes en prose, par Madame de Beaunoir, représentée sur le même Théâtre, le 14 Janvier 1784. Paris, Cailleau.

La Rose & l'Épine, Comédie Pastorale en un acte & en prose, par M. Guillemain, représentée sur le Théâtre des Variétés amu-

antes, le 16 Février 1784. Paris, Cailleau, in-8°.

L'Extravagance amoureuse, *ou* le Boiteux, Comédie en un acte en prose, représentée sur le Théâtre des Grands-Danseurs du Roi, le 8 Avril 1784. Paris, Cailleau, in-8°.

Le Manteau d'écarlate, *ou* le Rêve supposé, Comédie-Proverbe en un acte & en prose, représentée sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 5 Mai 1784. Paris, Cailleau.

Le Rival par amitié, *ou* Frontin Quakre, Comédie en un acte & en vers, représentée sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, au mois de Mai 1784. Paris, Cailleau.

Les Caprices de Proserpine, *ou* les Enfers à la mode, Pièce épisodi-comique en un acte en vers, par M. P. représentée sur le Théâtre des Variétés amusantes, le 16 Juin 1784. Paris, Cailleau.

Le bon Valet, *ou* il étoit tems, Comédie-Proverbe en un acte en prose, Variétés amusantes, 29 Juin 1784. Paris, Cailleau.

Le Valet à deux Maîtres, *ou* le Mari à deux

Femmes, Comédie en un acte en prose, représentée sur le Théâtre des Variétés amusantes, le 26 Septembre 1784. Paris, Cailleau.

O P É R A.

La Caravane du Caire, Opéra en trois actes, représenté sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 13 Janvier 1784, paroles de M. M^{ss}, musique de M. Grétry, Paris, Delormel, in-4^o.

Opéra qui a été donné presque dans tout le cours de l'année. Un spectacle riche, des tableaux, des fêtes. Détails très-gais : dénouement un peu romanesque.

Dans la musique, l'esprit & les effets piquans qui caractérisent les compositions de M. Grétry.

Chimène, Tragédie-Lyrique en trois actes, représentée sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 9 Février 1784, paroles de M. Guillard, musique de M. Sacchini. Paris, Delormel, in-4^o.

L'intérêt de la Pièce de Corneille fort affoibli.

Excellente musique.

Les Danaïdes, Tragédie-Lyrique en cinq actes,

représentée sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 19 Avril 1784, (paroles de M^{ss}, musique de M. Salieri.) Paris, Delormel, in-4^o.

Cinquante Femmes dont quarante-neuf egorgent leurs maris. Sujet atroce : l'horreur en est adoucie par le rôle intéressant d'Hypérnestre, ainsi que par les Danses & les Fêtes bien ou mal amenées. A la fin, le tableau du Tartare, formant un des spectacles les plus frappans de ce Théâtre.

Beaucoup d'énergie, & peu de chant dans la musique, qui est d'un Elève de M. Gluck.

Diane & Endimion, Pastorale en trois actes, représentée sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 7 Septembre 1784, (paroles de M. le Chevalier de Liroux, musique de M. Piccini.) Paris, Delormel, in-4^o.

Pièce qui a eu peu de succès. Peu d'intérêt ; quelques tableaux agréables. Plusieurs airs dignes de M. Piccini.

Dardanus, Tragédie-Lyrique en quatre actes, représentée sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 30 Novembre 1784. *Opéra de la Bruere, retouché par M.*

Guillard, & mis en musique par M. Sacchini. Sujet peu intéressant.

Opéra non-représenté

Rameau, Ballet allégorique en un acte, pour la Centenaire de sa Naissance, &c. par M. le Febvre, &c. Paris, Lambert & Baudouin, in-4°. de 40 pages.

THÉÂTRES.

Théâtre Italien de M. de Florian, &c. Paris, Didot l'aîné & de Bure, 2 vol. petit format, avec fig.

Pièces comprises dans les précédentes Notices, à l'exception du bon Père, qui est une des Pièces les plus intéressantes de ce joli Théâtre.

Théâtre moral, ou Pièces dramatiques nouvelles, par M. le Chevalier de Cubières de Palmezeaux, tome I, &c. Paris, Belin, Duchesne, Bailly.

Deux Pièces d'une invraisemblance outrée. Dans la première, des détails agréables & plusieurs morceaux bien versifiés.

Petite Bibliothèque des Théâtres, contenant un Recueil des meilleures Pièces du Théâtre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France jusqu'à nos jours, 10 vol. depuis le troisième. Paris, Belin, Brunet.

Théâtre d'Aristophane, traduit en françois, partie en vers, partie en prose, avec les Fragmens de Ménandre & de Philémon, par M. Poinfinet de Sivry. Paris, Didot le jeune, Barrois, 4 vol. in-8°.

Nouveau Théâtre Allemand, &c. par M. Friedel. Paris, chez l'Auteur, rue de Richelieu, 6, 7, 8, 9 & 10^e vol.

Traduction du Théâtre Anglois, depuis l'origine des Spectacles jusqu'à nos jours, divisée en trois époques, &c. Paris, Ballard, Mérimot, Belin, &c. 6 vol. in-8°.

Choix des Pièces du Théâtre François. Théâtre de Baron. Paris, veuve Duchesne, in-12. de 480 pages.

Théâtre & Œuvres complètes de M. Danchoz, de l'Académie Française. Paris, Cabinet littéraire, 4 vol. in-12.

Nouveaux Proverbes dramatiques, ou Recueil
de Comédies de Société, &c. par M. G**.
Paris, Cailleau.

F I N.

FAUTES A CORRIGER.

*Page 150 , à l'avant-dernier vers , au lieu
de :*

Pouvoir, ainsi que lui, paroître le tuteur.

Lisez :

Ministre impérieux , paroître le tuteur.

Page 154 , vers 6 , au lieu de :

Il subjugua l'Espagne.

Lisez :

El subjugue l'Espagne.

Prophéties de Thomas Moulst, in-12. bi. 1 l. 4 f.

Ornemens de la Mémoire, 1 vol. in-12. rel.
2 liv. 10 f.

Mémoire sur la Mendicité, ou Résumé de Pièces
qui ont concouru sur cette matière à l'Académie de Châlons, 1 vol. in-8. 4 l. 16 f.

Manière de bien penser, 1 v. in-12. rel. 2 l. 10 f.

Nouvelles Historiettes, par M. Imbert, formant
le second volume de ses Contes, in-8.
broché, 3 l. 12 f.

La collection des Œuvres de cet Auteur forme
6 vol. gr. in 8. rel. doré sur tranche, marbre
Allemand, 48 liv.

Instruction Pastorale sur les Incrédules modernes,
par l'Evêque du Puy, 2 v. in 12. rel. 4 l. 10 f.

La Géographie de Nicole de Laeroix, nouv.
édit. 1780, augmentée, 2 vol. rel. 6 liv.

Le tome 12 des Œuvres de M. d'Aguesseau,
in-4. veau, 12 liv.

Vie du Pape Sixte V, 2 vol. in-12. rel. 6 liv.

Chef-d'œuvre d'un Inconnu, 2 vol. in-12.
rel. 5 liv.

Mémoires de Sully, 8 vol, in-12. rel. 20 liv.

Histoire de Malthe, 7 vol. in-12. rel. 18 liv.

L'Ecole du Jardinier Fleuriste 1 vol. rel. 3 liv.

L'Art de la Guerre de M. le Comte de Turpin,
2 vol. in-4. gr. pap. fig. rel. 30 liv.

Collection des Auteurs Italiens, 36 vol. veau
doré, marbre Allemand, 180 liv.

Orlando di Astolfo, 4 vol in-12, nouv. édit.
veau, doré, marbre Allemand. 24 liv.

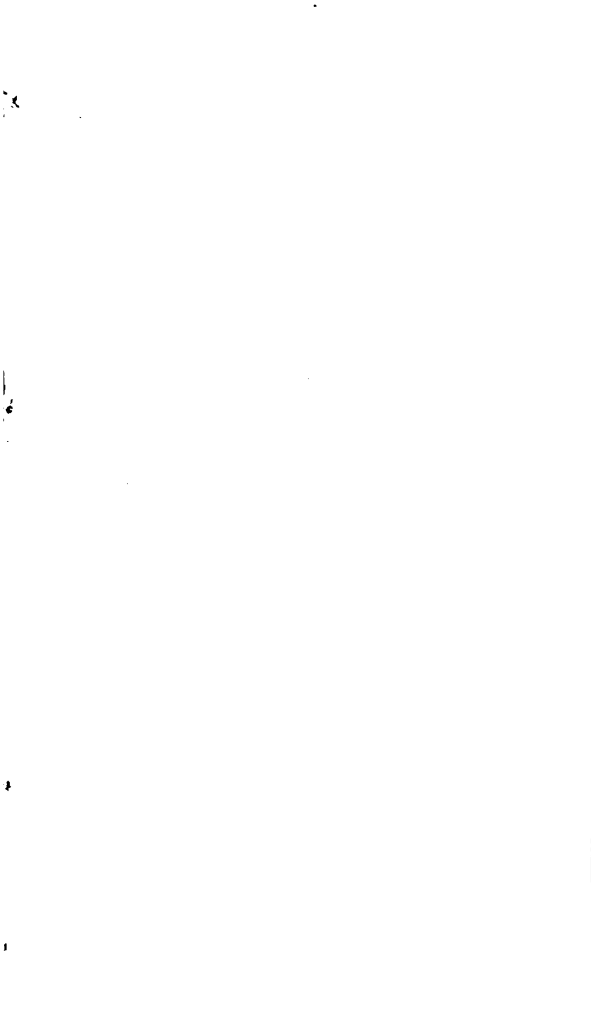
- La Gerusalemme liberata**, 2 vol. in-12, nou-
 édit. veau, doré, marbre Allemand, 12 liv.
Traduction de Catulle, Tibulle & Gallus, 2 vol.
 in-8°. veau, doré, marbre Allemand, 18 liv.
**Nouvel Abrégé de l'Histoire & du Droit Pu-
 blic d'Allemagne**, 2 vol. in-4°, veau, filets,
 30 liv.
Le même, 2 vol. in-8°. veau, filets, 12 liv.
Œuvres de M. le Chancelier d'Aguesseau, 12 vol.
 in-4°. rel. 144 liv.
Œuvres de Cochin, 6 vol. in-4°. rel. 60 liv.
Loix Civiles, par Domat, in-fol. rel. 30 liv.
Code Matrimonial, 2 vol. in-4°. rel. 21 liv.
Règles du Droit François, 1 v. in-12. rel. 3 l.
Preuve par témoin, de Danti, 1 vol. in-4°. rel.
 12 liv.
Gilblas de Sanrillane, par le Sage, 4 vol. in-12,
 rel. 10 liv.
Histoire de Don Quichotte, 4 v. in-12. rel. 12 l.
Aventures de Robinson Crusoe, 3 v. in-12.
 rel. 9 liv.
Les mêmes, papier ordinaire, 7 liv. 10 s.
**Variétés Littéraires, par MM. Suard & d'Ar-
 naud**, 4 vol. 12 liv.
Sacrifices de l'Amour, de Dorat, 2 vol. in-8°. broch.
 6 liv.
Malheurs de l'Inconstance, idem, 2 vol. br. 6 l.
Œuvres de Madame la Comtesse de Beauharnois,
 2 vol. in-8°. gr. pap. fig. br. 12 liv.
Les mêmes, 2 vol. in-8°. pet. pap. br. 6 l.

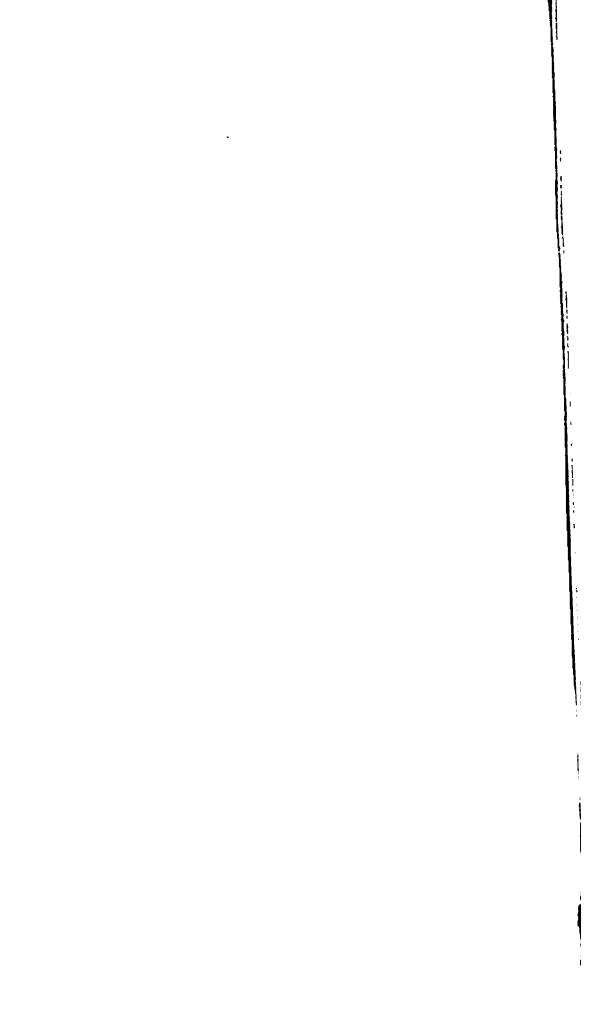
- Œuvres de Montesquieu**, 7 vol. in-12. rel. 38 l.
Tire-Lièrre de Guérin, 10 vol. in-12, rel. 30 l.
Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques Grecques & Latins, par M. Sabathier, 31 vol. in-8°. rel. 186 liv.
Connoissance de Jésus, 2 vol. in-12. rel. 5 l.
La même, 1 vol. in-12. rel. 3 l.
Histoire Ecclésiastique de Fleury, 40 vol. in-12, rel. 120 liv.
Œuvres de M. Diderot, Théâtre, 2 vol. in-12. rel. 5 liv.
Œuvres d'Anteroche, 3 vol. in-12. rel. 9 liv.
Histoire de l'Amérique, du P. Touron, 14 vol. in-2. rel. 39 liv.
Histoire des Insectes de Réaumur, 6 vol. in-4°. rel. 90 liv.
Art de convertir le fer en acier, in-4°. fig. 15 l.
Art & pratique de faire éclore les Poulets, 3 vol. 9 liv.
Avis au Peuple sur la santé, par Tissot, 2 vol. en veau, 3 liv.
Essais sur les maladies des gens du monde, 1 v. in-12. 2 liv. 10 s.
Nouvelle Bibliothèque de Société, 4 vol. in-12. 10 liv.
Des Loix Politiques chez les Romains, par Piat de Tarsulo, 2 vol. in-8°. br. 8 l.
Les Saisons de Thompton, in-8°. fig. br. 6 l.
Traité de la Distillation de Dejean, 1 vol. rel. 3 liv.
Œuvres des Odeurs, du même, 1 v. in-12. 3 l.

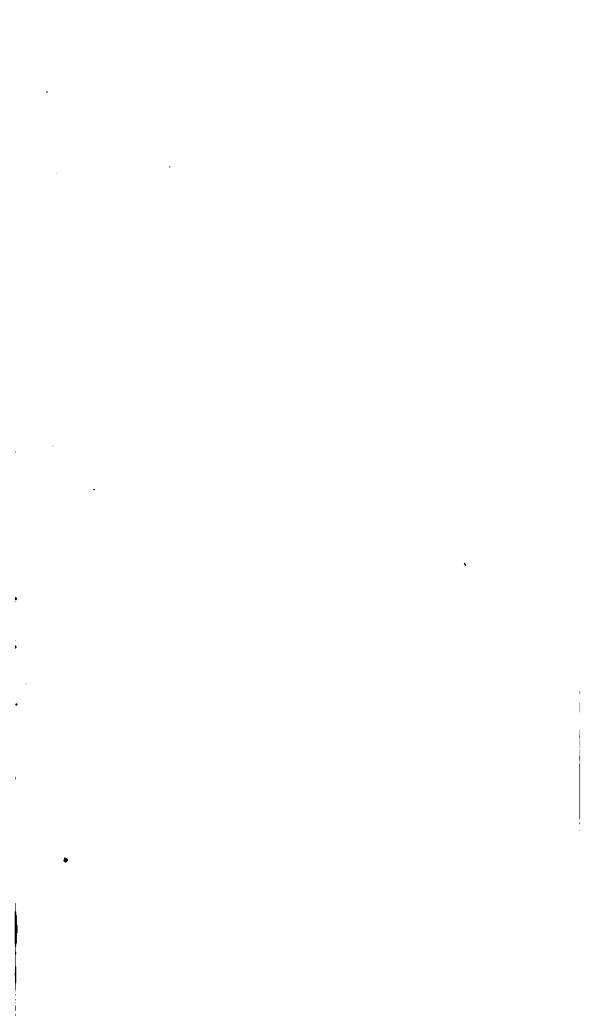
ch p.











FEB 25 1943

